

Maze
MAGAZINE : CULTURE JEUNE, ACTUALITÉ, MUSIQUE, CINÉMA, LIFESTYLE, LITTÉRATURE, JEUX VIDÉO, ART
SEPTEMBRE 2014 - NUMÉRO 32
MUSIQUE
DÉCOUVERTE : SOPHIE
RENCONTRE AVEC AIRBOURNE
CINÉMA
LE CLASH : BOYHOOD
LES COMBATTANTS
RENCONTRE AVEC SUAYIP ADLIG
L'ESPOIR KURDE
© Suayip Adlig
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS



Clock, à mi-chemin entre The White Stripes (ou un autre duo fille/gar
rock) et Hole (pour le côté nineties). Après les avoir découverts en live sur l'u
mières parties récentes, j'en ai profité pour leur poser quelques questions.
36 - 37
UKRAINE
LA CONTESTATION EN MARCHE
ANDROID APP ON
Google play
Télécharger dans
l'App Store
FINANCÉ AVEC LA PARTICIPATION DU
Programme
Jeunesse
en action

ÉDITORIAL

IL ÉTAIT UNE FOIS EN 2011...

« Viens on crée un journal, un magazine, comme un vrai. Pas un blog non, un truc qu'on pourrait feuilleter virtuellement. On l'écrirait, on le mettrait en page, on demanderait à des jeunes de le faire avec nous ! ».

On avait 15 ans, on n'était pas sérieux. Sans aucune gêne et grâce aux réseaux sociaux on a demandé à des inconnus de se joindre à notre aventure. Et en septembre de cette année là, on écrivit et publia à 10 le premier numéro de Maze.

3 ans plus tard, cela semble incroyable de pouvoir souhaiter « joyeux anniversaire Maze ». Durant tous ces mois, nous avons croisé la route de plus de 150 jeunes qui ont chacun porté une pierre à l'édifice. Nous avons avec étonnement convaincu des dizaines de milliers de plus ou moins jeunes lecteurs et été récompensés à plusieurs reprises par des prix régionaux, nationaux, européens.

Je dois mettre de côté le « nous » pour chausser la première personne quelques instants. Pourquoi revenir sur l'histoire de ce magazine lors d'un anniversaire ? Est-ce bien original ? Un peu trop narcissique ? Cela me semblait essentiel étant donné qu'en plus d'être un édito d'anniversaire, c'est un édito d'au revoir pour ma part. J'aime bien raconter les histoires, toujours les mêmes. Peut-être qu'à force de ce faire, j'espère réaliser que ce qui a l'aspect d'un rêve est bien inscrit dans le réel. On l'a voulu, on l'a fait, on a grandi et notre projet avec. Puis viens le temps des changements. Ce départ est inscrit sous le signe du renouveau. Pour Maze qui ne cesse de grandir, d'évoluer et ne cessera de vous étonner. Pour moi aussi, l'occasion de voir de nouveaux horizons. L'important, c'est de ne pas rester immobile. Les projets survivent à leurs acteurs et s'enrichissent de ce mouvement, de cette effusion d'envies, de cette valse permanente des gens et des idées.

J'ai envie de dire *Merci pour ce moment*. La mode est aux remerciements, mais personnellement, les miens sont sans aucune mauvaise arrière pensée. Au contraire, c'est un merci profond, pur, sincère. Il s'adresse à tous ceux qui ont permis cette aventure, qui était ô combien enrichissante. Et si beaucoup la voient comme une aventure professionnelle, c'était avant tout une aventure humaine.

Alors c'est un triplé : joyeux anniversaire Maze, au revoir Maze, merci Maze. Que l'aventure continue, que la jeunesse veuille et puisse parler, écrire, s'exprimer, agir encore longtemps.

Quentin Tenaud
Co-fondateur, Co-rédacteur en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

Identification R.N.A. : W502002188. SIRET : 75179355500010. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein (président de l'association Inspira-Maze). L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société OVH (2 rue Kellermann, 59100 Roubaix, France). Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur le contenu du site en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

Maze est soutenu par la ville de Cherbourg-Octeville, l'AFNIC, l'Université Rennes 2, le Fonds MAIF pour l'éducation et Créavenir-Crédit Mutuel.

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

MUSIQUE

CINÉMA

LITTÉRATURE

LIFESTYLE

JEUX VIDÉO

ART

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
BAPTISTE THEVELEIN

RÉDACTEURS EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN
QUENTIN TENAUD

DIR. DE LA COMMUNICATION
ORLANE LE BOUTEILLER

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY

COORDINATEURS DES RUBRIQUES
SAMUEL LADVENU, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
BASILE IMBERT, LITTÉRATURE
PIERRE GUESDE, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, LIFESTYLE

CORRECTEURS
JOHANNE LAUTRIDOU
MARION BOTHOREL
CHRISTELLE PERRIN
ANTOINE DELCOURS
EMMA HENNING
MARION ZITOLI
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTEURS
ALICE PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ASTRIG AGOPIAN
AUDE ANDRÉ
AURÉLIE JQ
BAPTISTE ERONDEL
CAMILLE CHARDON
CÉLIA RENART
JUNE DE WITT
CHARLINE VAL
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
CLÉM. C-LEBRESNE
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
EMMA PELLEGRINO
ENORA ROSEWARD
ETIENNE MEIGNANT
FABIEN LOURME
FAB. RANDRIANARISOA
FÉLIX PETIT
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
HUGO LAMARE
JASON STUM
JULIA COUTANT
KEVIN DUFRÊCHE
LAUR. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LEA VITTORIANO
LISETTE LOURDIN
LISHA LECACHEUR PU
LOÏC PIERROT
MARGOT PERNET
MARIE PUZENAT
MARINE ROUX
MARIE DAOUDAL
MÉLANIE DOMERGUE
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS CURY
NICOLAS FAYEULLE
NINE UHEL
NOA COUPEY
ROXANE THÉBAUD
SOFIA TOUHAMI
SOLÈNE LAUTRIDOU
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM LÉVÊQUE
TOM VANDER BORGHT
THOMAS PHILIPPE
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

ÉDITO POLITIQUE

LES ADIEUX À LA GAUCHE

Il y a des moments politiques dont le sens et la gravité nous échappent parfois un peu. J'ai eu l'impression, au matin de ce lundi 25 août, que personne ne se rendait réellement compte, en tous cas dans une moindre mesure, qu'une page de l'histoire de la Gauche était en train de se tourner. Si François Hollande avait donné des signes de son inclination pour la sociale-démocratie, notamment en le déclarant nettement, puis en présentant le pacte de responsabilité, le président de la République avait tout de même réussi, comme lorsqu'il fut premier secrétaire du Parti Socialiste, à assembler dans son gouvernement toutes les sensibilités de la Gauche de gouvernement, de l'aile marxiste, à celle sociale-libérale.

Lorsque le premier ministre Manuel Valls a rendu la démission de son gouvernement à la suite des propos d'Arnaud Montebourg et de Benoit Hamon sur la politique économique du gouvernement, le locataire de Matignon aurait dit à François Hollande : "c'est lui (Arnaud Montebourg) ou moi", obligeant ainsi le président à choisir définitivement sa ligne. Et il a choisi : Manuel Valls est chargé de former un nouveau gouvernement qui appliquera la politique dite de l'offre annoncée par Hollande, un gouvernement cohérent, qui n'acceptera plus les couacs, et surtout un gouvernement réformateur. Résultat, nomination de Najat Vallaud-Belkacem à l'Éducation, de Fleur Pellerin à la Culture, et surtout d'Emmanuel Macron, ancien banquier de chez Rotschild à l'Économie. La victoire des trentenaires socio-démocrates, sous l'égide d'un Manuel Valls en perte de vitesse dans les sondages, qui compte bien remonter la pente en montrant ses muscles.

La sociale-démocratie, voire le social-libéralisme incarné par Macron, a triomphé idéologiquement. Par cet acte d'autorité vis-à-vis des ministres et parlementaires frondeurs, l'exécutif rompt avec la tradition de la Gauche. Le meilleur exemple réside dans le discours de Manuel Valls lors de l'Université d'été du MEDEF, quand il a déclaré son amour pour l'entreprise : "La France a besoin de vous ! [...] J'aime l'entreprise". Tout était alors dit. Si le Front de Gauche n'attendait rien de François Hollande et de Manuel Valls, les électeurs de François Hollande sont en grande partie déçus, voyant le discours du Bourget partir petit à petit en fumée, les promesses de jours meilleurs avec lui. Parce que le véritable drame de la Gauche au pouvoir et de François Hollande depuis le 6 mai 2012, c'est de n'avoir pas essayer de faire bouger les lignes. Le président de la République n'a pas renégocié les traités européens, il fait tout pour appliquer la règle d'or des 3% de déficit, met l'accent sur l'offre en allégeant les charges des entreprises sans augmenter les bas salaires pour favoriser la consommation... Il ne faut plus se voiler la face : les politiques économiques de la droite et de la gauche au gouvernement depuis quinze ans sont les mêmes sur le fond.

Einstein disait que "l'insanité consiste à faire toujours la même chose en espérant un résultat différent". Voilà exactement ce dans quoi s'est enfermée l'Europe, et François Hollande avec elle. Si on peut ne pas être d'accord avec la ligne prônée par Montebourg, elle a au moins le crédit de ne pas avoir été expérimentée, et aurait pu changer les choses, en premier lieu le quinquennat de l'actuel président de la République. François Hollande n'a pas eu le courage d'être de gauche. Il le paiera à coup sûr en 2017.

- Kevin Dufrêche

LE VIRUS EBOLA MET EN LUMIÈRE LA DIFFICILE TÂCHE DES O.N.G.



© D.R.

Le virus Ebola a su, en quelques semaines, rappeler au monde la fragilité de l'équilibre sanitaire sur lequel il vit. La recrudescence de ce virus pourtant connu des radars internationaux a étonné par son expansion vaste et rapide, laissant les gouvernements pantois depuis leurs capitales et les ONG seuls acteurs sur le terrain.

En effet, les services sanitaires des pays touchés n'ont su se montrer à la hauteur. Peu étonnant pour ces pays qui, après des dizaines d'années de guerre, semblaient sur la voie de la reconstruction. Mais qui dit reconstruction dit encore fragilité, chose que la communauté internationale n'a visiblement pas compris.

Si une chose a de quoi choquer dans ce dossier, c'est en effet la lenteur extrême des autorités internationales. L'épidémie ayant débuté en décembre dernier, et l'alerte ayant été donnée en mars, les éléments semblaient être réunis pour que les grandes instances puissent agir en temps et en heure. Au lieu de cela, il fallut attendre juillet pour que l'OMS et l'ONU prennent en charge le dossier ; une éternité qui coûta la vie à des centaines de personnes et qui permit au virus de continuer son chemin. Comment ne pas s'indigner contre ce temps de réaction exagéré qui laissa le sort de la population de plusieurs pays aux mains d'ONG qui furent rapidement débordées ?

Une autre question se dégage après la propagation du virus : celle de la communication. Comment prévenir les populations –locales et mondiales– sans céder à la panique et à l'affolement ? Comment faire passer un message purement sanitaire qui va imposer des mesures contraires à celles qui pourraient être prônées par les cultures et traditions locales ? Là encore, la difficile tâche des ONG peut se résumer en ces deux questions. Certaines populations touchées ne veulent pas croire au virus – comme au Libéria, où un centre d'isolement a été attaqué par des hommes armés criant 'Ebola n'existe pas'– et d'autres, principalement dans nos pays occidentaux, vont avoir tendance à exagérer voire à diaboliser Ebola.

Le virus Ebola a beau être radical, l'effet de panique qui en découle semble davantage dû à une succession de mesures drastiques qui ne se justifiaient peut-être pas qu'au réel état de propagation de virus dans le monde. Prenons l'exemple de la mise en quarantaine totale des pays touchés, coupés du monde à cause des compagnies aériennes qui ne préfèrent pas s'aventurer en zone hostile, rendant encore plus difficile le travail des organisations d'aide pour le transport de leur matériel sanitaire.

Et puis, ne-faut-il pas rappeler qu'Ebola a fait entre 1.500 et 2.000 morts sur le continent africain alors que le paludisme en fait environ 500.000 chaque année dans la même région et le SIDA 1.1 million ? Toutes proportions gardées, le débat sur les fléaux frappant le continent africain prend alors une toute autre dimension…

- Thomas Philippe

TRIOMPHE D'ERDOGAN

LA NAISSANCE DU NOUVEAU « PÈRE DES TURCS » ?


© EPA

Le 10 août dernier, les citoyens turcs sont allés voter pour élire pour la première fois leur président de la République au suffrage universel direct. L'élection s'est déroulée sans incident et le chef du gouvernement islamo-conservateur Recep Tayyip Erdogan a remporté l'élection du premier tour avec 52% des voix, malgré l'usure du pouvoir, des scandales à répétition et des critiques sur sa dérive autoritaire qui créent un clivage profond au sein de la société turque.

Juillet 2014 : La chaleur est étouffante, l'atmosphère est calme et les rues sont désertes dans les villes turques du sud de l'Anatolie. La grande majorité des commerces sont fermés, en raison du ramadan. Dans quelques semaines, les citoyens turcs vont se rendre aux urnes afin d'élire leur président – pour la première fois. Il n'est donc pas surprenant de voir la photo du premier ministre, Recep Tayyip Erdogan, placardée partout : ce sont des affiches de campagne. Ce qui est plus surprenant en revanche, pour un pays démocratique, c'est de ne voir quasiment aucune affiche des deux autres candidats à la présidentielle. On croise de temps en temps un très grand bus à l'effigie d'Erdogan (d'où s'échappe de la musique turque, plutôt entraînante) et, rarement, un minibus (sans musique) avec la photo d'un de ses adversaires.

Pourtant ils existent bel et bien, et ont recueilli les voix d'une partie de la population. D'un côté, Ekmeleddin İhsanoğlu, ancien secrétaire général de l'Organisation de la conférence islamique (OCI), qui s'était lancé dans la course à la présidentielle avec le soutien du Parti Républicain du peuple (CHP), un parti social-démocrate nationaliste, et du Parti de l'action nationaliste (MHP), un parti ultranationaliste. Représentant des « Turcs blancs », l'ancienne élite politique européanisée et proche de l'appareil kémaliste d'Atatürk, il a remporté 38% des suffrages. Il a également recueilli des voix chez une partie de la jeunesse urbaine turque, qui conteste Erdogan. De l'autre, Selahattin Demirtaş, qui même s'il n'a remporté que 8% des suffrages, a marqué les esprits. En effet, sa candidature est historique, car celui qui représentait du Parti démocratique des peuples (HDP) est kurde. Il affirmait vouloir représenter « tous les opprimés », qu'ils soient Turcs, Kurdes, Alévis, Arméniens, Grecs, Juifs, femmes, jeunes… Mais il n'a pas réussi à séduire l'ensemble de la population et n'a recueilli que les votes d'une partie des minorités.

Erdogan, ou « L'homme du peuple » (c'est le slogan écrit sur ses affiches de campagne placardées dans toutes les villes de Turquie), a été élu maire d'Istanbul en 1994, en 2001 il a cofondé le Parti de la justice et du développement (AKP), avant de devenir Premier Ministre en 2002 et enfin Président de la République en 2014. Grâce à un discours populiste et truffé de références à la grandeur ottomane passée qu'il rêve de restituer dans la « nouvelle Turquie », il a recueilli les votes de l'arrière-pays, rural et très pieux mais également des nouvelles classes moyennes islamistes qui ont réalisé leur ascension grâce au système en place. Le 28 août 2014,


© D.R.

Erdogan a officiellement entamé son premier mandat de président pour cinq ans, succédant ainsi à Abdullah Gül. Ahmet Davutoglu (un fidèle – qualifié de marionnette par l'opposition), qui était jusque-là au Ministère des Affaires Etrangères, lui succède à la tête de l'AKP et du gouvernement. En effet, Erdogan a dû rendre sa carte de l'AKP en raison de la nécessaire impartialité du chef de l'Etat. « Les noms changent mais l'essence, la mission, l'esprit, les objectifs et les idéaux restent » a insisté le nouveau président lors d'un congrès extraordinaire de l'AKP à Ankara le 27 août 2014.

C'est donc clair : Erdogan est à la présidence mais garde la main sur le gouvernement et le parti. Cette élection marque une nouvelle étape décisive de sa carrière. Il se rêve en nouveau père de la patrie, « père des Turcs », comme l'a été Mustafa Kemal Atatürk. Il ne cache pas qu'il souhaite rester au pouvoir au moins jusqu'en 2023, date du centenaire de la République turque, pour entrer dans l'Histoire. Il souhaite réformer la Constitution afin de renforcer le rôle du président (donc le sien !) jusque-là essentiellement protocolaire. L'opposition y voit une nouvelle dérive. Mais de toute façon, l'AKP ne détient que 313 sièges au parlement et il faudrait donc une large victoire du parti aux législatives prévues en juin 2015 pour obtenir les deux tiers des 550 sièges et de pouvoir modifier la loi fondamentale. Rien n'est donc certain pour l'instant.

Mais il semble vouloir s'emparer de l'héritage autoritaire de la République kémaliste, sans sa laïcité, guidant progressivement la Turquie (qui apparaissait jusque là comme une expérience positive dans le monde musulman dans ce domaine) vers l'islamisation.

Cependant la société turque pluriethnique malgré les différentes épurations (massacres de chrétiens en 1896, 1909, génocide des arméniens en 1915, massacre des kurdes à Dersim notamment en 1939, etc.), laissera-t-elle ses dirigeants renoncer à cet héritage hétérogène ? Les minorités musulmanes comme les alévis et les chiites sont opprimées par la majorité sunnite dont se réclame Erdogan. Les jeunes issus de ces minorités cherchent à voir au-delà de l'histoire officielle et des frontières. L'opposition dénonce cette dérive et d'autres affaires, qui ont terni l'image d'Erdogan. En effet, le système actuel est corrompu, des scandales politico-financiers impliquant personnellement des membres du gouvernement ont éclaté, le vice-président Bulent Arinc a tenu des propos sexistes, affirmant que les femmes devaient s'abstenir de rire en public sous peine de perdre leur honneur (on peut d'ailleurs souligner qu'après cette

déclaration absurde, des jeunes femmes turques ont lancé une campagne qui consistait à publier sur les réseaux sociaux des selfies d'elles riant aux éclats – un joli pied de nez !). Le musèlement de la presse (censures, journalistes emprisonnés ou même assassinés) est également régulièrement dénoncé et la tentative d'interdire les réseaux sociaux en Turquie a provoqué une très grande polémique et une mobilisation de la population.

Mais le fait est que Recep Tayyip Erdogan a été réélu malgré tout cela, et qu'il doit maintenant gouverner.

L'un des objectifs du nouveau président et de son premier ministre serait de tenter de régler la « question kurde ». La majorité des kurdes habite dans les régions les plus à l'Est de la Turquie, près des frontières avec la Géorgie et l'Arménie. Ils sont mécontents des politiciens et du sort qu'on leur réserve. L'État envisagerait de négocier avec le PKK (jusque-là qualifié de groupe terroriste avec lequel discuter n'était pas une option), une initiative soutenue par le chef du mouvement Abdullah Öcalan, qui est toujours en prison. Le fait que l'État reconnaisse l'existence d'une « question kurde » et non plus seulement d'une « question PKK » est déjà porteur d'une lueur d'espoir. Mais le peuple kurde semble désabusé et s'inquiète aujourd'hui de l'avancée des islamistes radicaux en Irak, qui menacent les kurdes de cette région.

L'autre question polémique est la « question arménienne », qui reste un tabou en Turquie. Même si de plus en plus d'intellectuels reconnaissent le génocide arménien commis au début du XXème siècle, et souhaitent effectuer un devoir de mémoire, il reste difficile d'en parler dans le pays. Erdogan continue la négation du génocide arménien à l'échelle de l'État. Pour calmer les occidentaux qui le pressent de faire un pas vers les Arméniens à l'approche du centenaire du génocide, le 24 avril 2015, il a fait une déclaration ambiguë, en présentant ses « condoléances » aux petits-enfants des victimes des « massacres » de 1915. Ce n'est qu'une hypocrisie, puisque quelques jours plus tard il a déclaré qu'il n'y avait pas eu de génocide arménien. La frontière entre la Turquie et l'Arménie reste fermée. Lorsqu'un guide turc (fonctionnaire d'État par obligation) vous fait visiter les fameuses ruines des églises arméniennes d'Ani et que vous lui demandez en quelle langue sont les inscriptions sur l'église (c'est de l'arménien), on vous répond que c'est la langue d'un peuple disparu… Pour un pas en avant, deux pas en arrière.

Au niveau de la politique étrangère du pays, Erdogan devra tâcher de trouver une solution concernant la Syrie et l'Irak. Pour renverser Al-Assad, il est allé jusqu'à soutenir (même s'il refuse de l'admettre) les djihadistes sunnites de l'État Islamique (EI). Mais les prises d'otages et exactions très sanglantes du mouvement mettent maintenant Ankara dans l'embarras. Les occidentaux commencent à reprocher à la Turquie le fait que de nombreux candidats au djihad passent sans difficulté par la Turquie pour se rendre en Syrie et en Irak. De plus en plus de réfugiés syriens arrivent en Turquie et la plupart d'entre eux vivent de mendicité ou de petits boulots. Des tensions commencent à se faire sentir avec les populations locales, qui se plaignent au gouvernement, lui qui a avait dit que les Syriens étaient « les invités » du pays.

Le nouveau chef d'État aura également des défis à relever dans le domaine économique. Le fort déficit des comptes publics et l'inflation élevée ralentissent l'économie, ce qui remet en cause son principal argument de vente électoral. Le pays dépend fortement des financements extérieurs en raison de la faiblesse de l'épargne privée et de l'insuffisance d'investissements directs. Cependant le niveau de vie des turcs est élevé et les inégalités ne sont pas criantes.

Le résultat de cette première élection présidentielle turque au suffrage universel n'est donc pas une surprise malgré les dérives d'Erdogan. L'absence d'alternative crédible et une relative stabilité assurée par le système en place semblent avoir été les facteurs décisifs pour les citoyens turcs dans leur choix. L'ambitieux politicien de 60 ans ne semble pas prêt de lâcher les rênes du pays. Puissant, expérimenté, à la tête d'un pays qu'il modernise et fait avancer sur le plan économique, tout en l'ancrant de plus en plus dans la religion et les valeurs traditionnelles d'une société patriarcale, il crée autour de lui ce qui s'apparente à un culte de la personnalité, essaye de museler la presse et Internet, afin de pouvoir tout contrôler. Il n'est pas sûr qu'il soit accepté comme le « nouveau père des Turcs », car la jeunesse essaie de sortir des carcans traditionnels et n'hésite plus à contester, comme ce fut le cas en mai 2013 à la place Taksim. La Turquie avance petit à petit, s'approche de la démocratie, puis parfois s'en éloigne, marche à reculons, avant de reprendre sa marche en avant. Elle doit assumer les parties sombres de son Histoire et les réalités actuelles afin de pouvoir réellement tourner la page sur une « nouvelle Turquie ». Et c'est si Erdogan parvient à être l'acteur principal de ces changements, qu'il entrera réellement dans l'Histoire.

- Astrig Agopian

« L'ESPOIR KURDE »

Originaire du Kurdistan turc, Suayip Adlig est reporter, réalisateur, écrivain et photographe. Opposant politique dans son pays, il écope d'une troisième condamnation de prison ferme qui le conduit à fuir et à se réfugier en France pour demander le droit d'asile. Il y parvient en 1984 et obtient la nationalité française en 2005. A travers ses créations telles que des reportages, des photos, il tente de sensibiliser la communauté internationale à la cause kurde et à diffuser une culture mal connue des Occidentaux. Les Kurdes sont environ 35 millions répartis dans quatre pays ; en Turquie, où ils sont 15 millions, en Syrie, en Irak mais aussi en Iran. Depuis la fin de la Première Guerre Mondiale, c'est une communauté qui ne dispose pas d'un pays et qui doit faire face à de nombreuses répressions.

Vivant désormais en France, Suayip Adlig est conscient du danger potentiel que représente son travail et le fait de le médiatiser. Le délai de prescription étant de vingt-cinq ans en Turquie, il peut maintenant retourner dans son pays natal et poursuivre son travail malgré les risques qu'il encourt. Mais comme il l'affirme « vivre sans risque ce n'est pas la vie. Il faut s'indigner ».

Comment se traduisent les conflits entre les Kurdes et les autres communautés en Syrie, Turquie, Iran et Irak ?

Suayip Adlig : Au sortir de la Première Guerre Mondiale, l'Empire Ottoman se trouve divisé et des frontières sont tracées par les Européens. Le problème se pose lorsque les frontières rejettent l'existence des Kurdes et divisent le territoire où ils se trouvaient en quatre pays que sont la Syrie, la Turquie, l'Iran et l'Irak. On pourrait se demander pourquoi ignorer le droit de nation de ce peuple ? Très certainement afin de diviser, fragiliser la population et bénéficier des richesses du sol.

En Turquie, les répressions des Kurdes sont vives et débutent dès 1920 : le gouvernement interdit la langue kurde. On assiste à des disparitions en très grand nombre, des emprisonnements, des exécutions. Depuis 1991 on chiffre à environ 17.000 le nombre d'exécutions de kurdes. Cela est revendiqué par l'État turc et à ce jour, aucun des assassins n'a été condamné pour ces crimes. Il est très difficile de parler librement en tant que Kurde. Mon documentaire « Syrie : un conflit dans l'impasse » en montre un bon exemple : arrivé pour recueillir des témoignages de syriens, un prêtre accepte de répondre à mes questions mais uniquement le soir. Je l'ai donc rencontré à minuit, en toute discrétion.

En quoi consistent vos actions lors de vos différents voyages à l'étranger ?

S.A : Lors de mon dernier voyage en Syrie j'ai rapporté des photos, des interviews. J'étais accompagné de Kurdes que je rencontrais sur place. J'ai la volonté de rapporter le témoignage des autochtones, de connaître leurs points de vue en politique et de rendre compte de leur situation sanitaire.

Mon dernier reportage montre que durant ces trois années de guerre en Syrie, dans une ville comprenant en moyenne 400.000 habitants, il n'y a plus d'électricité, ni établissements de soins du fait de l'embargo.

Comment êtes-vous perçu au Kurdistan ?

S.A : Les politiciens, les intellectuels, sont reconnaissants du travail fait, ils sont impressionnés. Mais la population en général n'est pas informée de ce que je produis. Les difficultés économiques, sociales, et surtout le manque, parfois l'absence de médiatisation font qu'ils ignorent le travail accompli hors de leurs frontières. Cela ne m'empêche pas de continuer à travailler, à médiatiser ce que je fais, et au fur et à mesure cela portera ses fruits. Récemment j'ai d'ailleurs accordé une brève interview en direct pour une chaîne de télévision kurde. Le fait d'utiliser spontanément ma langue natale a agréablement surpris l'équipe. C'est important de ne pas oublier ses racines, surtout pour moi qui suis maintenant en France, loin de ma famille.

Comment expliquer que seul l'Irak accorde un territoire autonome aux Kurdes ?

S.A : Suite aux événements liés à la chute de Saddam Hussein, les Kurdes ont exigé d'obtenir une certaine indépendance vis-à-vis de l'Irak. Des élections se mirent en place et débouchèrent sur un accord :



la création d'un état fédéral irakien dans lequel les Kurdes obtinrent une certaine liberté notamment politique. En effet, la fondation d'un parlement démocratique kurde leur attribue une autonomie législative.

C'est dans ce contexte d'après guerre, de reconstruction qu'a pu se mettre en place un tel dispositif. Ce n'est qu'à ce moment là que les Kurdes ont pu exiger et obtenir gain de cause en plaidant l'obtention d'institutions démocratiques. Ils n'ont en quelque sorte pas laissé le choix au gouvernement de Bagdad de mener les choses autrement. L'Irak était affaibli, désorienté politiquement, on imagine qu'un conflit s'en serait suivi.

Le résultat est qu'aujourd'hui, la région autonome kurde en Irak est relativement stable. Elle est d'ailleurs terre d'asile pour de nombreux irakiens fuyant la violence de Bagdad et alliée des Kurdes en Syrie.

En Turquie, l'élection de Recep Tayyip Erdoğan à 52% des suffrages représente-t-elle un danger pour les Kurdes en Turquie ?

S.A : Oui, dans la mesure où il va très certainement mener une politique radicale, avec quasiment aucun changement significatif pour les Kurdes et les Turcs en général. Je pense qu'il mettra en pratique un régime politique identique à ceux précédemment conduits. En apparence, on pourrait penser que le régime deviendra plus souple, plus moderne mais il suivra la même ligne de conduite que ses prédécesseurs. Les vingt-cinq millions de Kurdes en Turquie ne connaîtront pas de meilleures conditions de vie sous Erdoğan. Au fur et à mesure, on assiste à une mosaïque kurde, exclue du système. Malgré leur volonté d'implication dans la vie politique, et particulièrement durant la dernière élection présidentielle, celle-ci demeure relative. Le candidat pro-kurde Selahattin Demirtas n'a pu que partiellement convaincre la population. Jugé pas assez radical et influencé par l'hégémonie turque, le candidat n'a pas obtenu en sa faveur toutes les voix de ses possibles alliés. Toutefois, il ne faut pas ignorer le soutien de certains sympathisants ayant voté pour le candidat par principe.

Aujourd'hui le peuple Kurde exige un État fédéral ou bien une entière autonomie regroupant sa population divisée entre l'Irak, la Turquie, la Syrie et l'Iran. Mais surtout, il demande des frontières précises et tracées.

Depuis le 7 août, les États-Unis interviennent au Kurdistan irakien humanitairement et militairement afin de stopper l'avancée de l'État Islamique. Washington reste réticent quant à une probable indépendance kurde. En effet, le 3 juillet dernier, le président de la région autonome du Kurdistan

© Philippe Rochot

irakien Massoud Barzani a officiellement demandé au Parlement de trouver une date pour un référendum sur l'indépendance afin de se détacher du gouvernement de Bagdad.
Selon un journaliste du Kurdish Globe, cela signifierait de la part des Américains un désir de garder un contrôle sur l'Irak divisé, affaibli par divers conflits, notamment kurdes, depuis des années. Partagez-vous cet avis ?

S.A : Cela est certainement vrai. Les États-Unis ne sont pas en adéquation avec les idéaux qu'ils essaient de véhiculer : la notion de démocratie. Chaque peuple a le droit de disposer de lui-même, et légitimement, le peuple kurde est en droit de réclamer son indépendance. C'est la définition même d'un référendum : seule la population peut décider de son avenir.

Qu'attendez vous de la communauté internationale ? Avez-vous des soutiens particuliers ?

S.A : Selon moi, il est permis d'exiger de la communauté internationale de l'aide par le biais du commerce par exemple afin de relancer l'économie et être en adéquation avec des projets occidentaux. Mais aussi demander une protection des Kurdes partout au Moyen Orient. Le but n'est pas de mener une guerre contre la Turquie pour se venger, mais plutôt de se détacher de ce pays en l'excluant de projets économiques ou culturels.

Mais ce soutien est difficile à obtenir, surtout lorsque l'on sait que la genèse de certains conflits au Moyen Orient réside dans les accords de Sykes-Picot imaginés dès 1916 à l'initiative de la Grande-Bretagne et de la France et appliqués à la fin de la guerre afin de revoir le découpage de l'Empire Ottoman.

Même si le soutien collectif escompté n'est pas concret, j'obtiens de mon côté des soutiens particuliers et spécifiquement d'hommes politiques normands : l'ancien maire de Cherbourg et désormais ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve, l'actuel maire de Cherbourg Jean-Michel Houllegatte, le sénateur Jean-Pierre Godefroy. J'ai également été soutenu par Danielle Mitterrand qui attachait une importance à de nombreuses causes humanitaires et fut l'une des personnes à l'initiative de l'Institut kurde à Paris. Sa fondation France-Libertés, dont je fais partie, vient en aide aux populations opprimées et soutient le peuple kurde.

Plus largement, le Sénat, le ministère de la Culture mais également le Parlement Européen suivent mes projets.

Quels sont vos futurs projets artistiques et militants ?

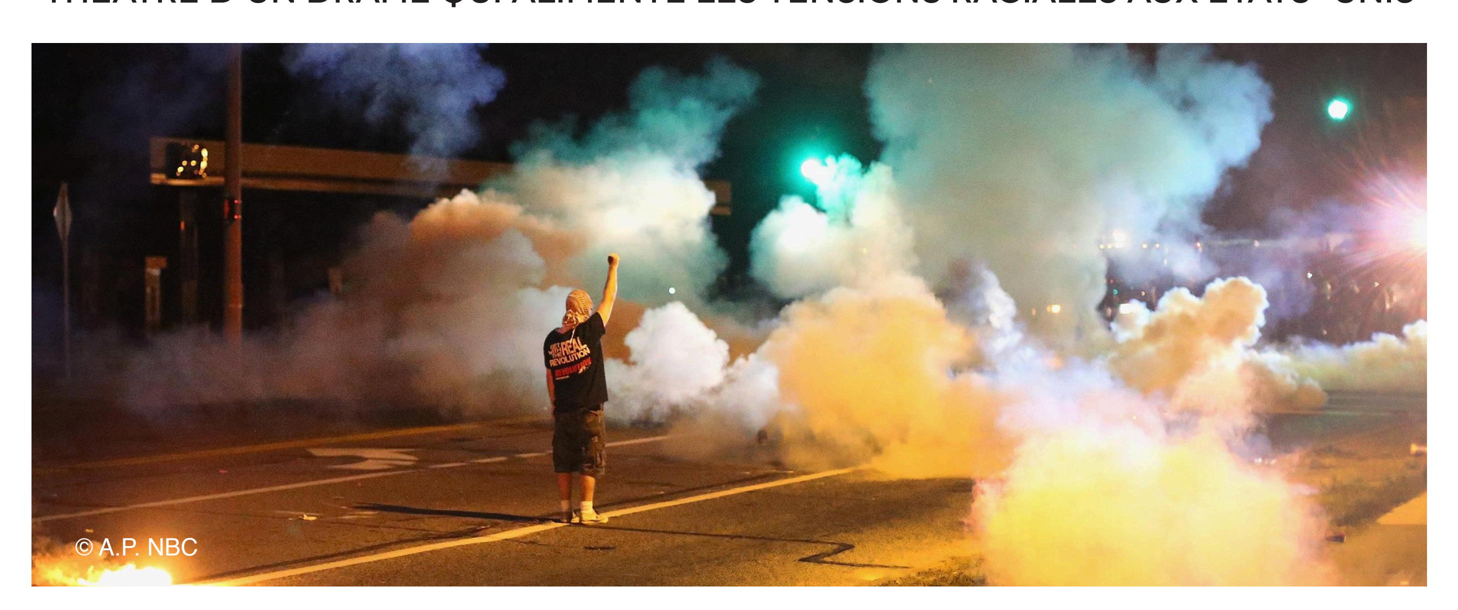
S.A : Auront lieu à Périers, dans la Manche, du 12 septembre au 3 octobre 2014 l'exposition « L'Espoir Kurde », concurremment à la MJC de Cherbourg l'exposition « Le peuple kurde veut vivre libre indépendant » du 8 septembre au 3 octobre.

La projection du documentaire « Meurtres d'état impunis » aura lieu à Périers le 12 septembre, à Cherbourg le 2 octobre, à Saint-Lô le 10 octobre et pour terminer à l'Institut Kurde de Paris le 11 octobre.

- Roxane Thébaud

FERGUSON

THÉÂTRE D'UN DRAME QUI ALIMENTE LES TENSIONS RACIALES AUX ETATS-UNIS



© A.P. NBC

Le 9 août dernier, Michael Brown, un jeune Noir de 18 ans a été tué par un policier dans les rues de Ferguson. La ville de 21 000 habitants située en banlieue de Saint Louis (Missouri) est désormais le théâtre de violents affrontements entre manifestants et forces de l'ordre. Depuis, cette affaire enflamme le pays tout entier et fait ressurgir des thèmes tels que la stigmatisation des personnes de couleur – on s'interroge sur le « retour de la question noire » - et plus précisément le racisme des autorités, ou encore les violences et la militarisation de la police américaine.

Des faits, deux versions.

Les faits de cette affaire sont plutôt troubles. Pour le moment, nous savons que le samedi 9 août, en début d'après-midi, Michael Brown, un adolescent noir, marchait non armé dans la rue en compagnie d'un ami. Peu après 14 heures, il a été abattu devant un immeuble d'habitations par Darren Wilson, un officier en patrouille dans le quartier.

Le problème c'est que la version de la police et celle des habitants et des proches de la victime sont différentes. Jon Belmar, chef de la police de Saint Louis, a été amené à se prononcer. Selon lui, Darren Wilson s'est arrêté à hauteur des deux passants, est sorti du véhicule, et se serait fait violemment agresser par Michael Brown. Le policier aurait été légèrement blessé au visage. Ce dernier aurait donc ouvert le feu à une reprise depuis l'intérieur de son véhicule tandis que Michael Brown aurait tenté de s'emparer de son arme. Cette altercation a alors amené le policier à ouvrir le feu une seconde fois, puis à plusieurs reprises, sur la victime.

La version de Dorian Johnson, l'ami qui se trouvait alors avec Michael Brown, ainsi que plusieurs témoins, est quant à elle bien différente. Son ami affirme ainsi à la chaîne NBC que la victime se trouvait éloignée du véhicule, environ une dizaine de mètres, les mains en l'air avant d'être abattue. Les deux amis marchaient au milieu de la route au moment où la voiture s'est arrêtée pour leur demander de se mettre sur le trottoir. Après avoir répondu qu'ils étaient presque arrivés, l'officier de police serait sorti de son véhicule afin d'attraper Michael Brown par le cou tandis que celui-ci tentait de se dégager afin de ne pas être étranglé. Les deux garçons se seraient alors mis à courir en voyant l'homme dégainer son révolver. C'est là que Darren Wilson aurait tiré. « En sentant le premier projectile, mon ami s'est retourné et a levé les mains en l'air (...). Le policier a continué à avancer avec son arme et a tiré plusieurs coups de feu supplémentaires », a expliqué Dorian Johnson lors de sa déposition, le 13 août. Michael Brown aurait alors prononcé sa dernière phrase devenue l'un des slogans des manifestations : « Je n'ai pas d'arme, arrêtez de tirer ! »

Piaget Crenshaw et Tiffany Mitchell sont deux témoins qui disent avoir remis des vidéos des événements à la police, prises avec leur téléphone portable. Ils expliquent qu'on y voit Darren Wilson essayer de faire entrer Michael Brown dans la voiture, en vain. Après un premier coup de feu, le jeune homme se serait mis à courir. Les coups de feu persistant, l'adolescent se serait retourné les mains en l'air, mais le policier aurait continué à faire feu.



© A.P. NBC

Une situation qui s'envenime.

Quelques jours après la mort de l'adolescent, le chef de la police de Saint Louis, Jon Belmar, avait déclaré, concernant le nombre de balles tirées : « Plus de deux, mais certainement pas beaucoup plus » alors que Dorian Johnson parlait de quatre tirs distincts, et les témoins oculaires en avaient compté davantage.

Une autopsie indépendante demandée par la famille de la victime a révélée que Michael Brown aurait en fait reçu six balles. Le légiste a déclaré au New York Times : « La dernière balle a pénétré le sommet du crâne de la victime, ce qui indique qu'elle était penchée en avant au moment où elle a reçu le projectile qui lui a été fatal. (…) Cela a pu se produire parce que la victime tombait en avant ou parce qu'elle a tenté de charger l'officier », a-t-il précisé.
Le plus notable reste l'absence de trace de lutte, constaté par le médecin. Cette donnée jette le discrédit sur la version de la police qui prétendait qu'il y avait eu une altercation entre le jeune et l'agent. De plus, aucun résidu de poudre n'a été relevé sur la peau de Michael Brown, ce qui signifie que l'arme se trouvait « au moins à plus de 30 à 60 centimètres. »

Qui sont les deux personnes concernées par l'affaire ?

D'un côté, Michael Brown, aussi appelé « Big Mike », venait d'avoir 18 ans et de terminer le lycée. Alors en vacances chez sa grand-mère lorsqu'il a été tué, cet adolescent décrit comme « sans histoire » et « travailleur » par ses proches était censé commencer des études dans une université de commerce deux jours après sa mort.

De l'autre côté, il y a Darren Wilson, l'officier de police. Exerçant depuis six ans, il n'a jamais posé de problème de discipline. Son nom n'a été diffusé que le 15 août dernier pour sa sécurité malgré les demandes des manifestants. Il est en effet victime de menaces de mort.

Une militarisation des forces de polices nationales américaines ?

En raisons des heurts qui ne cessent pas, Barrack Obama a appelé en renfort la garde nationale américaine le 18 août dernier dans le but de rétablir le calme. Une décision vivement critiquée. Il faut noter que les manifestations ont été réprimées de façon violente par les forces de l'ordre, qui avaient à disposition du matériel quasi militaire. Une réponse jugée comme disproportionnée.

C'est dans un climat de peur que s'inscrivent ces démonstrations de force démesurée, démonstrations vivement critiquées par des organisations pour les libertés civiles, notamment l'ACLU (American Civil Liberties Union), et qui ne cessent de progresser. Amélie Escobar, chercheuse en résidence à l'Observatoire sur les Etats-Unis de la chaire Raoul-Dandurand d'études statégiques et diplomatiques de l'université du Québec, à Montréal (UQAM) l'explique d'ailleurs dans Le Monde du 15 août. « Depuis la fin des années 1990, 89 % des départements de police au sein des villes de plus de 50 000 habitants ont des équipes dites de SWAT (Special Weapons and Tac-



© SCOTT OLSON / GETTY IMAGES NORTH AMERICA / AFP

tics, unités d'élite) usant de matériel militaire, soit le double par rapport au milieu des années 1980. On dénombre près de 60 000 déploiements de ce type d'équipe chaque année aux Etats-Unis ».

#IfTheyGunnedMeDown

Un mouvement de solidarité s'est propagé depuis la mort de Michael Brown sur les réseaux sociaux, et notamment Twitter avec le hashtag #IfTheyGunnedMeDown (« S'il m'abattaient »). En effet, la publication de la première photo de la victime le montrait coiffé d'une toque de diplômé. Cependant, les médias ont ensuite choisi de diffuser des clichés moins avantageux de l'adolescent : Michael Brown y apparaît en contre-plongée, le visage fermé, vêtu d'un large tee-shirt et faisant un geste pouvant s'apparenter à un signe de gang. De nombreux afro-américains principalement se sont alors mis à publier des clichés d'eux sur Twitter ou Facebook : l'un à leur avantage, l'autre moins. On y voit notamment un avocat qui choisi une photo de lui à côté de Bill Clinton avec une toque de diplômé, et une autre plus décontractée, avec une bouteille. Ou encore un soldat en uniforme sur une photo, et en bonnet, avec un geste déplacé des mains sur une autre.

Le phénomène rappelle le traitement de l'affaire Trayvon Martin, cet adolescent noir tué en 2012 en Floride. Le jeune homme était souvent représenté non pas souriant, ou en compagnie de sa famille, mais le visage fermé ou exhibant des dents en or.

Une population qui se révolte contre ce qu'elle nomme le racisme des autorités.

Le gouverneur démocrate du Missouri, Jay Nixon, a déclaré samedi 16 août l'état d'urgence et l'imposition d'un couvre-feu de minuit à cinq heures du matin à Ferguson. Son choix de nommer un nouveau responsable, un capitaine des patrouilleurs des autoroutes, une branche des services de police de l'État du Missouri, constitue également « un désaveu de la police du comté et celle de Ferguson » explique Gille Paris pour Le Monde. De plus, face aux accusations de racisme, une enquête a été lancée par le FBI afin de déterminer s'il y a eu ou non une violation des droits civiques. Une quarantaine d'agents fédéraux ont été déployés sur le terrain à la recherche de témoins oculaires et d'indices supplémentaires.

En effet, l'élection de Barack Obama est un élément historique pour le pays, et constitue un symbole de l'évolution des mentalités. Elle est le résultat de la transformation démographique qui s'opère dans le pays, où d'ici quelques années, les blancs seront minoritaires. Mais les tensions raciales restent présentes, en particulier concernant les questions d'égalité des chances où les préjugés qui restent très implantés. Cette affaire ne fait que se rajouter à une poignée d'autre, comme celle de Trayon Martin déjà évoquée un peu plus haut. Le drame de Ferguson ne peut que rappeler la persistance de la fracture raciale américaine, démultipliée par le décrochage social.

- Manon Vercouter

"NE JAMAIS BAISSER LA GARDE"

Créée en 1984 par Denis Lefert après la mort de son compagnon Michel Foucault, l'association AIDES est le principal organisme français engagé dans la lutte contre le virus du sida. Parce que l'épidémie est toujours réelle en France, Maze a voulu donner la parole à ceux qui agissent au quotidien. Antoine Henry, un responsable de l'association, a répondu à nos questions.



Maze : Quel état des lieux pouvons-nous dresser de la situation en France ?
Antoine Henry : En France comme dans beaucoup de pays du Nord, on a tendance à croire que l'épidémie est terminée, alors qu'elle est toujours très active chez certaines populations, comme les homosexuels masculins ou les migrants venus d'Afrique subsaharienne. Il y a depuis quelques années un déficit d'information sur le sida, voire même un recul de l'information.

Maze : Quels sont les chiffres à retenir ?
A.H. : C'est compliqué d'évaluer le nombre de décès liés au sida, car heureusement en France les malades atteignent rarement le stade sida. On estime à 150'000 le nombre de séropositifs dans notre pays. La plupart sont suivis, mais 30'000 personnes, soit 20% du nombre de séropositifs, ignorent encore être porteurs du virus. C'est ce qu'on appelle l'épidémie cachée. Ces personnes peuvent donc continuer malgré elles à transmettre le virus.

Maze : Que doit-on faire pour voir ces chiffres diminuer ?
A. H. : Deux choses complémentaires : rappeler la protection, et le préservatif en premier lieu, et intensifier le dépistage. Cela permettra de préserver la santé des personnes, et d'éviter de nouvelles contaminations. C'est difficile individuellement de penser toujours et dans toutes les situations à mettre un préservatif. Alors qu'au niveau collectif, si on permet un accès le plus large possible au dépistage, il y a un effet de défense collective. Grâce au traitement, une personne séropositive n'est plus contaminante au bout de six mois. Si l'on parvenait à dépister tous les séropositifs qui s'ignorent et à leur proposer un traitement, on casserait la chaîne de contamination, jusqu'à entrevoir la fin de l'épidémie en 20 ou 30 ans.

Maze : Quelles sont les campagnes de prévention de AIDES ?
A. H. : Nous faisons deux grosses campagnes par an. Une sur le dépistage, et une sur la protection. Notre campagne de rentrée en septembre sera sur le préservatif. Ensuite, au niveau local, on intervient sur les populations cibles. Il faut bien sûr parler au grand public, et ensuite avoir des campagnes envers les populations les plus concernées. Cette année, nous avons également réalisé une

campagne vidéo, baptisée Woody (photographie ci-contre). Nous menons aussi quotidiennement des actions de dépistage rapide, qui consiste en une petite piqûre au bout du doigt. Les résultats sont là en dix minutes, et sont très fiables. On a réalisé 50'000 tests l'année dernière sur tout le territoire

Maze : Sentez-vous les jeunes plus concernés que les autres sur le sujet ?
A. H. : Chez la jeunesse en général, il y a un intérêt et une sensibilisation. Mais est-ce que cela se retrouve dans les comportements ? Le sida ne se voit plus dans l'espace public, et c'est notamment dû au traitement qui fonctionne très bien. Du coup beaucoup d'idées reçues circulent : il y a ceux qui pensent encore que sida = mort, et ceux qui sont persuadés que « ça se guérit ». Il y a encore un gros travail d'information et de sensibilisation à faire. Qu'est ce qu'être séropositif ? Les gens ont une certaine image de la maladie, qui est aujourd'hui obsolète. Il faut également continuer d'informer sur les modes de transmission. C'est aussi la responsabilité des pouvoirs publics.

Maze : Quel message voudriez-faire passer à la nouvelle génération ?
A. H. : Vous avez été bercés par les campagnes d'information et de sensibilisation. Il ne faut jamais baisser la garde, toujours rester vigilant. Des solutions de dépistage faciles existent, et il faut s'en saisir.

Maze : Vous parliez du traitement. A quel point est-il efficace ?
A. H. : Une personne séropositive dépistée tôt et placée sous traitement aura la même espérance de vie qu'un séronégatif. D'où l'intérêt du dépistage. Mais si on peut vivre quasiment normalement avec le VIH, les traitements restent lourds et à vie. La science a tout de même fait de grands progrès : il y a 15 ans il fallait prendre plus de 20 comprimés par jour. Aujourd'hui il s'agit le plus souvent de deux prises quotidiennes. Ensuite être bien physiquement c'est une chose, mais les contraintes de la maladie se transposent aussi dans le contexte social. Comment parler de sa maladie à son entourage familial ou professionnel sans ressentir du rejet ? Le sida génère encore beaucoup de discriminations.

Maze : Les recherches actuelles permettent-elles d'espérer bientôt un vaccin, ou une destruction totale du virus dans l'organisme ?
A. H. : Des pistes encourageantes ont été présentées à Melbourne, lors de la grande conférence internationale sur le sida de juillet dernier. Mais aucune ne permet d'entrevoir l'arrivée d'un vaccin sur les cinq années à venir. Il faut être très prudent car tous les ans, on entend deux ou trois annonces prédisant le remède miracle. Cela ne fait que donner de faux espoirs aux malades. Nous sommes très précautionneux vis-à-vis de cela.

Maze : Que faut-il retenir de la grande conférence internationale de Melbourne ?
A. H. : D'abord, que les progrès considérables qui ont été faits nous permettent d'entrevoir la fin de l'épidémie. Mais ne crions pas victoire trop vite : l'épidémie ne recule pas. Elle avance juste moins vite. Il y a toujours 1,5 million de morts du sida tous les ans. C'est pour cela qu'il faut intensifier l'accès au dépistage et aux traitements, notamment dans les pays du Sud. Cela permettra une baisse drastique des nouvelles contaminations et du nombre de décès. Le message fort de la conférence de Melbourne, c'est que nous n'avons jamais été aussi près du but. Aussi, il ne faut pas baisser la garde.

Maze : Qu'en est-il du droit des personnes séropositives dans le monde ?
A. H. : Prenons un exemple, celui de la Russie. La Russie a vu son nombre de séropositifs multiplier par dix ces dernières années, en raison de politiques répressives à l'égard des usagers de drogues. Il ne peut pas y avoir de recul de la maladie sans faire avancer les droits des personnes. Les usagers de drogues, les homosexuels masculins en Afrique sont discriminés, marginalisés, il y a même une criminalisation des homosexuels dans encore quarante pays d'Afrique. Ces lois liberticides font le lit de l'épidémie.

Maze : Pour finir, quelle synthèse peut-on faire de la situation de l'épidémie de sida dans le monde ?
A. H . : Sur 35 millions de malades dans le monde, on estime que 19 millions, soit plus de la moitié, ne se savent pas séropositifs. Cette ignorance les empêche de pouvoir bénéficier du traitement qui pourrait à la fois sauver leur vie et leur éviter de transmettre le virus. Si l'on veut mettre fin à la pandémie, il faut élargir considérablement l'accès au dépistage et au traitement dans les pays du Sud, particulièrement en Afrique. Pour cela il faut davantage de moyens, notamment pour financer un meilleur accès au traitement. Enfin, il faut du courage et de la volonté politique, pour en finir avec les tabous et les discriminations qui éloignent la population du dépistage et des soins.

- Par Kevin Dufrêche

"LA MALADIE DES 4H"


Le film Dallas Buyers Club

Aujourd'hui, on parle beaucoup moins du Sida que dans les années 80, les plus gros foyers de l'épidémie se sont déplacés, la maladie est mieux acceptée. Pourtant à ce jour, aucun vaccin n'a été trouvé et le Sida a fait 30 millions de morts en 30 ans. En 2011, 34,2 millions de personnes vivaient avec le VIH/Sida dans le monde, dont plus des deux tiers en Afrique. Une bonne raison de faire travailler notre mémoire.

LA MALADIE DES 4H

Les débuts de l'épidémie du Sida datent de 1981, quand sont signalés, dans les villes de Los Angeles, San Francisco et New York, des cas de pneumonies et de sarcomes de Kaposi. Les premières victimes appartiennent à la communauté homosexuelle, dans la foulée le "Poppers" est soupçonné comme cause de la maladie. Immédiatement, le Sida se voit étiqueté « cancer des gays », début d'une longue stigmatisation.
Les personnalités connues du grand public qui succombent de la maladie sont bien souvent des artistes homosexuels (Freddie Mercury en 91, Miles Davis en 91, Liberace en 87) ce qui renforce l'image d'une maladie de marginaux homosexuels jusqu'au milieu des années 90. Pire, dans les milieux conservateurs on est alors convaincu à l'époque que "la maladie a été créée par Dieu afin de punir les populations décadentes : homosexuels, drogués mais aussi populations noires". Les Noirs comptent alors pour 13% de la population américaine et 50% des cas de personnes frappées par le Sida.

En France les premiers cas sont détectés en 1982. Grâce aux travaux de l'institut Pasteur notamment,

on commence à comprendre que le virus se transmet non seulement par voie sexuelle entre homosexuels, mais aussi entre hétérosexuels et aussi par voie sanguine lors de transfusions ou via les coagulants pris par les hémophiles. Le cancer des gays devient alors la maladie des 4H pour Homosexuels, Hémophiles, Héroïnomanes, Haïtiens. En effet la fréquence de la maladie est très grande parmi les immigrés haïtiens aux États-Unis, et Haiti est alors soupçonné par beaucoup d'être l'épicentre du virus, ce qui a depuis été formellement démenti.

Au cours des années 80, on craint toujours de leur serrer la main, ou de partager un verre avec les victimes de l'épidémie, y compris dans les hôpitaux, où infirmiers et aides soignants craignent d'approcher les malades par peur que la maladie leur saute au visage, renforçant un isolement déjà insupportable.
En 86 de nouvelles mesures sont prises par la ministre de la Santé afin d'enrayer la propagation du virus chez les homosexuels et les toxicomanes, en autorisant la publicité pour les préservatifs et la vente libre de seringues. Ces mesures choquent une frange massive des conservateurs, le Front National tristement constant sur ce sujet, en profite.
En 1996 la trithérapie fait son apparition, et malgré des effets secondaires très lourds, les femmes qui représentent la moitié des séropositifs du monde, peuvent désormais avoir des enfants sans risque de transmettre le virus. Un progrès qui ne saurait être une victoire sans une prise de conscience des réalités de la maladie, de la part du grand public, mais aussi de la communauté homosexuelle qui aura duré près de 15 ans.

La politique de l'autruche

En 1996 Frédéric Martel dans « Le rose et le noir » relate l'attitude des gays devant l'apparition de l'épidémie, et on reste sans mots devant l'incapacité de la communauté homosexuelle française à adopter des résolutions devant une maladie qui ne tardera pas à faire des ravages et dont on ne sait encore rien.
En octobre 84, le premier cas de Sida en France a été découvert depuis deux ans, pourtant la presse homosexuelle applique la politique de l'autruche : «Nos lecteurs n'aiment pas entendre parler de cette maladie, ils aiment la fantaisie, les jolis garçons en couverture. Si nous commençons à parler du sida, les ventes vont baisser», dit ainsi le rédacteur en chef de Gai Pied Hebdo, en octobre 1984, à Daniel Defert (fondateur de l'association AIDES). Mais l'aveuglement est aussi total de la part l'Association des médecins gays (AMG), qui va jouer, dans ses premières années, un rôle dramatique de confusion en s'opposant à toute médiatisation de la maladie.

Mais dès lors comment reprocher à une communauté martyrisée depuis des siècles de ne pas vouloir attirer la lumière des projecteurs ? Conscients du risque de mort évident à fermer les yeux en septembre 84, on peut lire dans un édito du Gai Pied: «Il semble que le Parisien homo court autant de risques en multipliant le nombre de partenaires qu'en fumant deux paquets de cigarettes par jour, avec à la clef un cancer des poumons.» ou encore dans la revue Masques «Des gens qui risquent cent fois la mort en conduisant leur automobile refuseraient le petit risque supplémentaire d'une contamination virale?».
Malheureusement, les mêmes revues qui refusent de se voir stigmatisées par le biais de la maladie refusent dans la même logique le dépistage sanguin, «Un test qui permet tous les fichages», écrit-on dans Gai Pied Hebdo, mais un test qui aurait pu enrayer l'épidémie. Au 31 décembre 1995, près de 10 ans plus tard, plus de 40.000 cas de Sida ont été notifiés.

Vers une maladie de pauvres ?

De nos jours, les nouvelles infections sont en baisse partout sur le globe, et les principaux foyers de l'épidémie se sont éloignés des pays développés. Mais les traitements restent onéreux et la prévention est parfois insuffisante pour que le préservatif ou le dépistage sanguin puissent être socialement acceptés. Ce trait qui est en train d'être tiré sur notre passé avec soulagement, est encore loin de l'être pour l'Afrique subsaharienne (24,7 millions de personnes contaminées), l'Amérique latine (1,6 million) ou l'Asie (4,8 millions), le combat pour l'évolution des mentalités continue.

- Fabien Randrianarisoa

EGALITÉ FEMMES/HOMMES
L'ÉCOLE EN RETARD !


© D.R.

Alors que la loi sur « l'égalité réelle entre les femmes et les hommes » vient d'être définitivement adoptée suite à l'approbation du Conseil Constitutionnel, un nouveau lieu de bataille vient d'être réouvert : celui des programmes scolaires ! Une remise sur le devant de la scène que l'on doit à une jeune lycéenne de 17 ans, qui a décidé de prendre les choses en main.

Courant août, le Conseil Constitutionnel l'a validée. C'est bon, la loi portant sur l'égalité femmes/hommes a été approuvée dans son principe et dans son intégralité par les Sages. La mesure phare de la réforme portée par la ministre des Droits des femmes d'alors, Najat Vallaud-Belkacem, vise à inciter les pères à prendre un congé parental. D'autres objectifs étaient poursuivis pour compléter divers textes déjà existants, tant sur l'égalité professionnelle, les violences faites aux femmes que la parité en politique.

Mais à peine votée, le débat autour de l'égalité femmes/hommes rebondit sur un autre terrain, de manière plus inattendue. Les programmes scolaires sont ainsi pointés du doigt, notamment en Histoire, en Philosophie et en Littérature. Une pétition a vu le jour, interpellant directement le ministre de l'Education Nationale de l'époque, Benoît Hamon, et a recueilli pas loin de 15.000 signatures à ce jour, en faveur de la parité dans les programmes et les manuels scolaires. À son initiative, une lycéenne de 17 ans, Ariane Baillon.

Jeune bachelière intégrant une classe prépa littéraire à la rentrée, son initiative a pris source dans sa déception de voir des programmes scolaires aussi déséquilibrés, ne laissant que peu de place aux femmes. Ainsi, quelle n'a pas été sa surprise de découvrir que le programme de sa matière préférée, la philosophie, ne prévoyait l'étude de la pensée d'une seule et unique philosophe : Hannah Arendt. Elle réclame donc au ministre de rétablir, en particulier en philosophie, "afin que des générations d'élèves n'aient pas devant eux l'exemple désolant d'un énième domaine où l'on laisse les femmes passer inaperçues".

Les femmes oubliées de l'Histoire

La situation est équivalente en Histoire. C'est à cette conclusion qu'avait aboutie Roland Courteau (Parti

Socialiste), vice-président de la délégation sénatoriale aux droits des femmes et auteur d'un rapport sur les stéréotypes sexistes dans les manuels scolaires remis au Sénat en juin dernier. Il y observait en particulier que sur 3 346 personnages ayant marqué l'histoire cité dans les manuels, seuls 670 sont des femmes. Il résume cet état de fait à la notion « d'invisibilisation des femmes ».

Ne se contentant pas de constater, le rapport Courteau proposait aussi quelques pistes d'explication. Premièrement, le poids de l'habitude et de la tradition d'une Histoire écrite par les vainqueurs. Des vainqueurs qui s'expriment dans une société à domination masculine, les femmes ayant tendance à passer à la trappe. En outre, les maisons d'édition se plaignent régulièrement de ne pas avoir de bases de ressources iconographiques suffisamment étoffées en ce qui concerne les femmes. Ariane Baillon souhaite aussi lutter contre une tendance aussi sournoise : citer les femmes, mais en second plan d'un homme, en tant que « femme de » le plus souvent. Ainsi, il serait de bon ton de citer pour leurs œuvres Simone de Beauvoir ou George Sand et d'étudier leur œuvre, elles qui sont souvent cantonnés à être présentées comme les compagnes respectives de Jean-Paul Sartre et d'Alfred de Musset. Cette demande a pour but d'annihiler les stéréotypes de sexes et de donner aux étudiantes des modèles féminins à suivre.

Une initiative loin d'être pionnière

La pétition lancée par Ariane Baillon est la dernière initiative pour réclamer plus de parité dans les programmes. Mais sûrement pas la première, même s'il en faudra encore d'autres pour ébranler le poids de l'habitude. C'est le cas du centre Hubertine Auclert, qui promeut l'égalité femmes/hommes qui publie régulièrement des études sur le sujet qui en sont venues aux conclusions suivantes : seuls 3 % des écrivains cités dans les manuels scolaires de seconde s'inscrivent au féminin contre 5 % dans les livres d'histoire. Par ailleurs, en juillet dernier, l'Association Nationale des Études Féministes (ANEF) rédigeait une pétition pour soutenir les "ABCD de l'égalité" qui permettaient aux enseignants d'accéder à des outils et des ressources pour aider à la prise de conscience des stéréotypes de sexe, dans et en dehors de la classe, tout en transmettant une culture de l'égalité des sexes. Des ABCD depuis laissés de côté par le gouvernement...

- Samuel Ladvenu

LARA DICKENMANN

RENCONTRE AVEC L'INTERNATIONALE SUISSE DE L'OLYMPIQUE LYONNAIS



© D.R.

Ce qui frappe toujours en premier, lorsque l'on voit Lara Dickenmann à la sortie du terrain, après un match où elle a su briller de ses talents de footballeuse internationale, c'est un sourire toujours rayonnant et sincère que la Suissesse de vingt-huit ans offre à ses fans en quête d'autographes et d'un brin de conversation.

"On est où là ? Je ne vois pas trop dans quelle partie de la France on est.", me demande, curieuse, Lara, à peine sortie de son match amical contre l'équipe d'Albi. J'essaie de faire mon plus bel hexagone en joignant les mains et en tendant les doigts, puis je montre sur cette France stylisée Mende, chef-lieu un peu paumé (reconnaissons-le) de la Lozère, où a eu lieu la rencontre qui s'est soldée par un cinq zéros pour l'OL. Lara a ses Alpes suisses aux sommets enneigés, et j'ai mes austèrement belles Causses et Cévennes, mais, trêve de géographie, et c'est maintenant à mon tour de poser les questions.

L'histoire de Lara avec l'OL est belle et elle se manifeste avant tout par une accumulation de trophées : trois Coupes de France, cinq titres de championnes de France, un titre de championnes du monde des clubs, deux Ligues des Champions. Depuis son arrivée dans le club de Jean-Michel Aulas en 2008, Lara, rapide et technique, s'est entre autre distinguée pour sa haute propension à marquer des buts, notamment un en 2011, en finale de la ligue des Champions. La saison 2014-2015 n'a pas encore commencé, à l'heure de l'interview sous le vent de Mende, mais on peut déjà se demander quels sont les objectifs que

s'est fixés la footballeuse. "Pour ce qui est de l'équipe cette année, les objectifs sont de tout gagner", répond Lara en insistant bien sur le mot "tout", qu'elle associe au grand chelem du football féminin, à savoir la coupe de France, le championnat de France et la Ligue des Champions. "Côté perso, je ne sais pas encore trop le poste où je vais évoluer cette saison, mais peu importe, je vais jouer du mieux que possible, et apporter à l'équipe même si ce poste n'est pas le mien." La Suissesse vient en effet de jouer en défense, alors qu'on la trouve plus souvent dans des postes plus offensifs, à l'avant du terrain. "Je compte également prendre un rôle de leader petit à petit." Puis, dans un rire, Lara complète son propos : "Je suis vieille, maintenant". Qu'en est-il de l'équipe nationale suisse où évolue la footballeuse, lorsqu'elle ne joue pas avec l'OL ? "J'attends une bonne préparation pour la Coupe du Monde au Canada en 2015." On sent Lara contente de voir son pays qualifié et d'y avoir participé. "J'espère maintenant, que cela va se passer le mieux possible !".

Si l'envie d'en découdre et de gagner est restée la même pour cette saison, 2014-2015 est une nouvelle ère pour l'OL puisque Gérard Prêcheur a remplacé l'entraîneur historique Patrice Lair, qui avait coaché les joueuses depuis 2010. Que retient Lara de ces années Patrice Lair ? "Les deux Ligues des Champions, répond-elle sur le champ, ainsi que le séjour que nous avions fait au Japon avec l'équipe, en récompense de notre parcours. C'était un bon voyage ! Patrice Lair était un entraîneur très exigeant, et cela m'a permis d'atteindre le rêve que j'avais de gagner la Ligue des Champions !".

Je laisse Lara signer le ballon d'une jeune fan un peu intimidée, avant de lui demander à quoi ressemble la journée d'une footballeuse professionnelle. "Je me réveille à sept heures et demie, huit heures, puis je prends un petit déj. Avant l'entraînement, je peux faire de la muscu et de la prévention pour les blessures. De dix heures à onze heures et demie, parfois midi, j'ai entraînement." Qui connaît le climat lyonnais en hiver et qui a déjà vu le brouillard matinal sur la plaine des jeux où s'entraîne l'OL ne peut que partager l'estime que j'ai à ce moment pour Lara et son équipe ! "Puis, continue la footballeuse, je vais au self du club avec les joueuses et le staff. On parle de tout, mais beaucoup de football. Entre treize heures et quinze heures, je peux aller aux soins me faire masser. Des fois, à seize heures, j'ai un entraînement, mais sinon je rentre à la maison, je prends du temps pour moi".

Prendre du temps pour soi, n'est-ce pas aussi penser à l'après-football, se demander que faire après sa carrière ? "Je ne sais pas trop quoi répondre, lance Lara, titulaire d'un licence en droit international obtenue aux États-Unis. Peut-être retourner à l'université pour faire un master ? J'ai beaucoup d'idées, mais je ne sais pas encore !"

J'ai coutume de terminer mes interviewes en demandant le conseil que pourrait donner la célébrité à un adolescent qui aspirerait à suivre la même voie qu'elle, et Lara, dans une phrase entrecoupée d'un rire, n'échappe pas à la règle. "Ça, c'est une bonne question ! Il faut donc que je te donne une bonne réponse. Je dirai qu'il faut être tenue par les bonnes personnes. Mes parents ont toujours été là pour moi, ils m'ont toujours bien cadrée, quand j'allais partir à droite ou à gauche."

Nous marchons vers le bus aux vitres teintées de l'OL, où toutes les joueuses sont déjà installées, prêtes à reprendre la route. Pour ne pas mettre Lara en retard et éviter que le bus ne parte sans elle, j'ai gardé pour moi la question sur l'importance qu'elle accorde à ses fans. Dans le fond, face à cette joueuse qui, en répondant à une interview artisanale et désintéressée, loin des sponsors et des shows télé, prend le risque que son équipe rentre à Lyon sans elle, la réponse s'impose d'elle même.

- Basile Imbert

LE RUGBY FÉMININ
EN QUÊTE DE RECONNAISSANCE



© Caroline Léna Becker

Il y a quelques jours, l'Équipe de France féminine de rugby échouait aux portes de la finale avec tristesse face à des Canadiennes beaucoup plus explosives. Pour la 6ème fois d'affilée, elles ne verront pas la finale. Un échec, vraisemblablement... Mais la Fédération n'attendait pas forcément un titre pour les jeunes Françaises. En effet, l'attente se faisait surtout autour d'une retombée médiatique qui permettrait au rugby féminin, tout comme le football ou le basket avant lui, de sortir d'un certain anonymat.

Une Coupe du Monde à domicile

17 août, dernière journée des Mondiaux féminins de rugby. L'Angleterre est sacrée championne du Monde et les joueuses françaises sauvent l'honneur en finissant troisième. Voilà ce que l'on peut retenir sur le plan sportif, où nos représentantes visaient logiquement le titre suprême sur leurs terres.

Depuis la création des tournois des VI nations et de la Coupe du Monde dans les années 80 ainsi que la reconnaissance du Haut Niveau chez les femmes à la fin des années 1990, le rugby féminin est resté dans un relatif anonymat. Dans l'ombre des hommes, les demoiselles du rugby (environ 13.000 licenciées en France) étaient en recherche de reconnaissance depuis quelques années.

Un des acteurs majeurs des retransmissions sportives, France Télévision, tente depuis plusieurs saisons de faire découvrir le rugby féminin au grand public grâce à la diffusion du tournoi des VI nations version féminine, avec des retombées moyennement satisfaisantes. Il fallait donc un événement majeur pour pouvoir attirer les amateurs de sport. L'International Rugby Board ayant attribué l'organisation du Mondial féminin à la France, après l'édition de 2007, la Fédération Française de Rugby a donc investi près de 400.000€ pour attirer les médias et les spectateurs.

L'exposition médiatique grâce à France Télévisions

C'est ainsi que France Télévisions s'est logiquement positionné pour obtenir les droits de diffusion d'une partie des matches, en souhaitant les diffuser sur sa chaîne France 4, qui tente depuis plusieurs années le pari du sport féminin, avec une grande réussite (plus

de 2 millions de téléspectateurs pour des matches de football féminin). En acquérant une partie des droits avec Eurosport, pour une somme bien dérisoire face aux droits des compétitions du Top 14 ou d'autres compétitions, la chaîne du service public permet ainsi de donner à la discipline une très grande visibilité durant cet été.

Du 1er au 17 août, les audiences furent très vite au rendez-vous : environ 1 million de téléspectateurs pour la première rencontre des Bleus face au Pays de Galles, plus d'1.5 millions pour celle entre la France et l'Afrique du Sud, et enfin plus de 2 millions de fans étaient devant leur petit écran pour la demi-finale France-Canada (16-18), ce qui se trouvent être de superbes audiences pour une chaine de la TNT.

Un sport sur le devant de la scène... mais dans l'ombre du football et du rugby

Habituées aux matches de championnat avec une centaine de spectateurs installés autour du terrain, les joueuses françaises ont pris plaisir à jouer devant plusieurs milliers de spectateurs : leur demi-finale, dans un stade Jean-Bouin flambant neuf, a attirée près de 17.000 curieux. En terme d'image, on comprend vite que l'Équipe de France féminine et sa fédération ont réussi leur Coupe du Monde, en réussissant à attirer les spectateurs, les téléspectateurs et les journalistes.

C'est logiquement que le rugby féminin français espère avoir sa part du gâteau dans le paysage médiatique d'ici ces prochaines années. Mais cela sera certainement difficile : seulement 7% des diffusions sportives télévisées sont des compétitions féminines, et d'autres sports ont une longueur d'avance sur les techniciennes du ballon ovale. En effet, les coups d'éclats du football féminin à tout les niveaux (clubs français et sélection nationale) depuis plusieurs années ainsi que l'exploit des basketteuses françaises lors des Jeux Olympiques de Londres en 2012 (médaille d'argent) ont été bénéfiques pour ces deux disciplines. Augmentation du nombre de licenciées, exposition médiatique en augmentation, sollicitations des îcones de ces équipes comme Céline Dumerc pour le basket ou Gaëtane Thiney pour le football, amélioration des compétitions nationales et de la formation, attention et considération croissante pour le sport féminin : voici les quelques exemples des bénéfices de la mise en lumière de ces disciplines, et la liste est encore longue !

Le rugby féminin français doit donc prendre exemple sur ces modèles pour rattraper son retard et porter encore plus au haut l'image du sport féminin en France. Cependant, il ne faut pas se le cacher, le rugby va rester dans l'ombre des footballeuses et basketteuses, à cause du manque de performance majeure lors de cette Coupe du Monde, du faible avancement des compétitions nationales, et de l'absence du statut professionnel pour les joueuses de rugby en France.

Quoiqu'il en soit, espérons pour le rugby féminin que le parcours de l'Équipe de France pendant cette Coupe du Monde ne soit pas qu'un simple tube de l'été. Du moins, les joueuses du monde entier pourront se réjouir, puisque la Coupe du Monde, menacée de disparaître au profit du rugby à VII, est reconduite jusqu'en 2021, après la ferveur sur les terres françaises pendant ce mois d'août. Enfin, avec leur jeu séduisant et leur accessibilité envers la presse, les françaises ont su conquérir le cœur du public, et espèrent revenir très vite pour décrocher le titre mondial.

- Nicolas Fayeulle

Musique



MAZE ÉTAIT AU RONQUIÈRES FESTIVAL

Lors du premier week-end du mois d'août, je me suis rendue pour Maze à la 3ème édition du festival de Ronquières, dans la province du Brabant Wallon, en Belgique. Pour cette 3ème année, les organisateurs avaient misé sur le succès grandissant de leur festival, pour inviter des artistes très populaires tels que James Blunt, ou encore Woodkid pour ne citer que les têtes d'affiche.



Pour la première fois, le festival a été sold-out en accueillant durant ses deux jours d'ouverture 30 000 festivaliers.

Ronquières, c'est un cadre atypique. Il faut parcourir une certaine distance sur une route quasi déserte avant d'atteindre ce fameux ascenseur à bateau qui fait la fierté de la région. Et en dessous de cette masse incroyable de béton, on trouve les deux scènes du festival, subtilement nommées scène bâbord et scène tribord.

Mais assez de détails pratiques. Si je me suis rendue là-bas (en la charmante compagnie d'Antoine, photographe improvisé pour le week-end) c'est pour une et une seule chose : me manger de la musique en pleine face. Et je n'ai pas été déçue !

Samedi 2 août

Le premier concert étant à 14h, nous avons pris la route à 12h histoire d'y être une heure à l'avance. Arrivés sur place, on se présente au guichet Presse histoire d'avoir notre laissé passer (il faut savoir que nos billets électroniques nous ont été envoyés moins de 24h avant le début du festival, mais passons là-dessus). On se faufile par l'entrée des journalistes et on arrive dans ces immenses champs reconvertis en salle de concert en plein air pour l'occasion. En avançant encore un peu, on se retrouve devant les barrières de la scène, derrières lesquelles se situent l'espace Presse. Je ne vous cache pas que j'ai pris un malin plaisir à exhiber mon bracelet sous le nez des gardes pour qu'ils me laissent accéder aux backstages. Ça n'a pas été évident au début de se faire accepter comme membre Presse à part entière mais au final, tout le monde nous reconnaissait.

14h arrive et Robbing Millions débarque sur la scène tribord. Ce jeune groupe bruxellois a donné le ton en offrant une prestation endiablée. Les cinq jeunes hommes présents sur scène ont prouvé qu'ils ne venaient pas de cette planète, qu'ils étaient des OVNI mais que c'est bon parfois d'entendre une musique totalement barrée et hors des limites. Leur prestation m'a étonnée. J'ai retrouvé toutes les sonorités que l'on entendait sur l'album. Rien n'était laissé au hasard, entre chaque chanson,

le chanteur s'adressait directement aux quelques dizaines de personnes présentes. Je pense sincèrement qu'ils méritaient de passer à une heure plus tardive de la journée, histoire d'avoir un plus grand public.
Une petite heure plus tard, changement de scène, changement de groupe. C'est Yellowstraps qui prend la relève. Il y avait déjà plus de monde que pour les précédents, mais tous ces gens étaient simplement assis sur le sol. Car c'est ce que les Yellowstraps ont apporté durant leur temps de passage : de la simplicité, du calme, de la tranquillité. On aurait presque cru que leurs sonorités étaient liées aux bruits de la nature. C'était une parenthèse agréable à vivre, mais il faut tout de même se demander si leurs chansons pourront éternellement rester dans cette veine ou s'ils auraient raison de passer à autre chose.

15h30 sonne et dépose a tribord l'excellent Yodelice. Conscient de ses atouts, il a littéralement charmé tout le public et l'a fait danser durant la totalité de son show. Après coup, personne n'a pu critiquer sa prestation, son pari était donc réussi. Ses chansons ultra dynamiques transportées par des basses surpuissantes ont réveillé les âmes de tous les festivaliers qui doutaient encore de l'efficacité du Ronquières Festival. En discutant un peu avec le public, on s'aperçoit que très peu connaissaient Yodelice mais qu'ils ont été ravis de le découvrir et qu'ils n'hésiteront pas a écouter sa musique. Les titres présentés étaient un mélange de tous ses albums. Il n'a pas seulement défendu son dernier album Square Eyes, mais a aussi rappelé que ses anciennes chansons étaient tout aussi pleines de sens et de groove.

Après une pause café amplement méritée (déjà deux heures d'écoute acharnée, on pouvait se permettre un moment de détente), une voix envoûtante a attiré mon oreille. À bâbord toute, j'ai découvert qu'Hollysiz avait installé ses quartiers et qu'elle communiquait déjà avec son public. On a appris durant ses intermèdes, entre autres, que Ronquières était son dernier festival de l'été. Elle ne voulait par, par conséquent, nous décevoir. En diffusant toute son énergie et sa joie de vivre, elle a rallié les plus réticents a sa cause. La blondinette survitaminée n'a pas faibli une seule seconde et nous a offert une palette de chansons pour le moi111ns étonnantes. Il s'agissait bien sûr du contenu de son dernier album My Name Is… Même si son style n'est pas encore défini (on va de la pop au rock en passant par du blues et autres) cela ne l'a pas empêchée d'assumer chacun de ses titres et de partager son amour de la musique avec ces milliers de gens présents devant elle.

Pour plaire a un maximum de gens, les programmateurs ont été malins et ont invité la coqueluche des filles en ce moment, j'ai nommé Bastian Baker. On ne va pas tergiverser très longtemps. Son dernier album était relativement pauvre, sans chansons très transcendantes. Un peu commercial, loveur, charmeur, tristounet. Enfin un album qui a été composé lors de longues nuits de désarroi post-rupture douloureuse. Vous l'aurez compris ce n'est pas ce qui me plait. Mais j'ai tout de même voulu juger cette prestation scénique sans avoir d'a-priori. C'était une très bonne idée. Le concert de BB, c'était un moment inoubliable. Outre les paroles gnangnans, il faut admettre qu'il sait chauffer une salle, qu'il sait faire hurler des jeunes filles rien qu'en remettant en place une mèche de cheveux. Il avait de la prestance, une voix sincère, un sourire ravageur. Et malgré mes réticences j'ai compris pourquoi il avait autant de succès. Il ne s'agit pas la d'un grand poète, juste d'un mec qui tourne depuis plusieurs années avec son groupe et qui ne fait que s'amuser sur scène et qui communique son plaisir à toutes ces personnes venues le voir. La nature l'a fait d'une beauté non négligeable. Et alors ? Il n'en joue pas. A travers sa prestation, j'ai compris que sa plus grande valeur était le partage. Et je tenais à saluer cette sincérité très appréciable.

Après le bonheur communicatif du jeune suisse, j'ai fait face à un tout autre style. Venu tout droit d'Angleterre, le groupe BirdPen a démontré que le rock anglais avait sa place partout dans le monde. Entre les chansons moroses de On/Off/Safety/Danger et le rationalisme de celles tirées de l'EP Global Lows, le trio a contenté tous les amateurs de rock présents cet après-midi là. Il y avait très très peu d'interaction avec le public. Était-ce dû au barrage de la langue ou au tempérament introverti de David Penney ? Il y avait probablement un peu des deux, même si je pencherais pour la timidité du chanteur. En effet lors



© D.R.

de l'édition 2013 du Ronquières Festival, il était déjà présent, mais cette fois là avec son groupe Archive, nettement plus connu, et il était déjà fermé au contact avec la foule. En revanche, tout ce qu'il ne communiquait pas aux spectateurs allait directement aux deux autres membres du groupe. Il y avait une cohésion incroyable entre eux, comme si 3 frères découvraient qu'ils jouaient merveilleusement bien de la guitare et de la batterie et qu'ils se mettaient a délirer… devant 10 000 personnes.

Aux alentours de 19h30, Julien Doré a investi la scène. Déjà présent lors de l'édition 2012 du festival, il a beaucoup évolué depuis. Ce n'est plus le chanteur sombre qui regardait ses chaussures. Aujourd'hui il est communicatif, jovial, joyeux, souriant. Il a présenté les titres de son dernier album Løve. Tous très aboutis avec un texte ET une mélodie recherchée, leur interprète ne s'est pas gardé de les sublimer un peu plus en live. Bien entendu, il a également chanté ses tubes comme Kiss Me Forever ou Les Limites, ce qui a eu pour effet de faire chanter la foule à tue-tête sans se soucier du reste. Mais en plus des chansons, il faut admettre que Julien Doré a nettement amélioré sa présence scénique. Il a même été jusqu'à traverser l'entièreté de la foule pour grimper aux barreaux de fer qui constituait la régie. Et après cette tempête, il est remonté sur scène auprès de ses musiciens pour dire au revoir à la foule en interprétant sa chanson Corbeau Blanc. Dans cette chanson, un « ce soir je vous quitte » lancinant laisse une sensation de tristesse mêlée au bonheur procuré par l'instant magique qu'il nous a fait vivre.

Peut-être était-ce à cause de l'euphorie que Julien Doré m'avait procurée, mais je n'ai pas du tout adhéré a l'artiste suivant. Il s'agissait du groupe de rock belge Admiral Freebee. Je sais que dans ce pays, leur réputation n'est plus a faire et que leur public ne les lâchera jamais, mais je n'ai pas ressenti d'émotions spéciales, je n'ai pas été transcendée. Pour tout dire si je n'avais pas su que ce groupe était un groupe de rock, je ne l'aurais pas deviné. Par moment j'avais même l'impression d'entendre de la country ou de la folk. Les commentaires entre les morceaux étaient en Néerlandais, ce que je trouvais peu judicieux pour un festival dans la partie francophone. (Même si tout bon citoyen se doit d'être bilingue…) Bref, ce n'était pas ma tasse de thé mais j'ai bien vu que j'étais l'une des seules à le penser puisque le public - relativement âgé il faut le dire - appréciait le concert et reprenait plusieurs chansons avec le groupe.

Quand la nuit avait totalement englouti le plan incliné, un des groupes les plus attendus du week-end a déboulé sur scène. Puggy, trio incontournable de la scène belge, a fait sonner quelques notes au synthé avant d'entamer son titre Move On sous un éclairage violet (censé rappeler

la pochette de leur dernier album To Win The World). À travers des paroles optimistes et des sonorités qui appellent a la danse, ils ont réussi a embarquer le public, dès la première chanson, dans leur conquête du monde. Entre tous ces nouveaux titres, nous avons aussi eu droit à des classiques de leur premier album Something That You Might Like comme Goddess Gladys ou When You Know. Cette dernière chanson a d'ailleurs laissé place a un énorme duel chanteur/public à qui fera la vocalise la plus impressionnante. J'étais placée en hauteur par rapport à la foule et je voyais nettement qu'aucun pied ne restait bien longtemps en contact avec le sol, tellement l'engouement et la folie s'était emparées des spectateurs. Tout le monde chantait, dansait, hurlait les paroles impossibles à ne pas oublier. C'était très certainement le meilleur concert des deux jours. Ils assurent, il ne faut pas en douter une seule seconde.

En continuant dans la veine « ta musique me donne la bougeotte mais j'adore ça » la programmation a fait que sur la scène tribord débutait le concert du mythique groupe américain The Dandy Warhols. C'était certainement un des noms les plus prestigieux du festival et pourtant, ils étaient ceux qui se prenaient le moins la tête. Autant sur scène qu'en coulisses, ils avaient le sourire et, il faut l'avouer, une sacrée dose de folie. Complètement ailleurs, ils ont plongé le plan incliné dans une ambiance à mi chemin entre le bizarre et l'agréable. Comme si tous les sons produits sonnaient étrangement à nos oreilles mais qu'en fin de compte on n'en voulait toujours plus. Les gardiens des clés de la Monkey House ont su nous prouver que leurs chansons restent et resteront indémodables.

Ce n'est qu'à minuit que l'on s'est totalement rendu compte du nombre affolant de gens présents sur le site. Ils étaient tous réunis devant la grande scène Tribord pour acclamer Woodkid. Ce n'était pas un simple concert. Tout était pensé pour que les larmes coulent à flots et que les poils se dressent peu importe la météo. Le montage video en arrière plan qui nous offre les clés du monde de Woodkid, les deux percussionnistes solennels et droits comme deux soldats, les cuivristes transpirant la froideur, et bien sûr l'incontournable Yoann Lemoine qui se transforme en enfant des bois durant ses prestations scéniques. Tout y était. Sa voix était, note pour note, la même que sur l'album Golden Age. L'énergie déployée pour défendre ses chansons, souvent très mélancoliques, n'était jamais perdue. Elle ne faisait qu'atteindre un peu plus les coeurs des spectateurs a chaque minute écoulée. On n'écoutait pas Woodkid, on ne le regardait pas non plus. On vivait sa musique. Le temps s'est arrêté, il n'a pas fléchi sous la puissance de la musicalité qui s'offrait a nous. Personne ne pouvait dévier son regard, tout le monde le fixait, lui. Les gens pleuraient sans comprendre pourquoi, ou se serraient dans les bras à cause d'une émotion vive ravivée par l'une ou l'autre chanson. Yoann nous a raconté l'histoire de sa vie tout au long de ce concert, et il fait désormais partie de chacune des vies de chacune des personnes présentes cette nuit là.

Dimanche 3 août

Le réveil était difficile. Logés dans une maison à quelques centaines de mètres à peine du site, nous avons avalé notre énième tasse de café noir avant de reprendre la route, chargés d'ordinateur, de portables, d'appareil photo et de câbles en tout genre.

Arrivés sur place nous nous rendons compte que l'horaire initial avait été décalé de 40 minutes, nous avons donc perdu tout le début du concert de Ron Pope, le célèbre chanteur New Yorkais. Il est entre autres connu pour être l'interprète du titre A Drop In The Ocean, énorme succès international il y a 6 ans. Comme il était le premier de la journée, il n'y avait que très peu de personnes qui assistaient à son concert, mais celles présentes ont totalement apprécié la douceur de la voix de Ron, ce ton chaleureux dans chacune de ses notes et sa convivialité. J'ai eu la chance, par la suite, de pouvoir poser quelques questions à ce merveilleux chanteur. Si vous souhaitez lire cette interview, cliquez ICI !

Le groupe suivant était une belle découverte. Feel est un groupe belge qui ne tourne que depuis un an mais qui se débrouille excessivement bien. Leur style est déjà très affirmé, ils défendent un rock alternatif classique mais juste. J'ai très clairement ressenti les influences de Led Zeppelin dans leurs morceaux. Ils m'ont aussi fait penser a un autre jeune groupe du moment, Oh Dear Vegas, ils surfent sur les mêmes sonorités. Une chose m'a beaucoup marquée pendant leur prestation. Outre la voix sensuelle du chanteur et guitariste, je tenais à saluer les énormes capacités du batteur. Il menait chaque chanson. Toute l'énergie reçue par le public provenait de ses coups puissants et de ses cris stridents. Il était le moteur des deux autres et méritait cette mention spéciale.

Peu après la fin du concert de Feel, un avis de tempête a été déclaré et les milliers de festivaliers présents se sont abrités sous l'ascenseur à bateau. Mais quand ils ont entendu que School Is Cool s'installait sur scène, ils sont tous sortis de nulle part et ont accouru a tribord. Cela a donné une arrivée spectaculaire que le groupe a filmé depuis sa scène (la video est dis-

ponible sur leur page Facebook). Pour être honnête, au début je ne comprenais pas ce que ce groupe, relativement connu en Belgique pour être le collectif psychédélique far, venait faire dans un festival qui tente de se donner des accents pop-rock. Puis je me suis souvenu que lors de l'édition 2013, la prestation du groupe La Femme avait conquis absolument tous les festivaliers. Cette combinaison rock/OVNI/pop fait les affaires des organisateurs, ils ont eu raison de réitérer. Les choix capillaires des membres de SIC sont discutables mais la qualité de leurs chansons en revanche est indiscutable. On avait à faire à un groupe de new wave qui n'a visiblement pas vécu a la bonne époque. Leur musique oscille entre Taxi Girl et Depeche Mode, tout est très frais et accessible à quiconque tend l'oreille.

À l'heure du goûter c'est David Lemaître qui a régalé Ronquières. Ce chanteur bolivien a installé une ambiance très feutrée, intimiste. C'était comme un show case privé, tout était silencieux, le ciel était gris mais les yeux des spectateurs brillaient devant cet artiste aux multiples facettes. Un peu électro, un peu pop. Son style n'était pas défini sur scène mais il a su envouter toute l'assemblée. On a même eu droit à une reprise louange de Dorian, initialement interprétée par Agnès Obel. Il était visiblement très attendu, je n'entendais que son nom dans les conversations. Il n'a déçu personne, il a été a la hauteur des attentes énoncées.

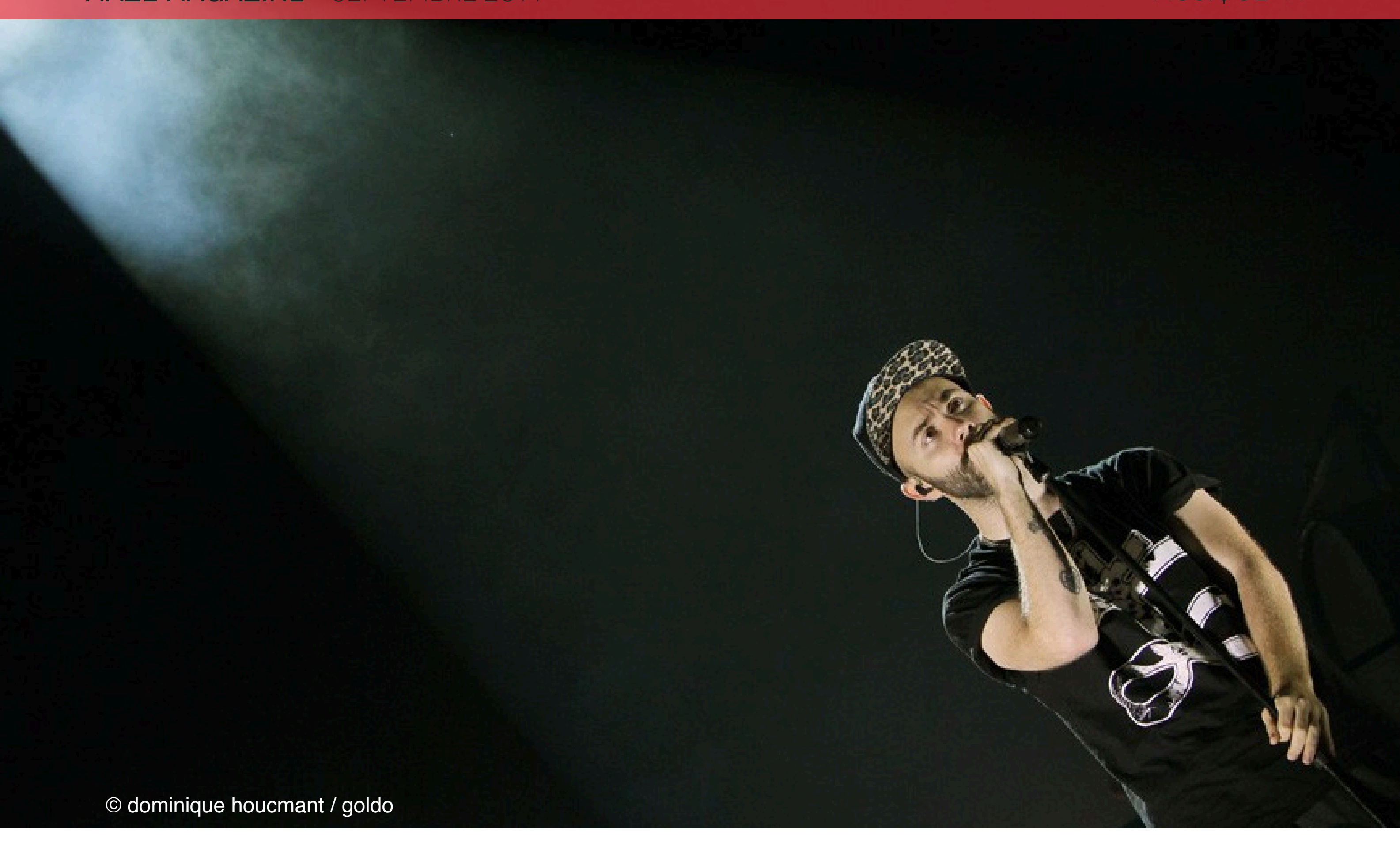
En bonne accréditée, j'avais préparé ce festival en écoutant quasiment toute la musique de chaque artiste et groupe du week end. Certains m'avaient plu, d'autres non. C'était le cas de Intergalactic Lovers. Je trouvais la voix de la chanteuse nasillarde et sans grand intérêt, les chansons étaient plates. Je me suis rendue compte, grâce à leur prestation scénique, qu'il y a parfois un gouffre entre une version CD et une version live. En effet, la jeune brunette qui ne m'avait guère impressionnée a la première écoute m'a tout simplement bluffée. Tous les arrangements ont pris un sens sur scène, la voix qui ne me plaisait pas au début s'est avérée très agréable a entendre. Lara Chedraoui prenait un plaisir enfantin à partager sa musique. Elle avait l'allure d'une petite fille qui s'émerveille en découvrant la pluie. Elle était peut-être un peu trop introvertie mais c'est évident que ça évoluera avec le temps.

Peu de temps a séparé l'espace de la terre ferme. Le concert de Cats On Trees a débuté sur la scène secondaire aux alentours de 17h30. Le duo a chanté presque tout son album et quelques reprises, dont une très remarquée de Mad World le tube de Tears Of Fears. (Cette chanson a plus de 30 ans, ça fait mal.) Pour tout dire, j'ai trouvé le concert un peu mou et sans grand intérêt musical. Cela fait plusieurs mois que l'on entend plus que Sirens Calling sur les ondes, qu'on voit ce groupe dans tous les festivals branchés. Grand bien leur fasse d'avoir acquis cette notoriété, mais Ronquieres était peut-être le festival de trop.

Retour sur la scène tribord mais surtout retour de la pluie. Une flotte monumentale - mais en Belgique c'est la routine - a trempé toutes les personnes présentes. Pour tenter de ramener le soleil c'est Ben L'Oncle Soul et tout son groupe de choristes et de saxophonistes qui sont montés sur scène. Tout est dans son nom. Le Soulman était tout simplement génial. La scène, la musique, la communion avec le public, tout ça c'est fait pour lui. Il a réussi a remonter le temps. Tout le monde s'est retrouvé 50 ans plus tôt, dans les États-Unis afro-américains qui ont énormément influencé sa musique. Tout était a faire à ce moment là, et il l'a accompli sur scène. Il a réconcilié les amoureux de la langue française avec les jazzman en interprétant plusieurs titres soul dans la langue de Molière. C'était un peu dommage de n'avoir qu'un seul album à juger j'aurais aimé avoir plus de morceaux a écouter. Vivement la sortie de son prochain album pour revivre un show grandiose comme celui de ce début de soirée.

A 20h c'est Suarez qui a investi la scène sur laquelle ils avaient déjà joué l'année précédente lors de l'édition 2013 du festival (qui plus est quasiment à la même heure). C'est un groupe à la renommée nationale. Ils font tous les festivals, tous les événements, toutes les émissions télévisées (le chanteur a d'ailleurs été jury a The Voice Belgique durant 2 saisons). Ils ont enflammé l'assemblée (et ses hormones avec) en reprenant leurs tubes comme On S'en Fout, Prends-Moi, ou Un Souffle De Délire. Le groupe belgo-malgache n'a plus à prouver son talent. Même si les textes ne sont pas d'une grande intelligence, le mélange des cultures fait que tout est appréciable. Chaque spectateur s'est surpris a connaître au moins deux ou trois chansons par cœur. Mention spéciale à la jeune fille que Marc a appelé sur scène juste parce qu'elle portait une combinaison verte en latex. Elle n'a pas eu peur de se ridiculiser en chantant au coté de Suarez.

Ce dimanche était décidément la journée des classiques belges puisqu'un peu avant 21h c'est Hooverphonic qui nous a ébloui. Depuis plus de 20 ans ils font la fierté des belges. Les chanteuses changent mais la qualité de la musique reste identique, elle est excellente. Apres Liesje Sadonius, Kyoko Bartsoen, Esther Lybeert et Geike Arnaert c'est Noemie Wolfs


© dominique houcmant / goldo

qui a repris la place tant convoitée de chanteuse du groupe dans le courant de l'année 2010. Ce joli petit minois a défendu les titres qu'elle a elle-même enregistré avec Alex Callier et Raymond Geerts. Pas question de reprendre les anciennes générations du groupe. Elle a donc interprété les chansons de l'album The Night Before et Reflection. J'ai entendu beaucoup de gens dirent qu'ils étaient déçus de la prestation, que le groupe ne les avait pas fait danser. Mais il ne s'agit là que de critiques injustifiées. C'est impossible de danser sur ce genre de trip hop, il faut au contraire apprécier en silence si l'on ne connait pas ou chanter quand les titres sont connus. Pour ma part, le professionnalisme des deux piliers du groupe a fait la différence par rapport à tous les artistes que l'on a pu voir défiler.

Au dernier moment, Gaetan Roussel a annulé sa présence au festival à cause d'une blessure à la jambe. C'est donc le groupe My Little Cheap Dictaphone (MLCD) qui a repris au pied levé sa place. Ils font partie de la scène montante belge. Ils ont reçu plusieurs récompenses dont un Octave de la Musique. Encore une fois, ils ont mis à l'honneur le rock qui trouve de plus en plus sa place dans le plat pays. Leur prestation a posé une ambiance feutrée et cosy dans la nuit noire de Ronquières. Le chanteur, redboy, très charismatique, a su envoûter tout le public. Le concert a duré un peu plus d'une heure et s'est fini sur leur titre far Fire.

Pour clôturer le festival ce n'est autre que James Blunt qui a été appelé. Déguisé en astronaute, son premier titre était un piano voix très intimiste, Face The Sun, il nous a livré toute sa sensibilité en une seule chanson. Après avoir ouvert son cœur à son public, il a décollé et nous a tous emmené avec lui. Sur place il nous a dit que nous étions beaux, il nous a chanté ses plus grands tubes et a présenté plusieurs chansons de son dernier album Moon Landing. Selon moi, la meilleure chanson était Postcards. Au ukulélé, tout simplement, avec le sourire, tout simplement. J'ai réellement apprécié ce concert, comme tous les festivaliers d'ailleurs puisque James Blunt a été ovationné pendant son show et après.

Ce qu'il faut retenir du Ronquieres Festival c'est une ambiance très sincère, une programmation qui commence a se forger un style bien précis et des concerts dans l'ensemble très réussis. Petit bémol tout de même. Nous avons mis plus de 3 mois a obtenir cette accréditation. Nous avons eu le sentiment de ne pas être traité comme un média à part entière. Notre âge nous a fait perdre notre crédibilité sans doute. Et sans organisation claire, nous n'avons pas pu prendre rendez-vous avec les artistes pour d'éventuelles interviews. Hormis ça, le reste nous a plu. On espère y retourner l'année prochaine, et les années suivantes !

- Sofia Touhami

ROCK EN SEINE 2014 : VOYAGE COSMIQUE



© D.R.

Décollage immédiat à Rock en Seine cette année. Le festival parisien qui se déroule au parc de Saint Cloud n'a une fois de plus pas déçu. Dans un univers spatial et cosmique, les concerts se sont enchaînés sans se ressembler. Petit coup d'œil aux perles de cette année.

Comme annoncé dans l'article précédent sur le festival, la variété des genres était au rendez vous cette année, une fois de plus. La pluie a également pointé son nez, tout autant que les festivaliers, heureux de patauger dans la boue ou de sauter dans la poussière. Le verre officiel de l'édition de cette année valait comme toujours le coup. Les conditions idéales pour un festival réussi.

Par souci de simplicité, et parce que le don d'ubiquité ne m'est pas encore acquis, ce compte rendu ne prendra en compte que certains des artistes présents cette année. La liste complète de ceux-ci ainsi que des captations vidéo des concerts est disponible.

Jour 1

Pour ouvrir l'édition de cette année, Cage The Elephant s'est vu promu à la grande scène. Les anglais, de retour a rock en seine, deux ans après leur première apparition, ont ouvert le festival avec l'énergie qui les caractérise si bien. L'annulation de Volbeat à la dernière seconde a laissé la place à Kitty, Daisy and Lewis, groupe de blues s'il en est. Trois membres d'une même famille au talent musical incontestable, qui a délivré une performance riche en envolées à l'harmonica et accords de trompette dansants.
Gary Clark Junior s'en est ensuite donné à cœur joie, entraînant aussi bien fans du groupe et néophytes. Une ouverture de festival dédiée au blues semble-t-il.

Les Crystal Fighters ont délivré un spectacle auquel peu de gens auraient été capables de résister. En ponctuant leurs titres de passages dansants, leur prestation sur l'une des plus petites scènes de Rock en Seine (la scène de l'industrie) suivait la tendance donnée par les groupes précédents.
Premier point d'orgue de la journée, les Hives et leur style incomparable. Avec leur grain de folie bien à eux, ils ont su faire vibrer le public de la grande scène.

Les Arctic Monkeys, stoïques comme toujours, étaient solides, bien qu'un peu mornes, un manque de fantaisie qu'on pourrait parfois leur reprocher.

La surprise du jour provient de la scène Pression

Live, où Royal Blood, duo anglais de basse et batterie, a vidé ce qu'il restait de l'énergie des festivaliers avec leurs riffs et rythmes dévastateurs. La sortie de leur album quelques jours après la fin du festival a bien appuyé ce succès : les voilà maintenant en tête des charts anglais, avec l'album le plus vendu depuis trois ans.

Jour 2

Cette deuxième journée s'annonçait lente à démarrer, pour finir en explosion d'énergie, avec Prodigy.

Junip et leur univers très doux a entamé cette journée, de quoi profiter des quelques rayons de soleil. À leur suite, une des surprises de cette année, Saint Paul and The Broken Bones. Le groupe, venant tout droit d'Alabama, et son chanteur a la voix tonitruante, a déchiré le silence naissant sur la colline de Saint Cloud. Entre blues et gospel, cris et solos de guitare, un spectacle poignant pour leur première grande scène en France. L'émotion se lisait sur le visage des membres du groupe, qui ont tout donné dans ce qui aurait pu être leur unique occasion de faire leurs preuves. Espérons que ce ne sera pas la dernière fois que l'on entendra parler d'eux.
Thee Oh Sees, groupe de noise rock, n'a pas failli à sa réputation. Leur son crade et saturé a fait vibrer les fans du genre. Ceux qui ne connaissaient pas avant vous diront sûrement que c'était trop brouillon, mais eux était bien fidèles à eux même.
La grande scène a ensuite accueilli le fils de John Lennon, Sean, et son groupe, The Ghost of a Sabertooth Tiger. C'est probablement ce à quoi aurait ressemblé les Beatles s'ils existaient aujourd'hui, une touche de Led Zeppelin en plus. Avec un son très marqué par l'influence certaine de son père, Sean Lennon s'est imposé comme l'un des artistes phares de cette édition.
Une heure plus tard, sur la même scène, c'est Portishead qui a enchanté Rock en Seine avec son trip hop hypnotique. Derrière eux étaient projetés animations et oscilloscopes, plongeant le public dans cette transe si étrange que certains grands groupes finissent par procurer. Malgré une fin de concert peut être un peu trop délirante, les anglais ont assuré le show. Vous pouvez retrouver l'article dédié à ce concert par ICI !
En fin de journée, les Prodigy ont déversé leur feu dans le public de la grande scène, à coups de batterie furieuse, cris déchaînés et rythmes de drum'n'bass. Petit bémol cependant : il était parfois difficile de distinguer les mélodies (pas toujours très élaborées je vous l'accorde), qui étaient noyées sous les cris des chanteurs, pas forcément justes tout au fil du concert. Une journée crescendo de laquelle personne n'aurait pu rentrer intact.

Jour 3

Après l'ouragan Prodigy, cette dernière journée s'est ouverte avec les Blood Red Shoes, duo anglais à la pêche indéniable. Pas besoin de basse pour emporter le public de Rock en Seine. Pour les suivre, Airbourne et leur folie. Vous pouvez retrouver mon entretien avec leur guitariste, David Roads par ici ! (lien hypertexte). Pendant le concert, Joe, le chanteur, s'est évertué à nous surprendre : après s'être fracassé trois canettes de bière sur le crâne, il a décidé de faire un tour dans le public sur les épaule de l'un des roadies, tout en faisant un solo endiablé. Une journée normale pour lui, probablement.
Warpaint et ses quatre filles ont pris la suite des australiens déjantés. Une douceur bienvenue après un tel ouragan. Un concert à passer allongé dans l'herbe, la tête dans les nuages, à profiter de la chaleur des derniers rayons de soleil de la journée.
Le dilemme de l'édition de cette année, c'était le choix entre Selah Sue et Brody Dalle, la femme de Josh Homme, qu'on voyait plus tard sur scène avec les Queens of the Stone Age. J'ai choisi le punk de Brody Dalle, et fidèle au genre, c'était une bourrasque puissante, mais peut être un peu trop brouillon. Je choisirai mieux la prochaine fois.
Arrive enfin l'alien de cette année. Pour une édition spatiale, quoi de plus normal que d'y trouver un extraterrestre de la musique ? Tinariwen mélange le blues et la musique africaine tribale. Habillés traditionnellement sur scène, ils ont su rassembler la foule, et sont passés d'applaudissements timides à un une ovation du public, conquis par leur originalité.
En clôture du festival, clou du spectacle, les Queens of the Stone Age. Josh Homme et sa bande ont à leur tour enflammé la colline de Saint Cloud, à coups de riffs bien acides, lancinants et bien énervés. La traditionnelle Song for the Dead a servi de rideau de fin, catalyseur de toute l'énergie des festivaliers, qui, après trois jours de musique, ont su honorer l'effort des rois du Stoner.

Dans l'ensemble, le cru de cette année était à la hauteur des précédentes. Il faut dire que le niveau n'a cessé d'augmenter et il devient de plus en plus difficile de se surpasser. Alors qu'après le festival vient toujours ce moment de déprime, le retour au travail et la fin des vacances, c'est aussi l'occasion de profiter des découvertes faites pendant le festival.

- Pierre Guesde

UN CONCERT DE CLÔTURE AU TOP POUR LE FESTIVAL INTERCELTIQUE !



© Danouel Coatleven

Le festival inter-celtique, ou inter-cel-cuite pour les habitués… Sa renommée n'est plus à faire. A l'occasion de cette 44ème édition, consacrée à l'Irlande, les organisateurs ont décidé de se la jouer éclectique pour ce concert de clôture, qui n'avait pas eu lieu au stade du Moustoir de Lorient depuis 14 ans. Au programme : les Dublin Legends (ex-Dubliners), les Strypes, Caroline Savoie et pour finir, Salsa Celtica. N'étant pas restée pour les deux derniers spectacles, vous aurez donc un retour des deux premiers.

Les Dublin Legends, plus connu sous le nom des Dubliners ont commencé leur (longue) carrière en 1962. Au cas où vous n'auriez pas compris, ces gars là viennent de Dublin. La carrière des Dubliners dura 50 ans tout rond, jusqu'à leur séparation en 2012. C'est à ce moment là que les membres qui voulaient continuer de tourner se nommèrent les Dublin Legends. A noter, les Dubliners passèrent à l'émission anglaise Top of the pops en 1967 ainsi qu'au Ed Sullivan Show aux États-Unis. Leur single «Seven drunken nights» s'écoula à plus de 250 000 exemplaires rien qu'au Royaume-Uni.

Malgré leur âge, on peut dire que les Dublin Legends ont toujours la pêche. Ils livrent un set très dynamique, alternant entre folk irlandais et ballade. Le public est très enjoué (voir carrément éméché pour certains !), sautant, dansant et reprenant en chœur la célèbre reprise des Pogues, «Dirty old town» ainsi que la chanson traditionnelle irlandaise «Whiskey in the jar» (voir aussi les versions des groupes de

hard-rock Thin Lizzy et Metallica). Les Dublin Legends font également la démonstration d'une chanson en langue irlandaise. A noter, le violoniste Gerry O'connor qui joue aussi du banjo, est un sosie très convaincant de Paul McCartney.

A la fin du concert, le public est encore chaud et le cor du Gondor résonne… (comprenez par là non pas que Boromir était ressuscité d'une quelconque façon mais qu'un joyeux fêtard était muni d'un cor semblable).

Quinze minutes passent et c'est au tour des Strypes de faire le show.
Les Strypes sont quatre irlandais, tous mineurs, jouant du rock'n'roll et qui auraient très bien eu leur place en 1964 au côté des Who, Stones et autres Kinks… (Pour en savoir plus sur eux, je vous renvoie à la critique de leur album Snapshot, dans le numéro d'octobre 2013).

Le groupe arrive sur scène, acclamé par la foule : le batteur Evan Walsh avec un simple tee-shirt, le bassiste Pete O'Hanlon portant une veste en cuir sous laquelle il dissimule une élégante cravate, le guitariste Josh McClorey sorte de Justin Bieber rockeur, mal rasé et arborant une chic veste noir, enfin le chanteur, Ross Farrelly toujours dissimulé sous ses Ray-Ban noires, vêtu de sa fameuse veste à carreaux rouge et noir… De vrais mods venus à notre époque avec la Delorean de Doc et Marty !

Le groupe entame le concert avec «Mistery Man» qui est également la première chanson de leur opus. Ils enchaînent avec la reprise de Vince Taylor, popularisée par les Clash «Brand new Cadillac». Les Strypes joueront Snapshot en entier, avec différentes reprises comme «I'm a hog for you» des Coasters ou «Ooh poo pah doo» de Jessie Hill. Deux des chansons de leur nouvel EP sont également présentée comme «Hard to say». Le concert se terminera avec «Rollin'and Tumblin'», qui clôt l'album.

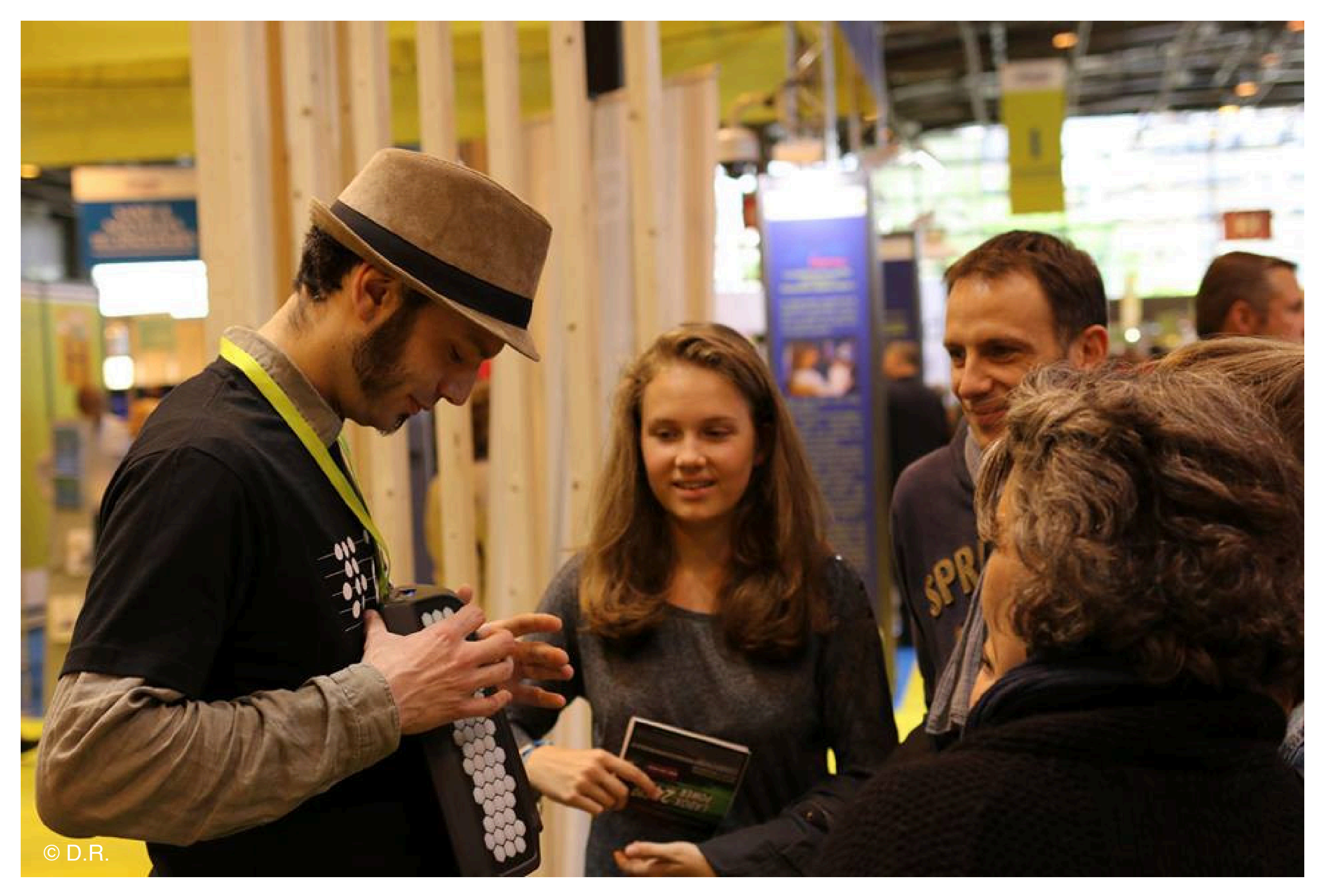
Le groupe se donne à 100%, le public est chaud, surtout les groupies, massées, mains en l'air devant… qui semble apprécier ! Le jeu de scène le plus incroyable est tout de même celui de Pete O'Hanlon (et oui, étonnant pour un bassiste ahah), qui est comme envoûté, en transe quand il joue. Il a un jeu de scène «épileptique» si vous préférez, et je sais de quoi je parle ! C'est d'autant plus frappant quand de la basse il passe à l'harmonica pour un jam avec ses complices, tandis que Josh troque sa guitare contre la basse.

Vous l'aurez compris, j'ai adoré ce concert et en plus être au premier rang ne gâche rien au plaisir, surtout quand ledit concert est bien sonorisé (c'est-à-dire que les paroles sont bien compréhensibles et non noyées sous la guitare ou la batterie). De plus, le concert n'est pas un copié-collé de Snapshot, de longs jams (répétés bien entendus) sont exécutés entre les chansons avec des reprises de riffs de pleins de groupes comme la ligne de basse de «Dazed and Confused» de Led Zeppelin, pour ne citer que ça. Aussi, la complicité des garçons sur scène fait plaisir à voir.

Voilà pour ce concert de clôture du festival Inter-celtique ! Rendez-vous peut-être l'année prochaine au FIL, dont le thème sera l'île de Man et la Cornouaille !

- Maurane Tellier

LE DUALO
UN OVNI SUR LE MARCHÉ DE LA MUSIQUE


© D.R.

Alors que la musique ne cesse de se réinventer et d'offrir de nouvelles possibilités, notamment grâce à l'évolution du numérique, un nouvel instrument fait son entrée dans le marché de la musique. Baptisé le «dualo», cet ovni mélodique risque de charmer bien des musiciens ! Nous avons rencontré son créateur, Jules Hotrique, mathématicien de profession et musicien à ses heures perdues.

Maze : Nous allons commencer par une petite présentation assez générale et synthétique du projet, de l'instrument et la façon dont vous en êtes arrivé là.

Jules Hotrique : Le dualo est un nouvel instrument de musique de ouf, avec une nouvelle disposition des notes, sur laquelle les gammes et les accords sont représentés par des dessins. Ainsi, c'est un instrument qui est très visuel et qui permet de voir la musique. Autour de ça, on a bâti un instrument, donc un design autour de cette disposition des notes, qui permet de réaliser à peu près tous les fantasmes des musiciens. C'est-à-dire que c'est dans un boitier qui fait 25 cm de haut sur 25 cm de large, qui est tout léger, il fait 1,2 kilo, ça se tient sur le ventre ou sur les genoux. C'est une forme de double clavier avec des touches un peu en nid d'abeille. De loin, par temps de brouillard, ça ressemble un peu à un accordéon. A ceci près qu'il est complètement numérique. Dedans, il y a une centaine de sons, de tous types, ce qui permet de jouer à peu près toutes les musiques. Il y a également un multi-effet, on peut régler les sons, il y a une sortie pour brancher sur un ampli, ou un casque. Et après, y a un séquenceur, ce qui permet de faire des boucles, un peu comme les pédales des guitaristes. Avec cela, ça permet de construire des morceaux entiers en partant de rien, en quelques secondes. Dedans, on a mis des capteurs de force, des capteurs de mouvements. Cela permet de jouer en live de manière assez spectaculaire ! On peut également faire de la composition. Et pour les gens qui n'ont jamais fait de musique,

pour les débutants, on a un système de partitions avec des lumières qui s'affichent sur le clavier et qui permet d'apprendre à jouer de cet instrument sans connaître le solfège.

Maze : Cela s'adresse donc autant aux professionnels qu'aux amateurs, et même aux personnes qui souhaitent commencer à apprendre un nouvel instrument ? J'imagine que cela reste un vrai instrument de musique, l'apprentissage ne doit donc pas être très aisé. Cependant, cela évite le solfège, ce qui peut être embarrassant et long et cela peut débloquer une barrière pour l'accès à la musique, non ?

Jules Hotrique : Au niveau de l'accès à la musique avec le dualo, disons que quelqu'un qui est déjà musicien, qui a déjà le sens du rythme, il va prendre en main l'instrument immédiatement. Quelqu'un qui n'a jamais fait de musique va devoir travailler le rythme mais on peut le guider avec cette méthode qui ressemble un peu à un Guitar Hero. En fait, autour de ça, on a créé un truc qui s'appelle la «communauté dualo», qui est une espèce de mini-facebook, mais fermé, dédié au dualo, où chaque joueur de dualo a son profil et peut partager ses musiques. Par exemple, sur mon profil, je peux mettre des musiques de Daft Punk, de Stromae, des choses comme ça. On peut les télécharger, les mettre dans son dualo, et éclairer les touches pour apprendre à le jouer. Donc en gros, pour faire du Daft Punk, on maitrise bien, on met une semaine, mais après pour jouer du Bach, il faut un an, un an et demi. Mais en moyenne, ce que l'on observe, c'est que les gens arrivent à aller sur la scène au bout d'un an de pratique à peu près.

Maze : A quoi ressemble une partition de dualo ?

Jules Hotrique : Une partition de dualo, c'est un morceau qui a été enregistré avec un dualo ou qui vient d'un fichier MIDI et qui est rentré dans l'instrument par USB, avec un câble. Quand on le met dans un certain mode, les notes s'affichent sur le clavier en fonction de la musique. Les touches s'affichent alors en rouge et il suffit de suivre les touches dès que l'on voit les lumières s'allumer. Donc s'il y a une musique que tu aimes bien, tu chopes un fichier MIDI sur internet, tu l'ouvres avec notre logiciel, tu le mets dans ton dualo et tu joues.

Maze : Y a-t-il création pure ? Au-delà de pouvoir rejouer des musiques que l'on aime bien, peut-on en créer d'autres ?

Jules Hotrique : Le dualo est un outil parfait pour la composition. D'abord, par son format. Parce qu'un musicien, quand il a une idée musicale dans la tête, il n'est pas toujours dans son studio ou devant son ordinateur. Alors souvent, il y a des musiciens qui ont un dictaphone, ils l'enregistre dessus. Mais bon, c'est des choses qu'on ne réécoute jamais, ça finit toujours dans un tiroir. Avec le dualo, c'est différent. Dès qu'on a une idée, une mélodie dans la tête, on sort l'instrument, on joue. A partir du moment où on enregistre et on fait des boucles, toute la musique jouée reste enregistrée dedans et se partage immédiatement si l'on veut sur l'ordinateur et par internet. En tout cas, tout reste en mémoire dedans. Et comme c'est un format tout petit, et tout léger, c'est un instrument qu'on peut toujours avoir dans son sac à dos. Donc dès qu'on a une idée, on le sort, on branche le casque et on joue. J'ai envie de jouer, je joue, c'est ça l'idée.

Maze : Le dualo reste un instrument numérique. Le numérique induit bien souvent une certaine fragilité. Qu'en est-il de la résistance de cet instrument ?

Jules Hotrique : Le dualo, c'est la deuxième saison qu'il fait aux Vieilles Charrues. L'année dernière, il s'est pris une pinte de bière sur le clavier, j'ai continué à jouer, j'avais juste les doigts qui collaient un peu mais c'est résistant. On peut le faire tomber. De toute façon, ça passe la norme CE («conforme aux exigences», ndlr) et c'est garanti deux ans. Et c'est fabriqué à Brest. C'est du 100% Made in France. Conception francilienne, pas 100% bretonne car le synthé est fait en Bourgogne, la plasturgie est réalisée à Nantes, mais tout l'assemblage électronique et le service après-vente est fait à Brest.

Maze : Est-ce-que vous ne pensez pas qu'on risque de tomber dans une musique un peu facile ? On a quand même une comparaison à Guitar Hero, qui est un jeu-vidéo, mais aussi dans la mesure où l'instrument de musique est également un bel objet. Il y a des métiers comme luthier par exemple. Fabriquer un instrument de musique, c'est un art, c'est du temps. Chaque instrument

a quand même un son particulier, et sa composition. Est-ce-qu'on ne va pas perdre de l'authenticité du son ?

Jules Hotrique : Le dualo, au niveau de la technologie et de la production du son, on a choisi de faire du 100% numérique. Donc à l'intérieur, ce sont des samples, c'est-à-dire des vrais sons, des vraies guitares, des vraies batteries, des vrais hautbois, des vrais instruments qui ont été enregistrés, samplés, numérisés et mis dedans. Donc c'est un son qui garde une certaine froideur, la froideur du numérique, donc non, il n'y a pas la qualité d'un violoncelle acoustique, certes. Mais bon, quand on écoute MP3… C'est la froideur d'un MP3. Même si on trouve qu'un MP3 c'est froid, on l'écoute quand même. Après sur le côté Guitar Hero, nous ce qu'on dit souvent c'est que c'est un Guitar Hero, oui, mais avec un vrai instrument de musique. C'est simple comme Guitar Hero mais ça produit de la création comme un vrai instrument de musique.

Maze : Au niveau de la conception du projet, de sa mise en place dans son financement, avez-vous été soutenus ?

Jules Hotrique : A la base, moi je m'appelle Jules Hotrique, je suis mathématicien, musicien et enseignant, et j'ai inventé en 2007, une nouvelle disposition des notes que j'ai appelé le principe dualo. Cela m'a été inspiré à la fois par un instrument qui s'appelle la Senza, qui est un instrument africain, que l'on appelle «piano à pouces» également, et par des recherches mathématiques que j'avais réalisées auparavant sur la représentation de la musique sur un espace géométrique. En 2007, je me réveille une nuit à 4h du matin, en sueur, avec un Eureka «J'ai trouvé une nouvelle disposition des notes» et je me dis «Mais c'est génial, ça va marcher !». D'abord, je vais sur internet pour vérifier si ça n'existait pas. Ça n'existait pas. Donc je me suis mis en tête de le réaliser. En 2008, grâce à Internet et Google, je me fabrique mon premier prototype. Moi à l'époque, j'étais juste prof de maths, fanfaron, je faisais de la musique de rue. Je commence donc à apprendre à souder, à coder en C et je fabrique donc mon premier prototype avec mon couteau-suisse dans ma cuisine. En 2009, je dépose un brevet et en 2010, je pars sur les routes et je le montre à un millier de musiciens. Et là les mecs me disent «Putain mais ça défonce, j'en veux un, ça va marcher, développe !» etc. Alors moi je fais «Ok les gars, on va faire l'instrument du 21ème siècle, du coup, qu'est-ce-que vous voulez ?». Ils me disent «Ah bah il faut qu'il y ait des sons dedans, qu'il y ait un séquenceur, un multi effet, faut que ça s'apprenne sur mode d'emploi, sans solfège». Mon travail était de bâtir le cahier des charges de cet instrument pour qu'il soit le plus simple possible, le plus mobile, qu'il fasse tout et qu'il ne soit pas trop cher. Donc avec un pote en 2011, on s'associe, on monte la société, on embauche un électronicien qui vient de Quimper, un programmeur et on commence à développer l'instrument. En 2012, on réalise une quarantaine de prototypes, qu'on vend. Cela nous sert d'abord à nous faire connaître, et ensuite à nous faire un peu d'argent. Donc on lève des sous et on continue à faire des festivals, des concerts etc. Et là il y a des mecs qui commencent à se dire «Moi j'en veux». Donc je dis «Ok les mecs, achète-le moi maintenant, je lance la production, et je te livre dès que je peux». On a trouvé cent personnes qui nous ont fait confiance, qui nous ont filé 1000 balles et qui nous ont permis de développer le produit. Là, aujourd'hui, on fait les Vieilles Charrues pour la deuxième année consécutive, très fier d'annoncer que la production est lancée, que c'est fabriqué à Brest, et que ce sera livré en septembre dans les magasins au prix de 990 euros. Actuellement, on prend les préventes sur notre site internet à 890 euros et sur le festival des Vieilles Charrues, on fait le prix Carhaix qui est à 800 euros.

Maze : Donc au niveau des financements, quelles aides avez-vous pu avoir ?

Jules Hotrique : Il n'y a pas eu de mécènes. Au niveau du financement, les deux fondateurs ont commencé en mettant leurs deniers personnels. Puis ensuite, il y a la famille qui a un peu aidé, puis on est allés taper les subventions. C'est surtout cela qui nous a aidés au début, les subventions publiques : de la banque publique d'investissements, de la région d'Ile de France, qui nous a énormément aidés, et puis plein d'autres financeurs, des associations qui nous aident. En 2013, on a fait une levée de fonds avec plusieurs investisseurs qui participent au projet dualo. On a fait participer quelques banques également, et on a fait une campagne de crowdfunding sur le site kiss kiss bank bank, qui nous a permis de lever 23 000 euros.

Maze : Un seul mot sur l'instrument ?

Jules Hotrique : Musique.

- Amélie Coispel et Baptiste Thevelein

RENCONTRE AVEC AIRBOURNE
"ON SE DÉFONCE AU ROCK'N'ROLL"



© Amandine Reins

Entretien avec David Roads, le guitariste d'Airbourne, groupe de rock australien qui a déchaîné les foules à Rock en Seine cette année. Il nous a raconté ce que c'est la vie de rock star, comment éviter de finir drogué et nous a donné des conseils pour être une bête sauvage sur scène.

Maze : C'est comment la vie en tournée ? Tu peux nous expliquer une journée typique ?

David Roads : Tout dépend du genre de tournée qu'on fait. En ce moment, c'est une qui ne touche qu'aux festivals, ça change chaque jour. Parfois on a un gros trajet en bus à faire, il vient nous chercher après le concert, on dîne au catering, et on part ensuite. Il y a fréquemment une session presse pendant laquelle on donne des interviews et on assiste aux conférences de presse. On dort le matin, jusqu'au midi, on se lève en début d'après midi pour les interviews, on mange trois ou quatre heures avant le concert. Si vous avez vu ce qu'on fait sur scène, je suis sûr que vous comprendrez. Jusqu'à temps que le concert soit fini, on se concentre uniquement sur le spectacle. On boit quelques bières et un peu de vin, on se relaxe avant le concert.

Maze : Est-ce que vous avez encore le trac ?

David Roads : Plus vraiment, c'est plutôt un rush d'adrénaline. C'est inévitable, quelle que soit la nature du concert. On joue ensemble depuis tellement longtemps que c'est passé du stress à l'adrénaline. Les premiers concerts devant 70.000 ou 80.000 personnes étaient épuisants, mentalement parlant. Plus maintenant, parce qu'on se fait confiance dans le groupe, on est bien soudés, on sait ce qu'on fait. On n'a qu'une seule envie, c'est de sortir jouer sur scène. Parfois pendant la tournée, il y a des moments étranges, il y a des hauts et des bas, et avec toute cette adrénaline sur scène, la descente est difficile. Tu es à fond, et tu n'as qu'une seule envie, c'est de boire un coup, faire la fête. C'est là qu'on peut se laisser piéger, là où les stars deviennent des alcooliques ou drogués. Ça devient vite un cercle vicieux, mais quand tu



arrives à le contrôler, c'est difficile mais c'est satisfaisant.

Maze : C'est quoi ton secret pour être aussi spectaculaire sur scène ?

David Roads : C'est quelque chose qui se développe avec le temps. Hors de la scène, on est des mecs très décontractés, très terre à terre, comme beaucoup d'australiens. Il faut avoir une personnalité pour les spectacles, qui fonctionne à l'adrénaline et qui se nourrit des réactions de la foule. En plus, le mur d'amplis derrière nous est assez mastoc. On se défonce au rock'n'roll. Peu importe la taille de la foule, grande ou petite, sur scène, on fait notre truc. On divertit. On veut être autant des showmen que des musiciens. On n'a jamais voulu être un de ces groupes qui joue en regardant ses pompes. On a juré qu'on suivrait les traces des groupes comme Maiden !

Maze : Parfois, c'est difficile d'allier spectacle et qualité de la musique, non ?

David Roads : Ça vient avec l'entraînement. Parfois tu en fais trop, et alors ça affecte ta façon de jouer. Ça vient avec le temps. On joue depuis assez longtemps, du coup c'est devenu naturel. On l'a développé nous même. Si jamais ça affecte notre jeu musical, si on finit hors du rythme ou qu'on est moins précis, ce n'est pas bon. Il faut trouver le bon équilibre.

Maze : Est-ce que vous composez pendant les tournées, ou alors après ?

David Roads : On essaye d'écrire sur la route, on a transformé l'arrière de notre tour bus en un petit studio, Joel (chanteur du groupe) a installé Pro Tools sur son Mac. Souvent pendant les balances, on essaye des nouveaux riffs et on s'enregistre pour pouvoir en discuter plus tard. On utilise beaucoup nos journées détente pour composer aussi, histoire de prendre de l'avance. Il n'y a rien de pire que de sortir d'une tournée, d'arriver au studio, et de se dire qu'il reste tout à faire. C'est bon d'écrire pendant une tournée, tu vois de nouvelles personnes, de nouveaux paysages, ça te rend plus créatif.

Maze : Maintenant que vous êtes à Rock en Seine, vous allez sortir un peu et allez voir quelques concerts ?

David Roads : Carrément. Pendant cette tournée, on était souvent avec Iron Maiden et Metallica, et tout le monde dans le groupe a son groupe préféré. Pour moi ce serait Metallica, un coup de chance de pouvoir les voir souvent ! J'ajouterai Red Fang aussi, c'est des mecs sympas. Parfois c'est agréable de jouer tôt, comme ça on peut profiter de quelques bières ensuite, alors que quand on joue tard, on doit se retenir et éviter de trop boire.

Maze : Vous avez parfois le temps de visiter des



endroits ? Est-ce qu'il y en a un qui t'a marqué, un préféré ?

David Roads : Difficile à dire. La France est géniale, on y a des supers fans, de la bonne nourriture et d'excellents vins (rires). On n'a pas vraiment eu le temps de rester à un endroit bien longtemps, on a voyagé dans toute l'Europe. C'est un endroit très riche culturellement parlant, entre l'histoire, l'architecture, la nourriture et les boissons. Parfois pendant un jour off, on se fait des petits voyages. Demain on part tôt, donc ce ne sera pas pour cette fois, mais quand on trouve le temps, on essaye.

Maze : Quoi de prévu pour la suite ?

David Roads : On bosse sur le quatrième album. C'est la fin de la tournée pour Black Dog Barking (troisième album du groupe), il nous reste quatre concerts au Royaume-Uni, puis on se dirige vers le Canada pour un tour des têtes d'affiches. On revient fin octobre, et ensuite c'est direction la Nouvelle Zélande, et avec un peu de chance l'Australie. Pour le prochain album, ce serait génial de réussir à le sortir l'année prochaine et pouvoir revenir pour les festivals. Il y a eu trop de temps entre le premier et le deuxième album, cette fois-ci on veut conserver l'élan qu'on a. On monte lentement les échelons de la célébrité, on s'en sort bien pour l'instant. Il faut continuer comme ça !

Maze : Ça vous manque l'Australie ?

David Roads : On y était pour une tournée au milieu de l'année dernière. On préfère se concentrer sur l'Europe, où on a pas mal de fans et un bon marché de base. Malheureusement, faire une tournée en Australie coûte beaucoup plus cher, parce que les villes sont trop éparpillées, parfois même ça nous coûte plus que ça ne nous rapporte. Les coûts de transport sont vraiment trop élevés.

Maze : Quelque chose à ajouter ?

David Roads : Je m'adresse à vous, fans français : on vous aime, on a adoré venir ici, continuez de nous soutenir et de soutenir le rock'n'roll !

Maze : Merci beaucoup David !

David Roads : Merci à toi !

- Propos recueillis par Pierre Guesde

Photographies : Amandine Reims (p.1) Olivier Hoffschir (p. 2 et 3)

RENCONTRE AVEC RON POPE


© D.R.

Après une belle prestation scénique au Ronquières Festival pleine d'émotions malgré que le concert ait été le premier de la journée (13h30, il n'y avait alors encore presque personne dans le public), le chanteur new yorkais Ron Pope nous a accordé un peu de temps pour nous faire entrer dans son monde plein de simplicité, d'altruisme et de sincérité.

Maze : Bon, parlons un peu de ta musique. Comment pourrais-tu décrire ton style ?

Je pense que décrire de la musique avec des mots c'est comme décrire de la peinture en dansant. C'est juste que ça ne fonctionne pas, c'est impossible. Donc je dirais que la meilleure chose à faire si quelqu'un est curieux de découvrir ma musique c'est sûrement de l'écouter et de décider par soi-même dans quel style on peut me classer. Si toutefois tu veux mettre un nom dessus, on me dit souvent que je fais du pop rock indépendant.

Maze : Quelles sont tes influences ?

Il y a vraiment beaucoup de choses qui m'ont influencées. J'ai grandi en écoutant une grande diversité de musique. Ça allait du rock a la country en passant par le rap, le R'N'B et le blues. Et je pense que chaque chose que tu entends, a une part d'influence sur toi, d'une façon ou d'une autre. Quand tu entends un certain groupe tu te dis « oh je veux plus de ceci dans ma chanson ou moins de cela». Et même si tu entends quelque chose et que ça n'influence en rien ta façon de penser, ça te touche quand même d'une certaine manière.

Maze : De quoi parle ton dernier album Calling of the dogs ?

L'album suit l'histoire de deux personnes, qui tombent amoureux, qui vivent leur histoire d'amour et puis qui se lassent l'un de l'autre. Et la dernière phrase de l'album est leur dernière interaction. L'idée de l'album c'est, à travers autant de chansons tristes que de chansons réjouissantes, de suivre ces deux personnes étape par étape dans cette relation amoureuse.

Maze : Est-ce que cet album raconte ton histoire ?

Il y a une chose qu'il faut savoir. Quand tu écris des chansons, il doit y avoir une partie de toi dans chacune d'entre elles. Donc qu'une chanson soit un compte rendu détaillé de ce qui est arrivé dans ma vie, ou bien l'histoire d'un ami, ou même si c'est une histoire inventée, elle garde et gardera toujours une part d'émotions en elle.

Il y a une chose que je trouve incroyable en ce qui concerne les bonnes chansons. Ce genre de chansons qui connecte énormément de gens par le simple billet de la musique. Ces chansons, en général, parlent d'un sujet universel. Par exemple, même si tu n'as jamais été en boite, ou que tu n'es jamais sorti tard le soir tu SAIS ce que ça fait de vouloir passer du bon temps en écoutant ces chansons. Que tu sois un enfant de 10 ans ou une vieille dame de 80 ans, un homme d'affaires ou une mère au foyer de 5 enfants, tu sais ce que ça fait de prendre du bon temps en soirée. Une bonne chanson t'apprend ce sentiment. Et ça fonctionne avec plein de sujets comme l'amour bien évidemment, ou l'espoir, le doute, la tristesse, le désir, enfin bref toutes les expériences humaines élémentaires.

Tout ça pour dire que cet album n'est pas forcement mon histoire, j'ai l'espoir d'avoir fait de bonnes chansons et qu'il soit l'histoire de toutes les personnes qui l'écouteront.

Maze : Qu'est-ce que la musique apporte dans ta vie ?

La musique est clairement une énorme partie de ma vie. Je ne peux pas dire qu'elle ait apporté une seule chose. J'ai commencé a en faire parce que j'étais juste dedans, je voulais créer, j'avais besoin de faire sortir toutes ces choses qui étaient en moi. Donc si je fais de la musique c'est à cause de ça, parce que j'ai acquis le désir de créer et de partager. Mais je fais aussi de la musique parce que je veux relier les gens entre eux de par cet art en leur faisant apprécier ce que je pense et ce que je ressens. Et ça c'est vraiment une sensation géniale. J'ai traversé le monde, pour jouer devant des gens que je n'aurais jamais rencontré sans la musique. J'ai interagi avec ces gens à travers la musique. J'ai rencontré plus de gens que je n'aurais jamais pu imaginer rencontrer et ce seulement grâce a la musique et au partage de celle-ci. C'est une des meilleures choses qui me soit arrivée.

Maze : Pourrais-tu retrouver une vie normale un jour ?

J'en sais absolument rien. Dans un tas d'interview on me demande ce que j'aurais fait si je n'avais pas connu le succès. Et je pense que c'est une horrible question. Par exemple, si tu es banquier, personne ne te dit « Oh tu as passé des années à l'école à étudier, à t'acharner, à travailler dur pour devenir banquier. Et maintenant que tu l'es, tu as une belle vie. Que ferais-tu si tu ne l'étais pas ? ». Y'a rien à répondre à ça à part « je serais un putain de sans abris parce qu'être banquier c'est mon travail. »

C'est exactement la même chose avec la musique. Être chanteur, c'est mon travail. La seule différence plutôt cool avec un métier normal c'est que toutes les choses qui étaient mes hobbys avant font maintenant partie de mon travail. Jouer de la guitare, du piano, écrire des chansons. Tout ce que je sais faire c'est ce que je viens de te citer, je ne crois pas que je pourrais faire autre chose. Je ne sais pas si sans ça je serais heureux ou satisfait de moi-même. Mais je crois que quoi qu'il soit arrivé la musique aurait gardé une place importante dans ma vie, qu'elle soit professionnelle ou non, elle l'aurait gardée.

Maze : Quels sont les différences entre tes publics à travers le monde ?

Je dirais que chaque nuit est différente. Si tu joues a Londres deux fois par an pendant plusieurs années, chaque concert sera différent. Ça dépend de plein de facteurs comme le jour du concert, l'énergie de la foule, comment les spectateurs ressentent l'instant, leur âge, la météo dehors. Il y a une infinité de facteurs. On ne peut pas dire qu'une foule à Berlin agit toujours de la même façon, ou qu'une foule londonienne sera toujours égale à elle-même. Chaque soir est unique et c'est la partie excitante d'une tournée. Tu ne sais jamais comment le public va réagir, chaque soir tu peux te renouveler.

Maze : De quoi est composé ton public ?

C'est vraiment très large. Je vois des gens jeunes et moins jeunes, des filles, des garçons, des hommes et des femmes. Et c'est tellement surprenant de voir une diversité telle que celle-là. J'ai toujours été impressionné par les différences énormes entre toutes ces personnes qui aiment ma musique.

Maze : Qui est ton artiste préféré du moment ?

Mon groupe favori en ce moment c'est un groupe originaire de Brooklyn qui s'appelle Frances Cone. Ils représentent une nouvelle vague du mouvement Hippie. J'aime énormément leur premier enregistrement studio, je suis un de leur plus grand fan. Je les ai déjà rencontrés, nous sommes très amis.

- Propos recueillis par Sofia Touhami

RENCONTRE AVEC DISIZ


© D.R.

Quelques heures avant son entrée en scène aux Papillons de Nuit 2014, nous avons pu rencontrer Disiz, rappeur, acteur, écrivain, amoureux de théâtre, anciennement "la peste" et nouvellement (extra)lucide, rencontre avec un rappeur inclassable.

Maze : On a connu Disiz la peste, l'inspecteur Disiz, qui es-tu aujourd'hui ?

Disiz : Je ne peux pas répondre à cette question parce que si j'ai fait autant de choses différentes, c'est parce que je n'ai jamais voulu me définir, en fait. Parce que se définir, c'est se figer, et se figer, c'est s'enfermer. Et autant ne pas faire de musique, autant faire autre chose si c'est pour s'enfermer. J'ai quand même un socle commun, une source commune : j'aime le rap. Mais je refuse à dire «Disiz c'est le rappeur marrant ou le rappeur intello ou le rappeur ceci ou rappeur cela», ça ne m'intéresse pas. Je fais du rap et j'ai besoin d'émotions qui me traversent et j'essaie de le retranscrire du mieux que je peux en fonction des époques que je vis et des époques que je traverse.

Maze : Qui a fait Disiz alors ?

Disiz : Ma chère et tendre maman. C'est la réponse la plus simple que je peux vous donner. Après, je me suis construit de plein de choses, de pas mal de bouquins quand même. J'ai grandi sans père donc je me suis beaucoup construit à travers la littérature, et à travers des figures tutélaires comme Malcolm X, par exemple ou Martin Luther King ou Tolstoï, mais aussi mon quartier, mon environnement, ma famille française en Picardie, ma famille au Sénégal. C'est tout cela qui m'a fait, et puis j'espère d'autres gens et d'autres univers et d'autres choses que je vais rencontrer, qui vont encore épaissir le truc.

Maze : C'était obligatoirement le rap ou ça aurait pu être autre chose ?

Disiz : Ça aurait pu être autre chose, on ne va pas se mentir ; le rap ça n'a pas été un choix. Moi j'ai grandi dans les années 80, dans un quartier défavo-

risé pour dire une phrase un peu facile, et que c'était difficile d'échapper à cette émergence de cette musique-là dans ces années-là. Peut-être que si j'étais né à Neuilly, j'aurais fait du violon, pour employer un stéréotype. Mais c'est vrai. C'était la seule musique dans laquelle je pouvais me retrouver, vu que les gens qui la faisaient et que je retrouvais dans le prisme de la télé, c'était des mecs comme moi : des mecs de quartier, des mecs bronzés, qui avaient le même argot que moi, la même manière de parler. Donc forcément, effet de catharsis, j'ai voulu faire comme eux. Si j'étais né dans les années 60, j'aurais fait du rythme and blues. Là, c'est le rap. Mais tant mieux ! Je kiffe.

Maze : Trans-lucide, c'est le dernier album de la trilogie. Pourquoi as-tu choisi de décliner ces chansons sur trois albums ?

Disiz : Parce qu'en fait, cette trilogie, elle fait suite à un arrêt. C'est-à-dire que j'avais fait «Disiz The End» il y a six ans, dans lequel je disais que j'arrêtais le rap et j'étais vraiment sincère. J'étais écœuré, je voulais plus du tout faire cette musique-là, pour des problèmes personnels mais aussi parce que j'étais écœuré du système et de l'industrie du disque. Et, je n'avais tout simplement plus envie. Et le fait de m'arrêter, de temporiser, j'ai pu récupérer de la lucidité, j'ai repris mes études, j'ai fait d'autres choses. J'ai fait un disque un peu polymorphe avec des influences rock, électro, punk … J'ai écrit un bouquin. Tout cela m'a permis de temporiser et de récupérer de la lucidité justement, là où avant j'étais écœuré. Vu que je m'étais arrêté, j'avais beaucoup de choses à dire, et je ne pouvais pas le dire dans un disque. Donc je l'ai décliné sur 3 volets : Lucide, Extra-lucide, et Transe-lucide.

Maze : Et justement, quelle est ta définition de la lucidité ?

Disiz : C'est comme en boxe en fait. Moi, je fais de la boxe anglaise. Quand tu prends un K.O, c'est que ton cerveau n'a pas vu le coup venir. Et quand c'est le cas, c'est là où par instinct de sécurité, il coupe tout. Et donc tu tombes. Pour revenir dans le match, il faut que tu récupères de la lucidité, il faut que tu temporises pour comprendre. Et c'est là où tu arrives à récupérer. Et je fais un parallèle aussi avec la dépression. Quand on est dépressif, c'est quand on n'a plus de lucidité, on voit tout en gris. Il y a des gens, ils sont pères de famille, ils ont des enfants, un travail, et ils sont quand même dépressifs. Parce qu'ils voient tout en gris. Normalement, rien que le fait de voir ton enfant le matin, qui rigole et de jouer avec lui, ça devrait déjà être une source de rétablissement. Parce que tu te dis «Je n'ai peut-être pas réussi ma vie à moi, mais je peux réussir sa vie à lui». Le simple fait de se dire ça, c'est déjà récupérer de la lucidité. Donc voilà pourquoi j'ai choisi la lucidité : essayer de regarder les choses comme elles sont, de me regarder moi comme je suis, autant mes défauts que mes qualités, l'époque à laquelle je vis, et d'essayer d'en parler avec le plus de sincérité possible. Et je ne pouvais pas le dire en un disque. Déjà, pour l'expliquer il me faut au moins dix minutes (rires).

Maze : Est-ce-que tu penses que le rap est toujours aussi représentatif de la société ?

Disiz : Je crois, oui. Je pense que le rap, dès le milieu des années 80, a été représentatif de la société dans laquelle on vit et de l'époque dans laquelle on vit. J'entends souvent les critiques aujourd'hui, le procès qu'on fait au rap, «Ça ne parle que d'argent, argent, argent, argent». C'est vrai. Moi en tant qu'individu, un discours qui ne parle que d'argent, j'en ai rien à faire. Mais ça, c'est si je regarde individuellement les rappeurs. Mais dans le climat général dans lequel on est, dans le discours dans lequel on est, le monde ne parle que d'argent, le monde n'est fait que d'argent. La crise des subprimes, les phrases de Séguéla «Si t'as pas une rolex à 50 ans...», c'est des phrases de rappeurs ça. Donc je ne pense pas qu'on puisse incriminer, et faire un procès au rap. Le procès qu'on fait au rap, on peut le faire dans tous les différents corps de métier. On est dans un monde où il faut de l'argent. Moi-même j'ai besoin d'argent. C'est juste que le rap, c'est une musique décomplexée qui dit ce qu'elle pense. On peut le déplorer, mais c'est comme ça.

Maze : Et ce choix de rester vivre à Evry, c'est pour garder les pieds sur terre aussi ?

Disiz : Non, ça fait partie de ce que j'appelle le bon lézard syndrome. C'est-à-dire qu'il y a une espèce de mentalité de quartier, de charte tacite quand tu viens d'un quartier populaire, où il ne faut pas quitter le quartier. Parce que quitter le quartier, c'est «T'es plus un vrai». Alors quand t'as pas de grand-frère et de père pour te dire «Mais ça c'est des conneries, si t'as les moyens de t'échapper de ce panier de crabes, sors du panier de crabes»... Alors voilà, ce n'est pas pour rester ancrer dans la réalité, tu peux déménager et rester ancrer dans la réalité. Après, c'est les choix,



la fréquentation que tu as qui fait que … Si du jour au lendemain tu passes de tes bâtiments à traîner qu'avec des gens qui gagnent dix fois plus que toi, là tu vas t'échapper de la réalité. Tu peux très bien déménager et rester dans le même environnement.

Maze : Alors justement, aujourd'hui Disiz est heureux ?

Disiz : Ah oui oui. Moi je suis heureux. Je pense que si je vivais en Afghanistan, je serais moins heureux. Donc déjà je ne vais pas me plaindre là-dessus. Et je vis de ma musique, je suis dans l'un des plus grands festivals de musique aujourd'hui. Qu'est-ce-que je peux demander de plus ? Vendre autant de disques que Stromae ? Ouais, j'aimerais bien. Mais ça après, c'est que du bonus, je vis de ma musique, je vis de ma passion, je ne peux pas me plaindre.

Maze : Tu es passé par le théâtre, tu as écrit des livres, tu fais maintenant de la musique. Est-ce-qu'un jour tu souhaites encore évoluer vers un autre domaine ?

Disiz : Si on regarde de loin, on se dit que je fais plein de choses différentes. Mais pour moi, ce ne sont pas des choses différentes parce que le point commun dans tout ça, c'est l'écriture. C'est-à-dire qu'un rôle, il est écrit avant, un livre, il est écrit avant, une chanson aussi. Et c'est ce qui me fascine, c'est ce que j'aime. Moi, des mots ont changé ma vie, ont une implication dans ma vie. Quand je lis l'autobiographie de Malcolm X par exemple, ce sont des mots, donc c'est sa vie retranscrite avec des mots, et ça a une implication sur ma vie. Pareil pour Tolstoï, Boris Vian. Les mots ont un pouvoir d'hypnose, c'est comme si tu n'étais pas tout à fait le même quand tu es touché par une œuvre, ça t'influence et ça t'inspire. Quand tu lis un livre qui te raconte une histoire d'amour extraordinaire, t'es pas amoureux, t'as envie d'être amoureux. Donc ce que j'aime, c'est l'écriture. Tout part de l'écriture. Si je joue au cinéma, faut que j'ai lu le scénario, et qu'il m'ait chamboulé. Et là, j'ai envie d'incarner le personnage. Pareil, là j'ai joué Othello, c'est extraordinaire. C'est extrêmement dur, c'est la chose la plus dure que j'ai jamais faite de ma vie, mais c'est Shakespeare, ça rigole pas. Les sentiments humains, comment ils sont traités, avec subtilité, c'est trop fort. C'est ce que j'aime.

Maze : Et là, quel est ton état d'esprit avant de monter sur scène ?

Disiz : Je suis content, je suis excité. Hier, j'étais au festival Aucard de Tours et il y avait je ne sais combien de personnes qui m'attendaient, et je suis juste content. J'ai fait des morceaux dans mon petit studio, j'ai imaginé chez moi quand j'étais tout seul, j'ai fait mes morceaux et je me disais «Ah ouais je serai bien quand je ferai ce refrain-là, j'espère que les gens vont l'aimer, qu'on va chanter ensemble». Et oui, ça marche. BIM. C'est comme un magicien qui prépare son tour chez lui et puis quand il le fait, il voit que ça marche. Ou un mec qui écrit des blagues chez lui et il se dit «Ah ouais je suis sûr qu'elle est drôle celle-là !» et quand il le fait, les gens rigolent. T'es forcément content, c'est exactement ça. Donc je ne mets rien de négatif dans tout ça. Il n'y a pas de pression, de trac, de je ne-sais-quoi. J'attends ça. J'ai ENVIE de ça. Allons-y !

- Propos recueillis par Fabien Randrianarisoa

LE DERNIER JACK JOHNSON



© D.R.

L'album From Here to Now to You, de Jack Johnson, est sorti l'été dernier, mais il n'est arrivé entre mes mains que très récemment. Je souhaitais en parler un peu parce qu'il est vraiment agréable à écouter - on est souvent un peu stressé, il fait moche et froid dehors - et cet album est un vrai bol d'air frais. Tout est léger, depuis la pochette d'album nuageuse entièrement en carton et papier, jusqu'aux dernières notes du dernier morceau.

Fermons les yeux, et laissons nous porter, si vous le voulez bien.

L'album s'ouvre sur le single I Got You - comme la plupart des chansons du disque, elle est basée sur une guitare folk et une voix. Le rythme est calme, la mélodie apaisante, on se sent bien, reposé. Cette chanson permet de fermer les yeux quelques instants, et savoir que tout va bien, qu'enfin on peut respirer.

Certains morceaux, comme Washing Dishes sont plus énergiques. Le rythme est dansant, c'est sucré, c'est frais, c'est le genre de chansons que j'ai envie de chantonner en roulant fenêtres ouvertes sur une route de campagne ensoleillée... Il y a toutefois des passages plus tranquilles, plus réfléchis qui rythment bien la chanson et viennent l'enrichir.

Il y a indéniablement beaucoup d'amour à travers les pistes, mais on ne tombe jamais dans la mièvrerie, parce qu'on tombe sur un Shot Reverse Shot qui est un peu country, amusant, et là encore, je veux apprendre les paroles par coeur pour les débiter en rythme. "Hey, hey , hey! Look what the other got!"

D'ailleurs je danse un peu sur mon clavier en tapant, là. "Shot reverse shot - look what the other got!" On y croit, on est motivé, on avance, je sais pas où je pars mais je m'en vais, en laissant avec le sourire ce qui me nuit derrière.

On enchaîne avec Never Fade, morceau calme, presque mélancolique, c'est une chanson d'amour mais je ressens une légère peine pourtant - c'est typiquement le genre de chanson tranquille qu'il est agréable d'écouter pour faire une sieste, se déconnecter, penser à quelqu'un. "It feels good..."

Les ambiances se renouvellent, évoluent, reviennent de façon à ce que bien que l'album reste dans la même "vibe" avec guitare (souvent en arpèges) et chant clair essentiellement, on n'entre pas dans un cercle de monotonie.

Les morceaux s'enchaînent, se fondent les uns dans les autres, bien équilibrés, avec des instrumentales riches, tout en restant légères et simples - compromis qu'il n'est pas facile de faire. Il y a des arpèges apaisants comme une caresse, des passages méditatifs, un chant maîtrisé, mais également des enchaînements de guitare assez fous (Tape Deck)

Tout cela produit un son qui est tranquilisant, plein de tendresse, hyper planant, et surtout qui passe bien.

Je ne saurais donc trop vous conseiller de profiter de ce mois de septembre estival (ha ha?) pour vous laisser aller à un peu de Jack Johnson si vous êtes amateurs de rock un peu folk.

- Christelle Perrin

FAKEAR, OU LE VOYAGE ÉLECTRO


© Pierre Salomé

Fakear est un jeune talentueux français qui a grandi pas à pas dans le monde de la musique. Originaire de Caen, en Normandie, il étudie la musicologie à l'université puis se lance dans une carrière solo. Des morceaux d'électro, empreintés de différents styles musicaux et de voyages, Fakear propose un univers futuriste et multiculturel. Après avoir sorti 2 EPs dans l'année 2013, il revient en force avec de nouvelles musiques encore plus entraînantes et mystérieuses.

Lorsqu'on écoute le nouvel EP de ce jeune artiste, on ne pense qu'à une chose : un voyage sur des terres inconnues. En effet, Fakear tire sa force d'un mélange intelligent de genres musicaux du monde entier. On surprend des tonalités orientales, puis des sonorités asiatiques. Le tout mélangé avec une électro rythmée et énergique. Dans ses deux anciens EP, on explore le Japon grâce au titre « Morning In Japan » puis le Moyen-Orient avec « Damas ».

Cet été, on a donc pu découvrir le dernier bijou tropical de Fakear, intitulé « Sauvage ». Il est constitué de 7 nouveaux titres, qui semblent inspirés de l'Inde. Grâce à ses sonorités façon Bollywood, Fakear nous fait passer l'été sous le soleil indien. Comme dans ses deux précédents EPs, Fakear utilise une voix féminine comme instrumentation orientale. Cette fois-ci, on peut aussi entendre une voix masculine, qui semble venir d'une autre planète. Fakear donne un savant mix électro et tropical.

Par exemple « La lune rousse », premier morceau du disque, nous propose une virée à la mer. La guitare, accompagnée de cette voix mystérieuse, nous appelle et nous emmène loin. Dans le clip (voir ici), il s'agit d'une jeune fille qui quitte son lycée et part sur les routes pour rejoindre la mer. Cela prouve encore une fois que le but ultime de Fakear est de nous faire voyager loin.

a2036171266_10En fait, tout l'album de Fakear nous fait penser aux thèmes des vacances et du voyage. On pourrait penser que cet EP est en fait une description de ce que sont les vacances pour lui : « sauvages ».
Mais aussi, Fakear est un excellent musicien, car il arrive à faire correspondre ensemble des styles musicaux totalement différents. On peut entendre des sonorités rock dans « Two arms around You », puis de l'électro rythmée dans « Neptune » et « Pale War Cold ». Quant aux morceaux « Darjeeling », « Thousand Fires » et « Tigers », il s'agit de musiques très inspirées du style indien. Mais même si chaque titre a une tendance plus prononcé vers un genre musical, ils sont tous imprégnés d'une même aura concoctée par Fakear lui-même. C'est là que l'on peut féliciter ce jeune artiste : il a réussi à créer des sonorités nouvelles. De plus, sa musique peut s'écouter en toutes circonstances. Soirée, plage, métro, bureau… Sa musique est à la fois pleine d'énergie et douce. Ce qui est sûr, c'est qu'elle fait du bien.

Fakear a embelli notre été avec ses souvenirs de voyage, et la couleur exotique de ses chansons. Il a aussi mis le feu à des festivals tels que Vie Sauvage, Les Vieilles Charrues etc. Il nous a fait rêver de pays inconnus et d'aventure. Maintenant, en cette fin d'été, on peut toujours écouter « Sauvage » avec la nostalgie des beaux jours. Fakear est un artiste au talent indéniable et à suivre de très prés... Où pourra-t-il nous emmener la prochaine fois ? Dans l'espace peut être...

- Lauranne Wintersheim

A LA DÉCOUVERTE D'AUDEN


© Airforceswann

Si AuDen ne vous dit rien, le titre "Pour mieux s'unir" vous mettra peut-être la puce à l'oreille. Disponible depuis mars 2014 sur les ondes, ce single ouvre la voie à "Sillon", le premier et prometteur album du jeune breton AuDen. Nous avons pu le rencontrer avant ses concerts aux Francofolies de La Rochelle, ambiance détendue et agréable au soleil, près de la mer.

Sur tout l'album, l'artiste chante en français. Quand on lui en demande la raison, il répond : "Je ne me suis pas posé la question en fait, les mots viennent comme ça, je ne me vois pas les dire autrement". Au sujet du single "Pour mieux s'unir" qui lui a ouvert les portes du grand public, Adrien, de son vrai nom, déclare qu'un "premier single, c'est très important, surtout s'il passe à la radio. Il ouvre la voie à l'album ! J'espère que cela va continuer sur ce chemin".

L'album reprend souvent le thème de l'amour, mais aussi de la mer qui a bercé toute son enfance bretonne. "Évidemment la mer prend une grande place quand on a grandi près d'elle, elle fait partie de mon identité, de mon horizon". Quand on lui fait remarquer que cela doit lui manquer à Paris, il nous répond par l'affirmative en riant.

Un des temps forts de sa carrière reste incontestablement sa rencontre avec Olivier Coursier, moitié d'Aaron, qui a épaulé Adrien lors de la réalisation de son EP et de son album. "Je lui dois beaucoup de choses, sans lui l'album n'aurait pas été pareil. Il y a des choses que je n'aurais pas pu faire seul je pense, je l'admire énormément. On est des potes maintenant !".

Si l'on sent une grande affinité avec la poésie (il aime par exemple Victor Hugo avec Les Contemplations) et la folk dans son album, les influences d'Auden restent vastes. "J'aime beaucoup ce que fait Bon Iver mais sinon, je n'ai pas peur d'affirmer que, pour moi, en ce moment, Frànçois and the Atlas Mountain est le plus grand groupe au monde ! *rires* Il y a une puissance dans l'écriture, c'est novateur. Sinon j'aime aussi Serge Gainsbourg et Jacques Brel mais tu sais, il existe différentes écoles donc à choisir, j'appartiens plus à celle "Gainsbourgienne".

Il faut avouer que lorsque l'on a entendu le nom d'AuDen, nous avons fait le lien avec le poète britannique (auteur de "Funeral Blues"). Or, au moment où nous avons demandé si il y avait une quelconque relation entre son pseudonyme et W. H. Auden, Adrien nous répond qu'il n'a pas fait exprès : "Je cherchais un nom de scène, qui soit en lien avec le projet, qui colle. J'étais chez mes grands-parents en Bretagne et j'ai ouvert un dictionnaire gaélique. L'équivalent de mon prénom était Auden, j'ai tout de suite accroché".

En tous cas, on remercie AuDen pour ce moment d'échange et pour sa gentillesse. On lui souhaite le meilleur pour la suite et après avoir assisté à sa performance pendant les Francofolies cet été, on n'a aucun doute sur le potentiel de ce jeune artiste français.

- Julia Coutant

LOVELESS DE MY BLOODY VALENTINE


My Bloody Valentine en concert à Londres en 1987. (photo prise par Beverley Castle extraite de "A Scene Between" de Sam Knee)

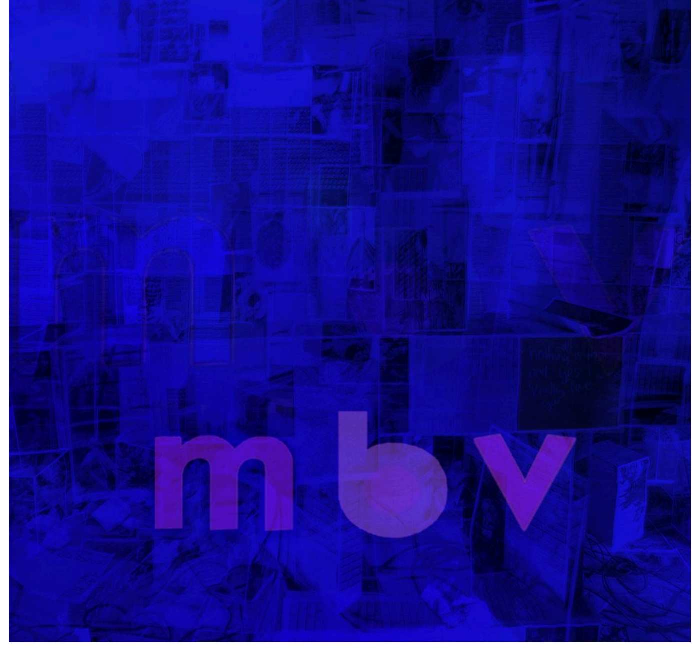
Si comme moi un de vos hobbies consiste à décortiquer les pages Wikipedia de vos musiciens préférés plutôt que de faire un des 100 trucs que vous êtes censés faire, vous êtes sûrement un jour tombés sur un groupe qui se disait influencé par le shoegaze.

Qu'est-ce que le shoegaze ?

Derrière ce nom barbare se cache un mouvement essentiellement originaire du Royaume Uni, où dans les années 80 une multitude de petits groupes de rock aux carrières plus où moins éphémères vont se former. Ainsi la scène alternative britannique est (entre autres) occupée par The Jesus and Mary Chain, Spacemen 3, The Vaselines, Television Personalities et My Bloody Valentine. Les influences de ces groupes vont du post-punk, au rock psychédélique des Cramps ou du Velvet Underground en passant par des groupes de noise rock américains comme Dinosaur Jr. et Sonic Youth.

C'est dans cette effervescence musicale que le shoegaze naît. Le terme apparaît pour la première fois dans New Musical Express lorsqu'un journaliste dé-





crivant un concert de Moose explique que les musiciens alors jeunes et introvertis donnent l'impression de regarder en permanence leurs chaussures (shoe gazing musicians) en jouant avec la tête quasiment toujours baissée vers leurs instruments.

C'est en 1991 que My Bloody Valentine, groupe originaire de Dublin alors composé de Kevin Shields, Bilinda Butcher (guitare et voix), Debbie Googe (basse) et Colm O'Cisoig (batterie) sort Loveless. L'enregistrement laborieux s'étalera au total sur une période de 3 ans. Si il s'agit seulement de leur deuxième album, le groupe a déjà enregistré à l'époque une dizaine d'EPs et singles allant du rock gothique à la dream pop. Loveless définit ce que sera le son shoegaze. Les guitares sont ultra saturées, la batterie répétitive, les voix sous mixées et presque innocentes. Le perfectionnisme de Kevin Shields, qui enregistrera lui-même la quasi-totalité des instruments, et sa volonté d'expérimenter autour du son plutôt que sur la composition feront de Loveless un OVNI. Ainsi il est certain que si les chansons de Loveless avaient été des chansons acoustiques l'album aurait été plutôt lassant ; ce qui rend ce disque si particulier c'est le mélange de sons si dense qu'on en oublie ce que l'on entend. La voix rêveuse et sensuelle de Bilinda Butcher est la plupart du temps enregistrée plusieurs fois, les différentes prises étant au final superposées, donnant ainsi des nappes de son éthérées contrastant avec des guitares au son monolithique. Le résultat est à la fois rêveur et bruyant et constitue exactement l'équivalent auditif de la pochette de l'album. Si vous la regardez assez attentivement vous verrez une guitare, mais l'image reste trouble et colorée. De la même manière en vous concentrant sur la musique de My Bloody Valentine vous arriverez à distinguer les éléments qui la composent. Loveless fait partie de ces disques que l'on peut écouter allongé en fixant le plafond de sa chambre en rêvassant avec le volume poussé à fond. Car si la musique de My Bloody Valentine est en somme assez rêveuse et reposante, leurs performances lives sont réputées pour leur niveau sonore extrêmement élevé dépassant parfois les 130dB (seuil de la douleur) ce qui ne manque pas de leur causer des ennuis avec la législation de certains pays notamment en France où la limite autorisée pour un concert amplifié est de 105dB.

Et aujourd'hui ?

Le groupe se sépare en 1997. En 2003, Kevin Shields participe à la bande-son de Lost in Translation de Sofia Coppola. Et le groupe se reforme en 2007 pour sortir en 2013 après plus de deux décennies sans nouvelles productions en tant que groupe l'album m b v. Pour conclure, Loveless, va au-delà de la musique en offrant une véritable expérience sonore dont l'influence se retrouve aussi bien dans le rock psychédélique des débuts de The Brian Jonestown Massacre que dans certains opus post-rock de M83 ou Mogwai en passant par le noise rock de A Place to Bury Strangers.

- Étienne Meignant

NEIL YOUNG
UN RETOUR AUX SOURCES AVEC A LETTER HOME


D.R.

Jack White, l'ex-leader des White Stripes a frappé fort en produisant en avril dernier le trente-quatrième album de Neil Young (à sa propre demande). Une offre qu'il ne pouvait pas refuser.

En allant faire un tour au Third Man Store, le magasin - salle de concert (et j'en passe) de l'homme qui se produit désormais en solo, le canadien bientôt septuagénaire fait la rencontre du Record Booth. Son principe ? Inventé par White sur le mode du photomaton, cette cabine en bois permet à n'importe qui (même vous et moi) d'enregistrer un morceau, immédiatement gravé sur un petit vinyle transparent. Il suffit de patienter quelques instants pour voir son disque apparaître, prêt à être utilisé.

Neil Young en est tout enchanté et décide d'enregistrer son prochain album dans cette petite cabine à Nashville, l'antre de White. Le vieil homme n'est pas la première personnalité à inaugurer le Record Booth, le groupe Weezer l'ayant précédé.

A letter home suit Psychedelic pills paru en 2012. Les particularités de ce nouvel opus sont les suivantes : il ne contient que des reprises, entièrement acoustiques, et l'on croirait réellement écouter un vinyle. La guitare donne l'impression de n'être pas bien accordée parfois, et cela donne un charme très old school, une certaine authenticité pour une œuvre moderne jusqu'alors jamais rencontrée. Neil Young redevient ici une sorte de primitif, aucun effet n'est ajouté aux instruments, ni aux voix bien entendu, et l'enregistrement absorbe tous les défauts : bruits parasites et voix étouffées. Il y a un désir de revenir à quelque chose de plus simple, minimaliste, sans arrangements. On capture l'instant présent sans faire de retouches, c'est naturel et cela fait plaisir à entendre en 2014. On se croirait revenu soixante dix ans en arrière, aux jours des premiers enregistrements maladroits.

A letter home commence avec une lettre («A letter home intro») que Neil Young destine à sa défunte mère. Elle se veut humoristique et touchante. Il dit que grâce à la «boîte» de Jack (le Record Booth

donc), il peut lui parler.

La chanson «Changes» la suit. C'est au départ un morceau blues/folk de Phil Ochs. Neil Young en fait une chanson plus émouvante de par sa voix, et plus rapide que son auteur originel, cependant, Ochs la joue en arpège qui apporte un coté plus mélancolique au morceau.

«Girl from the north country» de Bob Dylan (en duo avec Johnny Cash) arrive en troisième position. La version de Young est plus rapide, de plus, il y ajoute aussi un harmonica, mais les deux chansons restent très folks.

«Needle of death», que ce soit la version de Bert Jansch ou de Neil Young, reste une très bonne chanson. Si celle de Jansch est rythmée, Young la modifie quelque peu, en la jouant quelques tons au dessus, et la rend plus triste. De plus, il ajoute en début et en fin de chanson un sifflement qui accompagne la guitare. Deux chansons folks très réussies !

Young reprend deux chansons de Gordon Lightfoot. La première, «Early morning rain», musique enjouée et country de la part de Lightfoot, accompagnée de cordes, de basse et d'une guitare électrique devient, entre les mains de Neil Young, une chanson plus lente, plus douce, plus mélancolique. Seuls une guitare et un harmonica l'accompagnent.

La deuxième reprise de Lightfoot est «If you could read my mind», une chanson folk/country, où le chanteur renforce le côté dramatique en usant des arpèges et des cordes, tandis que Neil Young se contente de sa guitare et de sa voix qui prend aux tripes et apporte plus d'émotions à cette chanson. Une certaine mélancolie se dégage des deux versions.

La sixième chanson de l'album, «Crazy» est une reprise du cow-boy Willie Nelson. Alors que Nelson se la joue crooner en en faisant une chanson jazzy, avec piano, basse, chœurs, guitare électrique et batterie, le tout joué en triolet, Young se l'approprie en la transformant en une merveille folk, plus rapide que celle de Nelson, et en binaire cette fois. Les deux versions sont des bijoux à écouter absolument !

Young reprend également «On the road again» toujours de Nelson. Cette fois ci, le texan revient à un de ses premiers amours, la country, pour en faire une chanson enjouée et rythmée, tandis que le canadien, accompagné d'une guitare et de l'harmonica, la fait beaucoup plus lente, comme une sorte de slow, avec en guest pour le piano et les chœurs, Mister White en personne. Tout comme pour «Crazy» les deux chansons sont incroyables.

Au début de «Reason to believe» de Tim Hardin, Neil Young s'adresse de nouveau à sa mère pour lui signaler qu'il avait l'habitude de jouer cette chanson… Alors que c'est un morceau pop-folk-country, avec force cordes et maracas, rythmée mais mélancolique, et Young en fait une chanson plus gaie, sans guitare mais avec pour seul accompagnement un piano et un harmonica.

La soul de «Since I met you baby» d'Ivory Joe Hunter est revisitée par Young au piano, comme l'originale et à l'harmonica. Elle devient cependant plus rapide, plus gaie et rythmée que celle d'Hunter.

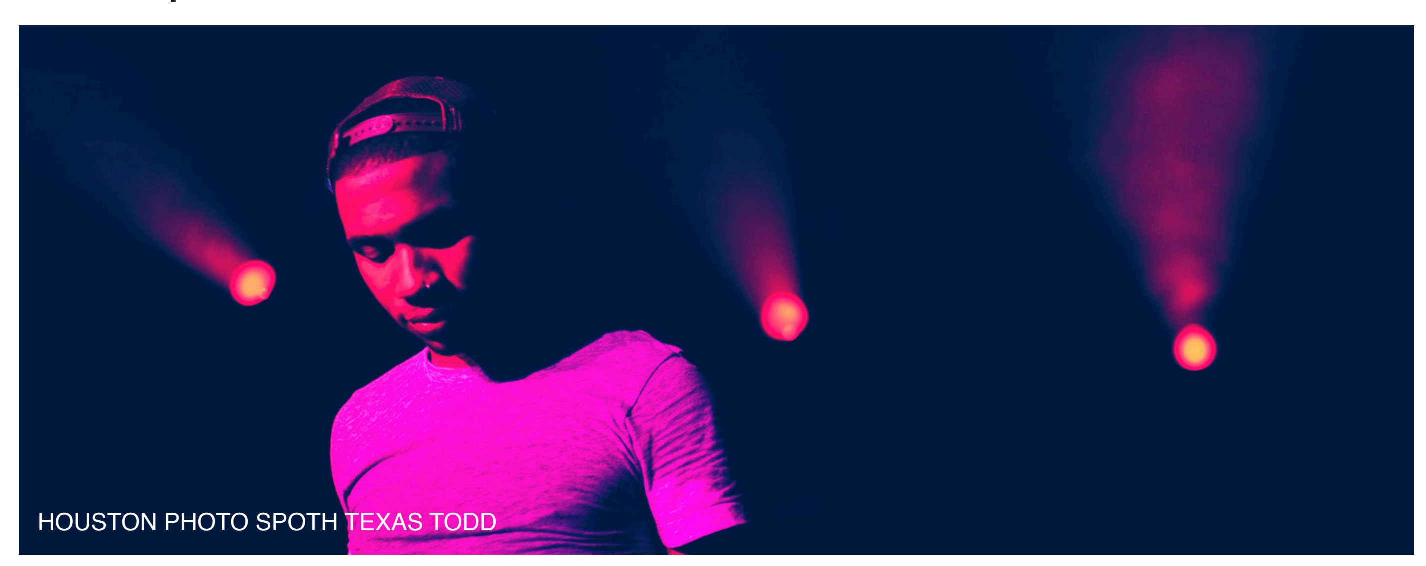
«My hometown» du Boss (aka Bruce Springsteen) est une ballade rock très eighties où bien sûr le synthé (entre autres) est de la partie ! Neil Young la fait à la guitare et à l'harmonica, tout simplement. Les voix complètement différentes des deux chanteurs donnent deux versions intéressantes.

Enfin, «I wonder if I care as much» des Everly Brothers clôt l'album. Connus pour leurs harmonies, cette ballade pop des frères Everly (dont un, Don Everly, deviendra le beau-père d'Ozzy Osbourne), est reprise avec Jack White, ce qui donne un duo étonnant mais sympathique.

Si vous n'avez pas encore accordé une oreille attentive à ce nouveau Neil Young, il est temps de vous y mettre car ce petit bijou incontournable est à mettre dans toutes les cédéthèques folk et blues !

- Maurane Tellier

POURQUOI LIL B EST-IL LE RAPPEUR LE PLUS COOL AU MONDE ?


HOUSTON PHOTO SPOTH TEXAS TODD

De son vrai nom Brandon McCartney, Lil B a débuté sa carrière au sein du groupe The Pack, dont le tubesque et excellent "Vans" en a marqué plus d'un. Mais c'est en solo qu'il va véritablement se révéler et faire parler de lui à plus grande échelle, notamment grâce aux réseaux sociaux comme My Space, Youtube ou encore Twitter et se créer une "fan base". Simple phénomène internet ? Génie incompris ? Lil B est tout simplement l'un des rappeurs les plus cools au monde et on vous explique pourquoi.

Tout d'abord il n'a rien à voir avec ses semblables. Lil B rappe avec un flow plutôt monotone des paroles crues et vulgaires, tout en prônant l'amour, le respect d'autrui ou encore le fait d'aimer les animaux, rien que ça. Tatoué, grillz (bijou dentaire), colliers en or, Lil B rentre tout à fait dans le cliché de l'univers gangsta mais il n'est clairement pas comme les autres. Il se traite lui-même de "bitch", ou encore "faggot" tout en restant cool, le morceau "Pretty Bitch" en est l'exemple parfait.

C'est donc le personnage qui fascine en premier chez lui, se faisant appeler "Based God" par sa fan base, il est devenu un véritable phénomène sur internet. Sortant des morceaux et des mixtapes à la pelle très régulièrement, la discographie du rappeur est plus qu'impressionnante, on peut notamment retrouver plus de 1000 morceaux et plus de 100 mixtapes sur internet. Bien sûr avec un tel grand nombre de morceaux, la qualité n'est pas toujours au rendez vous mais il est capable de faire de véritable hit comme "I Own Swag".

Très présent sur les réseaux sociaux, il passe ses journées à tweeter et à envoyer des messages d'amour à ses fans. Sur Internet le rappeur est devenu une véritable icône, nombreux sont les détournements et les "memes" à son image. Il y a un véritable sentiment d'amour et de sympathie envers lui, il suffit de taper "Lil B" sur tumblr par exemple pour voir le nombre de montages à son image. Il y a un véritable culte qui s'exerce autour de lui, ce n'est pas pour rien que tout le monde l'appelle le "Based God".

D'autre part sa musique est aussi fascinante que le personnage. Parfois incompréhensible, le Based God est aussi sensible que "perché". On retient son premier album très personnel "Rain in England" traitant de ses craintes, sa famille.. ou le titre complètement fou et dément "Katy Perry". Dans ce morceau en question, le rappeur répète avec insistance "Call Me Katy Perry", mais de la part de Lil B c'est presque normal. La pop star Katy Perry a notamment porté une robe à son effigie réalisée par la couturière Isabel Simpson-Kirsch, le Based God est même une icône de mode, si c'est pas cool ça.

Vaste blague pour certains, dieu vivant ou nouveau messie pour d'autres, le rappeur est avant tout un mec véhiculant plein de messages positifs et ça fait plaisir. L'un de ses derniers morceaux "No black person is ugly" est un véritable hymne à la tolérance et tout ce que vous voulez, le morceau parfait à écouter le dimanche matin et être de bonne humeur toute la journée. Si le personnage vous intrigue et attire votre curiosité, vous pouvez trouvez très facilement un très grand nombre de ses mixtapes et même ses albums. Lors de la sortie de son album "I'm Gay (I'm Happy)" il a d'ailleurs tweeté un lien pour télécharger l'album "pour tous ceux qui n'auraient pas les 10 dollars pour acheter l'album", Based God bless you.

- François Leclinche

SOPHIE

ENTRE SUCRERIES ESTIVALES & DÉLIRE MUSICAL

S'il existe bien un producteur aussi performant qu'intéressant dans l'horizon musical expérimental contemporain, il s'agit pour sûr de SOPHIE MSMSMSM, plus sobrement et couramment abrévié Sophie.



En à peine 3 EP, soit sept morceaux, le depuis peu londonien - car en effet c'est un homme qui se cache derrière ce bien féminin pseudo, totalement anonyme par ailleurs - a su créer quelque chose d'original et de tout nouveau à l'oreille, fait assez rare en 2014, où l'innovation créative musicale a quelque peu tendance à tourner en rond, malgré quelques grands pontes omniprésents (Tri Angle, Warm Up, etc …).

Proche cousin du label de PC Music (même si signé chez Numbers), Sophie s'amuse à explorer les tréfonds d'un style encore trop méconnu, mais pour le moins novateur et qui est probablement indicateur du futur musical : la bubblegum bass. Le principe ? Mélanger une certaine rythmique pop mainstream à des sonorités bien plus underground telles que le grime ou l'uk bass ; comme si Machinedrum, Dizee Rascal & Rihanna faisaient un featuring en quelque sorte.

C'est en janvier 2013 que paraît le premier EP de Sophie, j'ai cité «Nothing More to Say / Eeehhh». Même si cela reste pour l'instant très léger, l'univers Sophie commence à se faire sentir en filigrane dès les premières notes, un univers dansant bien UK House sur une acoustique ultra pop ; synthés pitchés & gros bangers, tout est là. On notera d'ailleurs qu'il existe deux versions de «Nothing More to Say», une dub & une «vox», bien plus axée sur le côté vocal de la chanson, car comme le déclare Sophie «Make music which is fun to dance to – that should be the loudest voice talking». Cette première sortie est cependant assez discrète, et c'est son deuxième EP «Bip / Elle» (toujours fonctionnant sous le format side A / side B), quelques mois plus tard, en juin 2013, qui va réellement le faire percer. Beaucoup moins dansant et beaucoup plus déstructuré cette fois-ci, le producteur passe tranquillement au niveau supérieur, tout en gardant un mélange de beats acides et de gros drops pointus, le tout accompagné d'une voix scandant en boucle «I can make you feel better, if you let me» : Sophie rentre dans le bubblegum bass game grâce à une savante association de club pop et d'experimental trap music, et ceci par la grande porte (critique par RA, Best New Track selon Pitchfork, etc ..). Mais le plus intéressant reste encore à venir, avec la parution en juillet- août dernier de ses deux dernières tracks, respectivement nommées «Hard» et «Lemonade», qui affirment le style de Sophie : les breaks toujours plus forts, les sonorités plus froides, les rythmes plus coupés et plus rapides, les voix tout sauf éthérées… Les genres s'enchevêtrent et aboutissent sur deux tracks à la production exemplaire des plus complètes. Beats métalliques, dislocations à tout va et changements bruques de rythme. Sophie se réapproprie avec talent la pop mainstream et la transforme à son image : violente, explosive, dérangée et dérangeante. Mais l'aventure Sophie MSMSMSM ne s'arrête pas là : en plus de son projet éponyme, le jeune homme nous prouve sa polyvalence par deux fois ; tout d'abord grâce à sa très récente collaboration avec A.G. Cook (PC Music), autre très grand représentant de la bubblegum bass music sous le nom de QT (prononcer «cutie»), mais également (et de manière plus surprenante) en assurant les productions de la superstar de la JPOP Kyary Pamyu Pamyu il y a quelques mois.

Même s'il peut être quelque peu dérangeant à la première écoute, Sophie s'est donc rapidement forgé une future place dans les grands de la musique actuelle, creusant à chaque sortie un peu plus dans les profondeurs de la nouveauté et de l'expérimentation : que nous réservent ses prochaines parutions ? Nous avons hâte de le découvrir quoiqu'il en soit.

- Victor Jayet--Besnard

PLAYLIST : MADE IN THE NEWSROOM

C'est la rentrée ! Mais qui dit rentrée, dit un numéro de Maze ! Et pour ce jour spécial (un peu quand même), on vous a concocté avec la rédaction une petite surprise. Vous connaissez le principe des playlists depuis plusieurs numéros maintenant, et bien pour septembre, chamboulement ! Ce mois-ci chaque rédacteur Musique a donné sa chanson préférée, de tous les temps ou du moment, pour partager avec vous leur univers musical. C'est parti !



Fuck Buttons - The Red Wing



ALT-J - Matilda



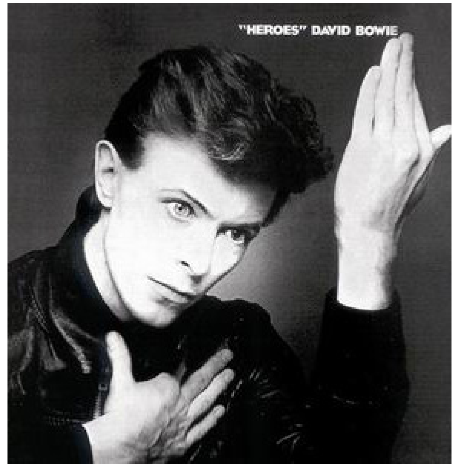
New Order - Age of Consent



Renan Luce - I was here



Asgeir - Going home



David Bowie - Heroes



Kanye West - Runaway



SAmBA De LA mUERTE - Gris

En espérant que vous avez aimé cette playlist un peu spéciale pour célébrer la rentrée, je remercie Sofia Touhami qui m'a aidée dans la coordination de l'article. Rendez-vous au prochain numéro ! Vous pouvez retrouver la playlist complète sur Spotify ou sur maze-mag.fr ! Vous pouvez retrouver la playlist complète gratuitement sur Spotify.

- Julia Coutant

Cinéma



LE CLASH

BOYHOOD


D.R.

Filmer l'enfance et l'adolescence d'un jeune homme quelconque, sacré défi. Pari réussi haut la main.

12 ans. C'est ce qu'il aura fallu pour tourner Boyhood. A raison d'une semaine chaque année pendant laquelle l'équipe se retrouvait, le réalisateur parvient à filmer l'enfance d'un homme. Il faut d'abord saluer le montage, parfaitement réussi. Ce n'est pas rien d'assembler 12ans d'une vie en 2h45 de film. Et c'est encore plus difficile d'y donner une cohérence et un rythme.

Pourtant on ne s'ennuie pas devant Boyhood. On pourrait évidemment reprocher au film de ne filmer qu'une infime partie d'une vie banale. Mais cela serait un leurre. C'est justement la force de Boyhood, filmer le quotidien qui est ici la construction d'un garçon. Boyhood n'est rien d'autre qu'un film initiatique pour son héros dans lequel on peut tous se retrouver. Tout y passe, l'enfance, parfois difficile, les amitiés, les déménagements, le divorce des parents, les premières fêtes, puis les premières copines... tout cela ponctué par des fragments de notre génération, l'attente du nouveau tome d'Harry Potter, l'élection d'Obama, la guerre en Irak, l'utilisation de Facebook.

Boyhood peut se voir comme un film qui raconte et décrit notre génération mais c'est aussi un film de société. C'est un souvenir pour l'avenir car ici tout est vrai. On montre comment fonctionne une famille américaine, le rapport entre ses membres, le rapport, aussi, aux armes ou à la technologie. On ne romance pas, on montre.

Alors oui, c'est banal, atrocement banal même, mais c'est la force du film, de faire du quotidien l'intrigue. Ne rien inventer de surprenant qui ferait de ce garçon un héros à sa manière. Non, c'est simplement une vie que l'on illustre, de la plus belle des façons. D'accord, ce n'est pas La vie d'Adèle avec des pics émotionnels intenses, mais cela n'en a pas la vocation. L'émotion se ressent grâce à ce que l'on partage avec le personnage principal. On a envie de le connaître, de le comprendre et d'analyser ce qui fera qu'il deviendra un homme. Boyhood est de ces films incroyablement touchants car il ne sublime rien, il est vrai. Et c'est cette description minutieuse, jamais bâclée, toujours réussie, qui en fait un chef d'œuvre à sa manière.

- Philippe Husson

LE CLASH

BOYHOOD


D.R.

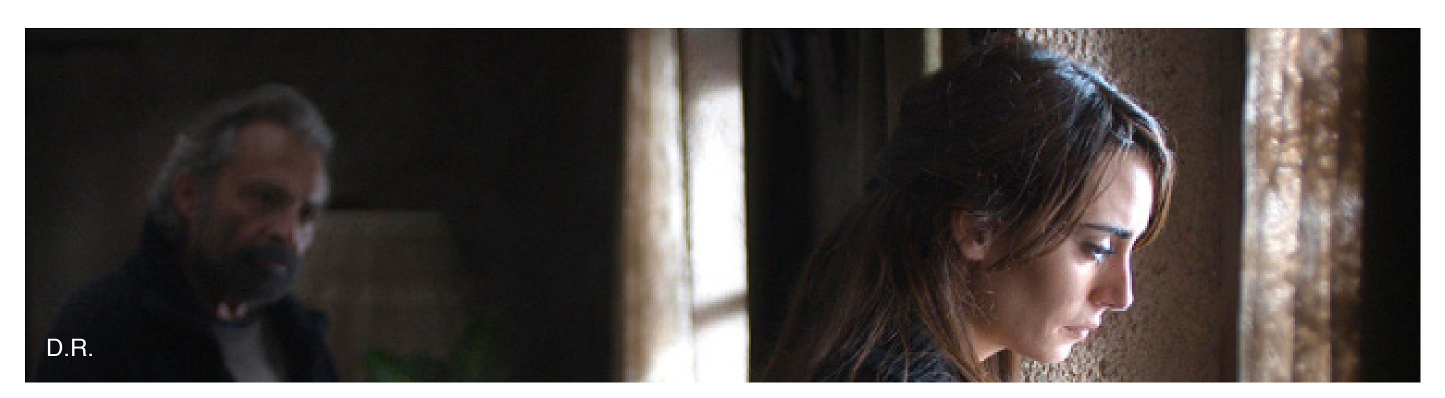
Avec une telle ambition de départ, Boyhood recelait une vraie possibilité d'embarquer son spectateur dans une œuvre immersive pouvant être le terreau à un rollercoster émotionnel.

Hélas, milles fois hélas, le film s'avère décevant à plus d'un titre. D'emblée, l'œuvre de Richard Linklater est construite d'un enchaînement de scènes (certes assez fluides) comme autant de détails d'une vie qui viseraient à faire avancer l'histoire. Et c'est bien là que le bât blesse : Boyhood ne raconte finalement pas grand chose, ou si ce n'est rien d'autre que la vie gentille et terriblement ordinaire d'un homme en devenir. Que le projet initial ne serve pas à décrire l'évolution d'un être hors du commun est un choix, mais alors aurait-il quand même fallu que le film stimule le spectateur émotionnellement ou intellectuellement.
Voir un individu grandir littéralement sous nos yeux aurait pu être une expérience faisant appel à la propre vie du spectateur dans le but de nourrir l'émotion, comme avait pu le faire David Fincher avec son personnage dans L'Étrange Histoire de Benjamin Button. Or cela s'avère difficile puisque le scénario passe son temps à survoler les étapes-clés de l'adolescent en les enchaînant au plus vite, sans même prendre le temps de les développer complètement. Sur les 2h45 de film, aucun réel pic émotionnel ne se fait ressentir. D'ailleurs, il serait bien difficile de définir où se trouve le climax, car autant du point de vue de la mise en scène, jamais brillante, tout juste efficace, ou même narratif, les scènes sont toutes traitées sur le même ton, donnant l'impression d'un ensemble terriblement tiède. Ainsi, nous voilà avec un film trop sage (le premier et seul alcool est une simple bière, la première fois est totalement occultée), trop consensuel (méchant Bush, gentil Obama). Bref, le film ne prend aucun risque. Du côté de la stimulation intellectuelle, pas grand chose non plus : grandir dans un monde où règne la guerre constante, l'évolution technologique et culturelle, le rapport parfois violent avec les autres (le beau-père ou les petits caïds de l'école) ou, plus généralement, le passage à l'âge adulte et tout ce que cela induit en deuil de l'enfance, ne sont à peine traités en quelques scènes de dialogues vite expédiées.

Le film ne tire finalement à aucun moment pleinement parti de son postulat de départ tant son exploitation s'avère plus que décevante. Dénué de véritable ennui, mais incroyablement creux pour un tel projet.

- Nicolas Renaud

WINTER SLEEP – HIBERNATION LITTÉRAIRE


D.R.

196 minutes et le mot « sleep » dans le titre même du film, autant dire tout de suite que cette palme d'or 2014 nous fait peur avant de l'avoir vu. Des questions existentielles nous assaillent ; faut-il prendre un thermos de café, une grande bouteille d'eau ou des pommes ? Alors qu'il reste encore certainement 194 minutes de film devant nous, l'envie de s'envoler vers les villages troglodytes turcs est instantanée : le décor est posé, provoquant un émerveillement rare. Le réalisateur de cette fresque, Nuri Bilge Ceylan, nous propose de venir à l'hôtel que tient Aydin, comédien retraité et écrivain acharné, pour être le témoin intime des relations fraternelles, maritales et amicales de sa vie. Début d'une longue hibernation ou éveil de l'esprit ?

Loin du fast-food cinématographique que l'on nous ressert à toutes les sauces en salle où la durée du film dépasse rarement 1h40, Winter Sleep est un banquet avec dix entrées différentes, quelques nobles plats et certainement des plateaux de fromages et de desserts qui n'en finissent plus. Nous aimerions goûter la totalité, nous aimerions savourer pleinement les mets alléchants mais nous ne pouvons pas, il nous faudrait plusieurs repas pour cela : c'est physiquement impossible. La palme de cette année devrait se regarder, se scruter, s'éplucher en plusieurs fois, à la manière d'un banquet ou celle d'un énorme livre de chevet qu'il faudrait méditer. Nous pourrions oser écrire que ce n'est pas un film à voir au cinéma.
Roman filmé, cinéma philosophique, littérature visuelle, on ne saurait dire quel genre le réalisateur vient d'inventer mais une chose est sûre : nous sommes face à une œuvre absolument littéraire. Winter Sleep est un film de questionnement. Ce n'est pas un film que l'on peut se représenter, que l'on peut résumer. Nous pourrions très certainement définir ce qu'il n'est pas mais en aucun cas ce qu'il est. L'œuvre de Ceylan n'a pas de schéma narratif précis et défini, c'est le fragment du présent de ses personnages, c'est un récit de vie. Si ce n'est pas la vie elle-même, l'intrigue est absente. L'histoire s'inscrit dans une continuité : un passé que nous n'avons pas connu et un futur en devenir dont nous serons en partie témoin. Winter Sleep est un monstre dont nous n'avons plus l'habitude. Lorsque certaines franchises s'autorisent à bâcler une bonne dizaine de personnages tous liés les uns aux autres pour en faire une fiction dynamique, légèrement violente et souvent creuse, Ceylan vient au plus profond de ses personnages et choisit de prendre son temps. Ce film nous rappelle, comme a pu le faire La Vie d'Adèle en 2013, que le cinéma que nous aimons revient aux personnages, à une sorte d'ultra réalisme des sentiments et des situations. L'extraordinaire par la recherche de la vérité.

Ici, le temps du récit correspond presque au temps de la réalité. Certains dialogues prennent vraiment leur temps, cherchant à atteindre des profondeurs de réflexion et d'échange rare. Techniquement très simple, la narration est fondée sur un équilibre infaillible du champ contre champ mêlée à quelques légers travellings accompagnés au piano, toujours dans le même thème. Ceylan revient alors à une question fondamentale du cinéma : le dit et le non-dit. Les personnages parlent, ils expriment ce qu'ils pensent. Et l'histoire avance grâce à ces dialogues. L'image devient alors un support pour donner vie à ce dialogue. Dans Winter Sleep, l'image n'est pas narrative. Le cinéaste laisse la place au langage parlé et à l'échange comme personne ne l'a fait avant lui. Il filme les regards, il attrape les voix, il capte les expressions et les lient au montage avec une finesse d'orfèvre : là est l'immense force du film.

Winter Sleep mêle la magie d'un récit d'ancien, l'énergie d'une dispute fraternelle et l'ennui d'un mariage sans sève. Un film qui réveille l'envie de parcourir l'Anatolie entre la neige, les chevaux sauvages et les villages troglodytes, de débattre au coin du feu des tumultes de la vie.

- Benoit Michaely

PRIDE

"LE FILM NE PARLE PAS DE SEXUALITÉ MAIS DE SOLIDARITÉ"



D.R.

Un film collectif envolé sur un pan de l'histoire anglaise occulté.

Il est 20h dans un cinéma parisien plein à craquer. Le réalisateur, le scénariste et l'acteur Bill Nighy s'engouffrent dans une salle en liesse qui les attend impatiemment. 2h plus tard, le public est debout pour acclamer ce film vrai et beau.

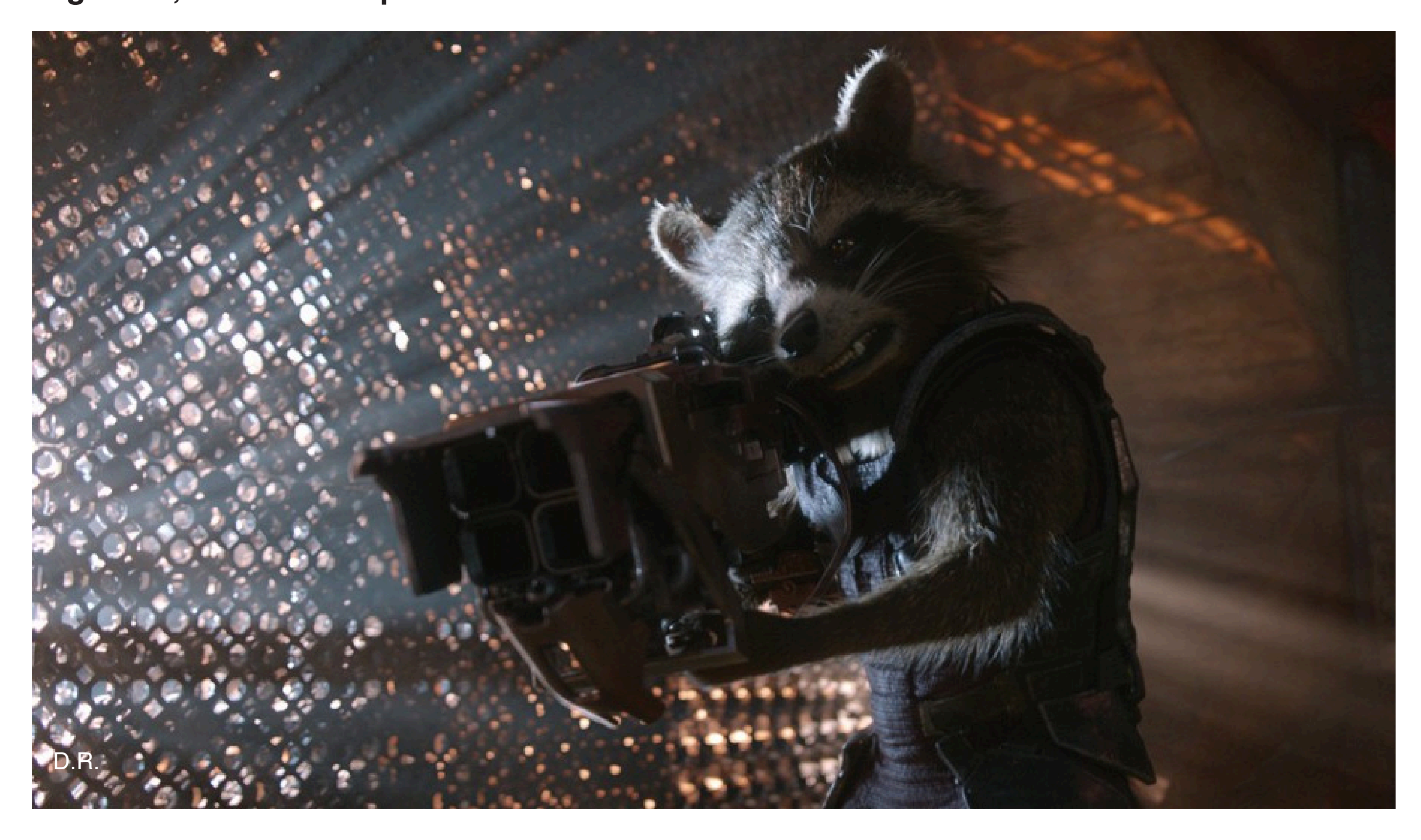
La grève des mineurs en Angleterre, la mère Thatcher qui refuse de céder face aux grèves de la faim tout en sachant qu'elle enfonce un peu plus les classes populaires dans la misère. Un groupe de gays engagé dans la lutte pour leurs droits sociaux et qui peine à se faire entendre. En voyant à la télé un reportage sur les mineurs, ils décident de les aider car ils sont comme eux, minoritaires et inaudibles. De cela naît un groupe peu commun entre des mineurs parfois homophobes et des gays prêt à aider, par solidarité. Heureusement que certains sont des précurseurs et qu'ils n'ont pas peur de ceux que l'on décrivait alors comme des "pervers", "des pédophiles", "des opportunistes." Pride c'est cela, l'histoire de gens, le récit de tranches de vies, de mineurs dans la difficulté, de gays qui veulent être écoutés. C'est la narration d'une relation qui évolue de l'appréhension à une amitié. C'est aussi l'histoire d'échecs accumulés pendant un an, mais c'est l'histoire de ceux qui se relèvent, de ceux qui se battent, de ceux qui ont l'audace d'espérer qu'un jour le cours de l'Histoire pourrait changer. C'est ce que voulait montrer le scénariste, l'histoire d'une communauté. A l'heure de l'Internet ou "le groupe devient une illusion" précise t-il, il nous montre, et nous inspire, comment quelques gens se regroupaient pour une action et devenait une force. C'est un beau film dans un contexte de crise car il appelle à se serrer les coudes. Étonnement en Angleterre ces actions sont méconnues. Mais c'est un film qui fait réfléchir sur le collectif et le vivre ensemble. Comme le rappelle le réalisateur, "ce n'est pas un film nostalgique" mais un bel objet qui nous aide et qui nous fait avancer. "La défaite politique n'est pas une raison pour abandonner" a t-il tenu à souligner, c'est le message du film. Derrière les échecs on peut parfois trouver une forme de victoire qui donne de l'espoir.

Pride est un film touchant et beau car il livre un message puissant. Et puis Pride est émouvant car son message est porté par une bande d'acteurs exceptionnelle qui elle aussi livre une image de communauté. Sans se départir de son humour anglais, Bill Nighy s'est dit "très fier" de ce film. Pour lui incarner un mineur lui paraissait "faisable" après avoir "incarné une pieuvre, un vampire et un zombie". Et puis il a décrit ce rôle comme un cadeau et c'est ce que l'on peut aussi dire du film.

- Philippe Husson

LES GARDIENS DE LA GALAXIE
MARVEL AU BORD DU GOUFFRE INTERGALACTIQUE ?

Quatre. C'est le nombre de milliards de dollars que la Walt Disney Company a dû dépenser en 2009 pour acheter Marvel Entertainment et ses super-héros avec. Pour éviter les confusions, rappelons que l'on parle ici des personnages dont les droits cinématographiques appartiennent à Marvel Studios, on exclue donc les X-Men et les Quatre Fantastiques qui sont à la Fox, et les Spider-Man à Sony. Toujours est-il qu'après toutes ces années un constat amer s'impose: le déclin artistique des super-héros. Nous sommes en droit de nous demander si Marvel, appelé aussi la "Maison des idées", en a encore tant que ça. A l'occasion de la sortie de la dernière production en date, Les Gardiens de la galaxie, un bilan s'impose.


D.R.

C'est peu dire que le film de James Gunn était attendu au tournant. Cela fait six ans (depuis le premier Iron Man en 2008.) que la filiale de Marvel, Marvel Studios, n'a pas développé de projet pleinement indépendant de l'univers d'Avengers regroupant tous les super-héros phares que détient la firme. Soit presque 10 ans que le studio s'évertue à produire des films sans jamais prendre de risque radical. Et pour cause, pour que le projet Avengers de Joss Whedon puisse fonctionner à l'écran, donc faire cohabiter ensemble des personnages ayant chacun leur propre univers, Marvel a sa solution: chaque film se doit d'être visuellement et narrativement formaté pour être cohérent avec les autres. On se retrouve alors avec des films construits exactement de la même façon: scène de destruction massive finale obligatoire, même en dépit de toute cohérence (comme pour Captain America 2), ou humour ironique déplacé... soit des univers totalement interchangeables. Bienvenue dans l'ère du fast-food où quoi que vous mangez, tout à plus ou moins le même goût, et où tous les six mois un nouveau produit débarque pour être vite consommé et aussitôt oublié.

A ce titre, il est intéressent de préciser que Marvel a déjà un planning de ses sorties jusqu'en 2019 avec jour de sortie précis, alors même qu'aucune pré-production n'a débuté. Ce ne sont pas les 1,5 milliards de dollars au box-office engrangé par Avengers en 2012 qui va pousser la production à se remettre en question, bien au contraire. C'est donc dans cette pauvreté artistique que surgit Les Gardiens de la Galaxie de James Gunn qui a, pour l'instant, un univers indépendant dans la galaxie Marvel. Ain-

si nous pouvions attendre beaucoup plus de prises de risque, d'un traitement plus radical de son sujet qu'à l'accoutumée. Et ce d'autant plus qu'il nous était vendu par son réalisateur davantage comme un film renvoyant aux divertissements des 80's tel Indiana Jones ou bien sûr Star Wars, qu'un film de super-héros stricto sensu. (Rappelons que le film s'intéresse à une bande de criminels intergalactiques qui vont devoir sauver le monde). Ainsi, s'il devait y avoir une forme de résistance au sein même de l'empire Marvel, il commençait par là. Autre détail d'envergure : son réalisateur James Gunn, déjà responsable du film de super-héros adulte Super, est vu comme une véritable tête-brûlée, dont la mission principale sur ce projet serait de dynamiter la machine Marvel de l'intérieur.

Qu'on se le dise tout de suite, Les Gardiens de la Galaxie est sûrement l'un des plus regardables film Marvel qu'on ait vu. Qu'on se le dise également, la folie de J. Gunn a été largement lissée par l'Usine pour n'en laisser pas grand chose : un doigt d'honneur (cette fois-ci non flouté contrairement à la bande-annonce), et des "dick" ou "asshole" par-ci, par-là. La tête-brûlée a du également courber l'échine face à un climax final déjà vu (énième destruction massive d'une ville qui n'en demandait pas tant) et des acteurs cinq étoiles pour ratisser large: des acteurs lambdas auraient suffi à la place de Glenn Close et Benicio Del Toro, vu le peu qu'ils ont à jouer. Oublions également le postulat de base qui était de s'intéresser à des parias, des criminels, puisque leurs crimes sont infantilisés à l'extrême pour devenir de simples idiots. Autre point redouté: le désamorçage quasi-systématique des enjeux, des moments-clés, par l'humour ou par la bande originale 80's qui pourra en rebuter plus d'un. Une fois passée la consternation devant l'avalanche de coups-de-coude au spectateur par le second degré, force est de constater que contrairement aux productions Marvel ordinaires le film assume son esprit décomplexé jusqu'au bout et forme ainsi un produit, bête diront certains, mais extrêmement cohérent. Finalement, l'intérêt de ce produit est peut-être ailleurs: un soin apporté à l'intégration des effets-spéciaux, sous la pluie ou dans l'obscurité, pour éviter l'effet tape-à-l'œil habituel et donne la priorité aux nombreux maquillages et décors physiques travaillés. Sans oublier un feu d'artifice final purement visuel centré uniquement sur les personnages pour devenir touchant, in extremis. En résulte donc un film de petit malin dans sa volonté de paraître toujours fun (Chris Pratt s'en sort d'ailleurs très bien dans son rôle de leader cool/tête à claque) mais qui arrive à dégager un charme suffisant pour nous donner l'impression de s'y être amusé de bon cœur.

Comme on pouvait honnêtement le prévoir, les Gardiens de la Galaxie est loin d'avoir bouleversé la standardisation Marvel, et les suites déjà annoncées par James Gunn ne feront que continuer sur cette voie. Ce n'est pas la récente démission du génial Edgar Wright aux commandes d'Ant-Man, soit LE projet Marvel jadis tant attendu, pour fortes divergences artistiques (traduire par garder son intégrité artistique) qui risque de nous redonner espoir. Qui aurait-pu penser que les super-héros au cinéma passeraient aussi vite de films d'auteurs personnels comme les Spider-Man de Sam Raimi, à des produits industriels opportunistes ?

- Nicolas Renaud

ENTRE NIHILISME ET DÉCADENCE

NOWHERE D'ARAKI



« Hey... Do you know what today is ? It's Armageddon day. The day the world's supposed to end. » - Tirée de Nowhere (1997) de Gregg Araki cette réplique donne directement le ton et l'ambiance du film, à la fois pessimiste et fantastique, qui est le volet final de la trilogie des Teenage Apocalypse après Totally Fucked Up (1993) et The Doom Generation (1995).

Mais, à plus forte raison, en lieu et place d'une réelle et matérielle destruction de notre planète - thème auquel le cinéma catastrophe nous a habitué et à laquelle peut s'attendre de prime abord le spectateur au vu de la phrase sus-citée -, Araki, réalisateur américain, souhaite davantage pointer du doigt et dénoncer les effets nocifs du capitalisme et de nous montrer l'effet hyperbolé du capitalisme et de la consommation abusive de notre société occidentale. Encore une fois, Araki se situe dans une critique de mœurs, assez « classique », que nous retrouvons d'Houellebecq à Fight Club. L'idée anticonformiste de la critique de la société est en effet elle-même rentrée dans les mœurs.

Mais entre couleurs vives et rythmes rock ultra rapides, la réalisation d'Araki arrive à mettre son film sous tension et à lui donner une ambiance apocalyptique assez kitsch, à l'esthétique très « tape à l'œil » ; tout cela rend la dytospsie en elle-même si ironique, si consciente de sa réalité.

Dans un monde où l'individualisme, le capitalisme et la consommation abusive sont devenus fondements de base, nous suivons au quotidien dans ce film les aventures sentimentales, sexuelles et sociales d'un groupe de jeunes adolescents, en transition vers l'âge adulte, et qui, perdus, échouent dans la société de consommation et son « absurdité »…

Destructeur, décadent et déshumanisé : ainsi est présenté le monde, monde dans lequel les valeurs et la bonne conscience semblent avoir disparues et où la défonce, le sexe, la vie de luxure et le pêché semblent être l'ordinaire. A la manière d'une tragédie grecque antique, dont la fin est déjà connue dès le lever de rideau, Nowhere parvient à aspirer le spectateur et à le faire sombrer dans la lente descente aux enfers des protagonistes. La vacuité des dialogues frôle le surréalisme et participe largement à cette immersion sans retour…

Psychédélique tant dans le fond que dans la forme, Araki n'a aucune limite et n'hésite pas à nous mettre en scène viol, suicide ou mort pour mieux nous atteindre, nous mobiliser… Pourtant, Nowhere ne plonge pas dans un pathos larmoyant – et bien paradoxalement pousse au rire, ou au moins au sourire… Complicité coupable ?

L'un des principaux attraits de Nowhere réside également dans sa bande son originale, éclectique, pointue et qualitative : Slowdive, Portishead, Sonic Youth, Nine Inch Nails, soit un beau mélange de « classiques » ambiancés et parfaitement adaptés au film.

Nowhere, malgré sa lucidité et sa violence, est un chef d'œuvre qui, à contrario d'autres superproductions (Projet X ou autres Spring Break), s'attache à représenter une réalité effrayante sur certaines non-valeurs de notre monde contemporain. Le ton est juste, même si la réalisation témoigne de partis pris parfois exacerbés…

Reste à chacun d'entre nous d'y trouver ce qu'il veut : un amusant film de science fiction ou, à la manière de Stendhal, un miroir dans lequel se projette notre société…

- Victor Jayet--Besnard

PALMA REAL MOTEL
HUMEURS PASTELS


D.R.

Palma Real Motel nous glisse au cœur de découvertes adolescentes dans un cadre marin singulier.

Sebastian, adolescent timide et frustré s'est vu remettre la garde du Palma Real Motel. Peu à peu, il va rencontrer Miranda, cliente régulière. Leur conversation démarre au détour d'une cigarette sur la distrayante question "comment peut être le couple de la chambre d'à côté ? ". Elle, qui dit avoir "raté le train du mariage" et qui attend un amant qui ne vient pas, et lui, inexpérimenté. Tous deux ont besoin de sortir de leurs quotidiens respectifs et ensemble, ils vont tenter de tuer les heures mortes qui hantent leurs vies. Alternant entre la mère, la fille et la femme, Miranda entame une relation équivoque avec Sebastian, au risque qu'il y perde son innocence.

Oasis de discrétion, Palma Real Motel est le lieu de rendez vous des amants de 14heures. Pour quelques minutes, il garde les infidèles au creux de ses chambres océanes. Comme encastré entre la route et la mer, il y règne un air fané et désuet qui séduira les Romantiques. Il est alors surprenant de constater que cette délicate esthétique est entachée par une caméra trop imposante. Les hors champs sont peu audacieux et les choix de montage gâchent souvent la surprise que le spectateur aurait pu connaître lors d'une arrivée inaccoutumée.

Au grand bonheur des amateurs de comédies, l'humour vient parfois se glisser entre deux répliques grâce aux gestes confus de Sebastian. Il y a dans ce personnage celui que vous étiez : la gaucherie adolescente des premiers amours nous apportant rire et tendresse. Miranda elle, amène la séduction et un aspect plus charnel à Palma Real Motel ; ce qui l'équilibre avec justesse. Leurs jeux oscillent parfois entre la sincérité et l'hésitation du récitant mais conservent une fluidité agréable. Quelques personnages secondaires auraient cependant eu le mérite d'être plus exploités. Ces personnages anecdotiques à l'histoire auraient pu apporter une charme atypique et rompre quelques instants l'aspect linéaire.

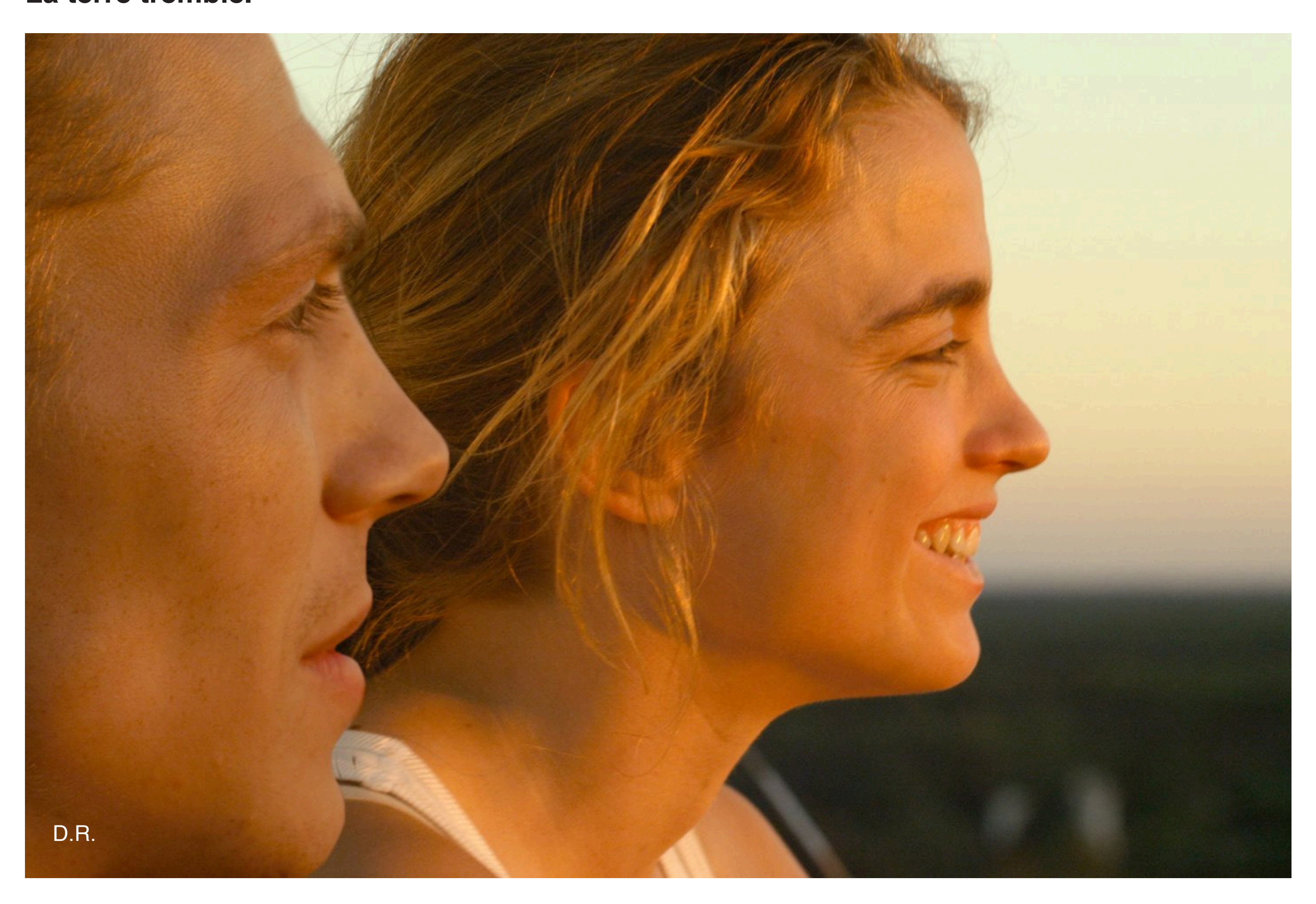
Par le synopsis, l'attente était plus à la bestialité qu'à la simplicité mais Aaron Fernandez fait le pari de la délicatesse et pacifie son scénario par l'esthétique. L'amour au cinéma est un thème vu et revu, mais Palma Real Motel se distingue des autres par sa sérénité. Les dialogues sont construits de voix pondérées, le cadre du motel est apaisant et l'action composée de langueurs océanes. Ce choix de réalisation répond totalement au personnage de Sebastian. Constamment dans l'attente d'une rencontre avec Miranda, constamment dans la peur de ne pas séduire. Le silence trouve ici un intérêt particulier, symbole de l'attente de Sebastian, qui est presque soumis à Miranda. Les scènes où Sebastian, seul, rêve, sont nombreuses et ne sont agrémentées d'aucune musique, nous laissant simplement face à lui. Mais ce choix perd de sa valeur lorsque, trop continu, il ne nous fait plus languir mais dormir.

Une esthétique à retenir. Malgré un calme engourdi, Palma Real Motel contraste avec l'habituelle romance et eau de rose.

- Emma Pellegrino

LES COMBATTANTS
SOLIDARITÉ AU POING

Encerclés de curieux, Arnaud et Madeleine se rencontrent pour la première fois. Leur combat commence. Madeleine a le dessus mais Arnaud remporte la victoire grâce à une morsure déloyale. L'air douillet d'Arnaud affronte le regard bourru de Madeleine. La terre tremble.


D.R.

Simple animation apportée par la caravane de l'armée de terre chargée des recrutements, ce premier acte lance le début d'un long combat. Premiers tirs décorés de couleurs froides, le cadre est posé et le portrait déjà brutalement attirant. Sans lourds décryptages psychologiques ou airs mélo-dramatiques, ces premières scènes annoncent la réplique franche et les personnages fracassants.

Arnaud a planifié son été entre ses amis et l'entreprise de menuiserie familliale. Il vit comme s'il ne pouvait pas contrôler son avenir, sans frissons ni surprises, semblant empreint d'une léthargie doucereuse. La construction d'un cabanon de jardin le mène à nouveau à Madeleine. Leurs retrouvailles rancunières au souvenir de leur combat mènent ensuite à une touchante curiosité. Les yeux innocents d'Arnaud s'écarquillent lorsque Madeleine plonge dans une piscine, des tuiles dans son sac à dos. Le dédain dans la voix de Madeleine s'égare petit à petit. Puis, la caravane de l'armée s'en va, mais Madeleine n'a pas eu le temps de s'inscrire. Arnaud l'invite sur son scooter à la poursuite des militaires lorsqu'au retour, une pluie torrentielle les inondent. Scène d'orage majestueuse qu'a sublimé Thomas Cailley de son regard, ces spectacles de nature sortent Les combattants d'un film uniquement centré sur l'homme. Le spectateur peut alors souffler, laissant l'ébahissement le gagner.

L'armée, Madeleine place en elle tous ses espoirs de survie. Persuadée d'une fin du monde proche, elle ne vit que dans le désir de savoir sauver sa peau coûte que coûte. Elle décroche un stage d'initiation à l'Armée et Arnaud lui fait la surprise de la suivre. Ici commence une autre facette de leur relation. Arnaud, faisant le pas de quitter son "chez-lui" entre dans le mouvement. L'action qui lui semblait étrangère vient sou-


D.R.

dainement l'habiter. Malheureusement, Madeleine va découvrir que l'armée n'est pas ce qu'elle avait escompté. Arnaud et elle vont alors décider de partir seuls pour essayer d'apprendre à survivre. Les saisissant dans ce qu'ils ont de plus brut, Les combattants évolue comme une décongélation et, en subtil adéquation, l'esthétique se métamorphose de même. Arnaud et Madeleine se mélangent, s'inspirant chacun de l'autre et la chaleur vient percer le froid. Puis, l'oranger d'un coucher de soleil tamise leurs sourires et l'eau brille d'un éclatant doré. Assez symboliquement, la chaleur vient avec la recherche du bonheur.

Les combattants est une œuvre épurée. Sans prétention et d'une grande simplicité, le film embarque dans sa belle épopée sans nous laisser repartir. L'équipe de tournage a su instaurer une alchimie certaine entre ses personnages et l'esthétique, tout en gardant quelques ovnis visuels. Notamment lors des scènes filmant la nature : splendide prouesse que de filmer le creux d'un bel incendie d'été ou de tumultueux nuages agencés dans des plans d'une beauté rare. Quant à Adèle Haenel, elle nous avait déjà étonnée dans la Naissance des pieuvres de Celine Sciamma et revient en force. Moins stylisée que les jeunes actrices en vogue, son jeu est garni de sollicitations physiques importantes. Aucune rupture entre son personnage et sa vraie personnalité. Laquelle influence laquelle ? Le rire est pur, le ton est brut et les yeux sincères, c'est la force qui enflamme le film. Arnaud, joué lui par Kevin Azais, est magnifié par un regard transcendant. Sans failles de jeu manifestes, il est de par son personnage plus calme mais il existe justement dans cette douceur une puissance singulière. Une scène où il appose sur le visage de Madeleine du maquillage militaire révèle l'acteur. Les courbes de son visage éclairées d'une lumière dorée ombre les creux de son profil lorsque ses yeux sont captivés par Madeleine. L'osmose entre les deux personnages autant par leurs rôles que par leur jeu apporte au film une bouleversante sincérité.

Alors laissez-vous emportez dans l'osmose de Thomas Cailley, le feu d'Adèle Haenel et la douceur de Kevin Azier. Laissez-vous bercer par ces plans magnifiques et vous empreindre de leurs éclats de vie.

- Emma Pellegrino

DOUZE HOMMES EN COLÈRE (1957)
LE BÉNÉFICE DU DOUTE



La justice fait-elle des erreurs ? A-t-elle tiré profit de ses erreurs passées ? Rien de tel qu'un retour en arrière, lorsque le cinéma commence à mettre son génie au service de l'accusation de l'erreur judiciaire. Tel le Zola accusateur de l'affaire Dreyfus, un Sidney Lumet dénonciateur prend le risque d'une forme inusitée entièrement basée sur le dialogue et la conviction tout en restant palpitant.

Dans un huis-clos, à la suite d'un procès, douze jurés débattent de la culpabilité d'un jeune homme accusé d'avoir tué son père. Tous semblent d'accord pour le juger coupable jusqu'à ce que l'un d'entre eux (Henry Fonda) bouleverse cet accord lors du vote en plaidant le doute légitime ; il va ensuite tenter de convaincre un par un les onze indignés à le suivre dans sa démarche.

Sidney Lumet signe un film aux influences théâtrales en respectant la règle des trois unités : en effet, l'action est en temps réel et fait durer l'intensité du débat pendant une heure et demie ; le lieu qui réunit tous les acteurs reste le même si ce n'est un court intermède « pause pipi » qui permet de relâcher la tension montante ; enfin le film tourne autour d'une intrigue stable mais qui se développe et s'ouvre aux hypothèses.

Les dialogues illustrent la critique et la vision personnelle du réalisateur mais ne favorisent jamais l'innocence, laissant planer le doute, non seulement chez les personnages mais aussi chez le spectateur qui se voit devenir le treizième juré. En effet chaque détail favorise votre implication. Le huis-clos rapproche chaque protagoniste et rend le débat presque intime vous permettant d'intégrer les opinions et même la vie privée évoquée par chacun d'entre eux. Le doute légitime se développe en temps réel et vous permet d'avoir un point de vue qui peut évoluer, stagner ou s'inverser en fonction de l'argumentation des personnages. Malgré une durée limitée, chaque acteur sait donner une introspection suffisante de son rôle pour nous faire comprendre les raisons qui le pousse à choisir son jugement. A travers chacun de ces jugements, on découvre aussi la face cachée de l'Amérique. En effet l'audace du film consiste à montrer au grand public ce que tout bon Américain pense tout bas, de simples détails deviennent essentiels. Le seul homme de couleur présent est le jeune accusé sur lequel s'acharne une société profondément raciste tandis que les jurés pressés d'en finir semblent jouer de façon inconséquente avec la mort en considérant que le sang ne retombera pas sur leurs mains. Pourtant chacun appartient à un milieu différent qui influence son jugement personnel final.

Mais attention, Sidney Lumet n'a pas un point de vue simplement dénonciateur, il est même parfois élogieux et tient à souligner que le film ne tombe pas dans la simple condamnation de l'« american way of life » ; en effet, certains aspects positifs de la justice sont mis en avant comme le fait qu'une seule voix contre celle des autres puisse suffire à remettre en question un verdict quasi-général.

12 hommes en colère est un audacieux coup de maître dont le propos s'avère être toujours d'une effrayante actualité, il amène à des questions toujours sans réponse définitive comme l'abolition ou non de la peine capitale dans le monde entier. Regarder ce film 50 ans après sa sortie témoigne de la stagnation du progrès social et fait reconsidérer l'importance du doute légitime.

*- **Nicolas Cury***

LUCY

FILM D'ACTION OU FABLE PHILOSOPHIQUE LABORIEUSE ?


D.R.

Luc Besson, heureux et fameux réalisateur du Cinquième Elément ou d'Arthur et les Minimoys, a remis ça en 2014 avec Lucy. Facteur qu'on lui connaissait déjà : il aime les femmes mystérieusement puissantes et les courses poursuites. Bingo. Cela résume parfaitement Lucy.

Lucy, incarnée par Scarlett Johansson, se fait malencontreusement enlever par une équipe de chinois qui sont à la tête d'un trafic de drogue. Une nouvelle substance a été découverte : le GHP-4, et elle s'avère très puissante. La drogue a été insérée dans l'abdomen de Lucy et trois autres malheureux. Ils vont alors servir de « mule » à leurs dépends et être envoyés aux quatre coins du monde avec de faux passeports. Imprévu fâcheux, le sachet de GHP-4 perce dans le ventre de Lucy, provoquant alors des mutations inattendues...En effet, la drogue ingérée par Lucy va en fait développer ses capacités intellectuelles. 10 %, puis 20 %, 30 %... Pendant ce temps, Norman, joué par Morgan Freeman, offre un discours scientifico-philosophique, qui l'amène à lancer le genre de réplique : « Le temps est la preuve de l'existence de la matière »... Autant dire qu'il faut suivre. L'idée est la suivante : les humains n'utilisent en fait que 10 % de leur cerveau. Comme un nouveau téléphone dont on n'exploiterait pas toutes les possibilités et le professeur Norman nous invite à les découvrir.

Luc Besson revient donc à ses premiers amours en renouant avec la science fiction pour adulte. Et c'est tant mieux car il maîtrise clairement son sujet à plus de 70 %. Entre action, film futuriste et science-fiction, Lucy oscille donc entre réalité et imaginaire, ce qui a tendance à être un peu effrayant pour les spectateurs qui se torturent l'esprit, « et si ça arrivait ? ». La première scène du film, fait plus penser à Arte ou à Planète + qu'à un blockbuster, ce qui est intéressant et prête à sourire. Luc Besson rappelle ainsi que le nom de son héroïne est loin d'être anodin. Lucy, première de notre espèce. Lucy devient aussi l'humain et la chose la plus fascinante à regarder du film.

Dans sa manière de filmer, Luc Besson a utilisé plusieurs techniques assez originales qu'il a réussi à combiner. Les courses-poursuite et les changements de son héroïne sont rythmés par un décompte : le pourcentage de capacité que Lucy débloque au fur et à mesure. Pour cela, il utilise des cuts très brutaux : écran noir, le chiffre, et une nouvelle scène musclée peut reprendre de plus belle. De plus, Luc Besson utilise les nouvelles technologies a bon escient avec une image de plus en plus graphique et plastique. Comme si les yeux de Lucy et sa capacité (supérieure à la nôtre) nous permettait de voir des choses beaucoup plus belles, plus vite et avec toujours plus de cascades, d'hommes envoyés au plafond par un petit doigt levé de Scarlett. Scarlett Johansson, parlons-en. C'est davantage son film que celui de Luc Besson finalement. Les personnages secondaires sont très creux, d'ailleurs on ne s'en souvient déjà plus trop. Même Morgan Freeman, pourtant très doué, lui donne ici seulement la réplique. Impressionnante, mais pas novatrice, l'actrice joue son rôle à 100 % mais ne convainc pas plus que dans ses autres bons films (Her, dernièrement). Le scénario, écrit lui aussi par le réalisateur, est intéressant dans la mesure où il y a très peu de rebondissements mais ça nous importe peu. Seule la finalité est attendue par le spectateur, et l'hyper simplicité de la narration paraît annexe. Et malheureusement, la fin est décevante. Bouquet final d'effet spéciaux et une formule de fin, un tantinet culpabilisante, qui tente d'élever ce bon film d'action vers un univers philosophique.

- Anne-Flore Roulette

RETOUR SUR LE MASQUE DU DÉMON


D.R.

Une sorcière, des vampires, un grand manoir, des portes qui grincent, des tombes, du brouillard, des violons et du hautbois - le tout en Moldavie ! Une recette bien connue qui a donné naissance à de nombreux classiques du cinéma d'épouvante. Pourtant, le cinéaste italien Mario Bava semble être aujourd'hui un peu oublié du grand public.

Mario Bava est connu pour ses films d'épouvantes et notamment pour son génialissime moyen-métrage Les trois visages de la peur (1963). C'est en 1960 qu'il réalise Le Masque du Démon et je vous propose de le découvrir ou de le re-découvrir. Commençons d'abord par évoquer la bande annonce du film. Aujourd'hui encore, ce teaser est effrayant mais vraisemblablement pas pour les bonnes raisons ! Les mots clés "l'horreur, l'angoisse, la terreur" qui apparaissent au début provoquent même, chez une majorité de personnes, la formation d'un léger sourire en coin. Mais plutôt que de se moquer d'une apparence et d'une esthétique désuète, adoptons une autre attitude. Une attitude qui nous permettra d'apprécier ce film et de réaliser qu'il s'agit même d'un petit chef d'œuvre ! Pour cela, il faut tenter de s'extraire un instant des codes cinématographiques habituels de notre époque, et de remettre le film dans son contexte. Ainsi nous allons pouvoir l'apprécier et peut être même frissonner.

Le masque du démon est l'histoire de la vengeance d'un couple, la princesse Asa Vajda et Igor Iavoutich, qui avaient été exécutés par l'Inquisition au XVIIème siècle pour leur pratique présumée de la sorcellerie. On est donc déjà face à un paradoxe : comment des morts peuvent-ils se venger? En fait, ils leur suffit de tout simplement ressusciter. Ainsi tout le long du film, le spectateur hésite entre les thèmes des sorcières, des zombies, et des vampires. En réalité, la voix off qui ouvre le film parle de vampire : "Au XVIIeme siècle se déchaina, violente et sans merci, la lutte contre ces êtres monstrueux et assoiffés de


D.R.

sang que les chroniques du temps nommaient : vampire. Le frère avait le courage d'accuser son frère. Le père son fils. [...]" (la version originale en anglais parle également de vampires donc écartons tout de suite la piste de l'erreur de doublage). Honnêtement je pense qu'il s'agit de vampires ET de sorcières ; une sorte de croisement quoi ; chose très originale et peut être même unique ! Mais peu importe. Le film s'ouvre sur un très beau travelling révélant l'exécution du couple maléfique. Là-dessus, s'ajoute le son de feu qui crépite, la B.O. et la fameuse voix off qui nous explique aimablement l'état d'esprit des gens de l'époque face à la sorcellerie. Lorsque l'inquisiteur prononce la sentence, le bourreau ramasse le fameux masque du démon et se dirige vers la caméra. Le plan est alors subjectivé et nous sommes ainsi à la place de la présumée sorcière (cf Figure 1). Notez donc ce premier procédé horrifique de Bava. Rendez vous compte : cela ne fait que 2 minutes que le film a commencé et le spectateur est déjà condamné à mort ; Bava vous exécute à l'aide du masque du démon ! Asa Vajda maudit alors l'inquisiteur et sa descendance entière, l'orage éclate, le bourreau cloue le masque du démon sur le visage d'Asa et la séquence d'exposition est finie, nous laissant terrifiés et excités face à la malédiction d'Asa !

Je ne vais pas spoiler entièrement le film ni le réécrire ici car ce serait quelque peu stupide. Mais j'aimerais, avec cet article, vous donner envie de voir ce film et plus encore de découvrir Mario Bava. Car ce film ne constitue pas vraiment une synthèse de l'œuvre entière du cinéaste, mais il semble poser des bases que Bava va réutiliser tout au long de sa carrière. Et plus encore, ce film est typique de son temps, de son genre, et de son lieu de réalisation : l'Italie. En effet, à cette époque en Italie apparaît le film d'horreur italien. Ce type de film est alors un sous-genre du cinéma d'épouvante, car ces films possèdent leurs propres codes, leurs propres techniques de réalisation etc.. Il y a par exemple quelque chose de typique dans le cinéma italien de cette époque qui est la post-synchronisation. Sur les tournages, les acteurs ne parlaient pas tous toujours la même langue, et ne parlaient pas tous italien. Pour cela et pour des raisons également économiques, s'est développée la post-synchronisation qui consiste à tourner le film sans son. Le son est ensuite recréée en studio et cela donne une patte différente aux films. Je vous conseille alors de voir le film Berberian Sound Studio (cf affiche) de Peter Strickland (2012) pour mieux comprendre comment les films d'épouvante italiens étaient faits. Ainsi en plus d'être un film typique de Bava, c'est un film typique de son genre. En fait, il y a deux grands noms notables pour ce genre : Mario Bava et Dario Argento qui a notamment réalisé l'excellentissime Suspiria.

Vous ne connaissiez pas Mario Bava avant la lecture de ces quelques lignes ? Eh bien ne soyez pas effrayés par le noir et blanc mais bien par l'horreur de ses films. Je ne promets en aucun cas que vous allez être terrifiés, mais j'espère que vous saurez apprécier ses films car ce sont vraiment de petits bijoux.

Enfin, derrière Berberian sound studio, se cache une histoire angoissante, ainsi que de nombreuses réponses à vos questions concernant le son au cinéma ; et certaines des réponses sont, pour le moins étonnantes (mais bien réelles) !

- Tom Vander Borght

Littérature



APOLLINAIRE, LE POÈTE AU CŒUR BRISÉ

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine ». Qui ne connaît pas ce vers ? Et qui aujourd'hui ne connaît pas son auteur, Guillaume Apollinaire ? Léo Ferré et Marc Lavoine, entre autres, chantèrent ses poèmes. Et parmi ceux qui n'ont pas l'oreille musicale, combien n'ont pas étudié ses créations dans les salles de cours ? Chacun sait des bribes de son œuvre hétéroclite. Nos professeurs s'efforcèrent de nous apprendre la place majeure d'Apollinaire dans le monde artistique du XXe siècle : poète tendant la main au symbolisme mourant et au cubisme naissant, chef de file de « l'Esprit nouveau », inventeur du surréalisme, virtuose des calligrammes et autres gloires lui sont attribuées. Pourtant Apollinaire a écrit avec son cœur, en étant plongé dans les aléas de sa vie, et non pas en rêvant à cette renommée posthume. Qui peut donc se targuer de connaître la vie de cet apatride atypique ? A partir d'aujourd'hui, les lecteurs de Maze pourront lever la main face à cette question !



Détail du tableau "Portrait prémonitoire de Guillaume Apollinaire" par Giorgio de Chirico, 1914.

Guillaume Albert Vladimir Alexandre Apollinaire de Kostrowitzky, réduit à Guillaume Apollinaire en 1916 suite à sa naturalisation française, naît le 25 août 1880 à Rome d'une mère polonaise et d'un père italien. Sa mère l'emmène avec lui à Monaco et en France, prélude à une vie d'errance à travers l'Europe. Bon élève, il échouera pourtant au baccalauréat et viendra s'installer à Paris en 1900 après un court séjour en Belgique. Le jeune homme cultivera de ces premières années de liberté un souvenir festif bien que gâché par quelques mésaventures. C'est dans la capitale française, en septembre 1901, qu'Apollinaire publiera ses premiers poèmes ; Paris est alors le centre intellectuel et artistique de l'Europe, attirant des écrivains, peintres et penseurs de toutes les nationalités.

Malgré l'intérêt que présente une telle ville, le jeune poète est engagé comme précepteur au service de la vicomtesse allemande Élinor de Milhau. Pour assumer ses nouvelles fonctions, il est contraint à partir de l'autre côté du Rhin ; ce passage de sa vie est primordial dans son œuvre littéraire. Dans la villa de Neü Gluck, Apollinaire tombe sous le charme

d'Annie Playden, gouvernante d'origine anglaise. De cet amour court mais intense naquit la majorité des poèmes du recueil Alcools, publié en 1913 et rassemblant toutes ses créations depuis 1898. Petite anecdote : l'histoire amoureuse prit fin lorsque Apollinaire, fou d'amour, proposa à Annie Playden de sauter par dessus une falaise en gage de leur passion ; la jeune gouvernante prit peur, démissionna, s'enfuit vers sa patrie natale avant de partir en 1905 vers l'Amérique. Pour oublier son chagrin, le poète-précepteur enchaînera d'autres liaisons amoureuses qui lui vaudront d'autres déceptions et d'autres poèmes. Ses créations, vivantes par leur beauté et leur réalité, sont galvanisées par les paysages romantiques de l'Allemagne et les mythes germaniques. C'est la « période rhénane » (« Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley / Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil »).

De retour à Paris en 1902 après avoir abandonné son emploi, Guillaume Apollinaire enchaîne les petits boulots tout en produisant de plus en plus de poèmes. Il devient critique d'art en 1907, donne des conférences sur des sujets divers, se forge une réputation de poète et commence à vivre de sa plume, tandis qu'il se lie d'amitié avec de nombreux artistes influents tel que Pablo Picasso. Avec cette troupe de novateurs autour de lui, il théorise sur une évolution de l'art (qui aboutira sur l'orphisme notamment) et fait de Montmartre puis de Montparnasse ses repaires. C'est également dans cette période qu'il écrit un de ses ouvrages pornographiques les plus connus, publié sous couverture muette, sous le nom des Onze mille verges. Mais alors que sa condition s'améliore, Apollinaire est accusé de complicité dans le vol de La Joconde de Da Vinci au Louvre ; il sera arrêté et emprisonné une semaine à la prison de la Santé, événement marquant qu'il décrira dans sa série poétique A la Santé (« Que lentement passent les heures / Comme passe un enterrement »).

En 1914, Guillaume Apollinaire décide de s'engager dans l'armée française afin de défendre le pays qui l'a le mieux accueilli ; sa première demande d'engagement en août est refusée pour cause de nationalité étrangère, sa seconde demande en décembre est acceptée. Alors qu'il part au front, il tombe éperdument amoureux de la comtesse aux mœurs légères Louise de Coligny-Châtillon. Au front Apollinaire écrit fréquemment de longues lettres à cette nouvelle âme-sœur ; la particularité de ces lettres est que l'on trouve, au dos, de nombreux poèmes qui seront plus tard compilés dans le recueil Poèmes à Lou (« Quatre jours mon amour pas de lettre de toi / Le jour n'existe plus le soleil s'est noyé »). C'est aussi pendant la Grande Guerre qu'il écrit son plus célèbre recueil de contes, Le Poète assassiné.

Le 9 mars 1916 il obtient enfin la nationalité française. Mais huit jours plus tard, un obus éclate près de lui et le blesse gravement à la tempe alors qu'il lisait dans sa tranchée ; il est évacué vers Paris en urgence et est trépané le 10 mai suivant. Suite à une longue convalescence, il crée le terme « sur-réalisme ». En juin 1917 il fait jouer sa pièce de théâtre surréaliste, Les Mamelles de Tirésias, et publie son fameux recueil Calligrammes en 1918. Mais l'écrivain est affaibli par la trépanation subie deux ans auparavant ; il contracte la terrible grippe espagnole. Le 9 novembre 1918, à seulement trente-huit ans, Guillaume Apollinaire meurt à Paris. Deux jours plus tard, la guerre est finie. Il est enterré avec la mention « mort pour la France ». Après sa mort, des poèmes inédits seront découverts un à un. Ils seront compilés et des recueils posthumes seront publiés, tels Il y a ou encore Le Guetteur mélancolique. C'est dans ce dernier recueil que nous trouvons les vers suivants, si représentatifs de son oeuvre, empreinte d'amertume :

« Et toi mon cœur pourquoi bas-tu

Comme un guetteur mélancolique

J'observe la nuit et la mort »

Alors que la vie troublée de ce chantre de la mélancolie nous est apparue, de nouvelles questions se posent. Combien de fois avons-nous entendu une personne dire que les poètes sont des dépressifs qui ne valent pas la peine d'être lus ? Cette affirmation, fausse, est récurrente. Lire les créations d'Apollinaire, c'est découvrir sa vie sous un dais de mots. Il écrivait ses poèmes en chantonnant, comme pour donner un rythme à sa vie. Une vie pleine d'espoirs et de douleurs, d'amour et de nostalgie. Au fond, une vie humaine. Alors au prochain passant qui vous dira d'oublier les poètes, répondez-lui ceci : pourquoi nous ignorer ?

- Loïc Pierrot

COLETTE
ÉCRIVAINE DANS LE JOURNALISME



Cette année le monde littéraire fête les soixante ans de la mort de Colette, l'occasion de revenir sur son œuvre, aujourd'hui délaissée par les lecteurs mais qui renferme pourtant des trésors de fraîcheur et de poésie. L'écriture de Colette a en effet quelque chose de très moderne, et ce n'est pas peu dire, sensualité transgressive dans la série de Claudine, malice et désinvolture font les pépites de cette plume qui ne se soucie que très peu de la morale de son époque. Encore aujourd'hui son style fait l'effet d'un vent de liberté dans le paysage littéraire.

Libretto a été chercher pour ce soixantième anniversaire dans les archives de la presse et vient de sortir : Colette journaliste, recueil d'articles de l'écrivaine qui entre deux romans, s'adonnait au métier de critique, chroniqueuse de mode et même reporter au palais de justice.

Colette naît en 1873 dans un village de Bourgogne, et dès ses débuts, elle raconte le petit monde des villages sous un angle bien original, dans la série des Claudine, les histoires homosexuelles se mêlent à la malice adolescente, la sensualité qui se dégage de ces aventures entre Montigny et Paris a ce parfum de gaieté, de légèreté décalée, d'insolence qui fait sourire, et parfois même... lever un sourcil. Car Claudine déteste qu'on borne ses idées, qu'on la contredise et surtout savoure les petits scandales de son école très peu catholique. La frondeuse ne recule devant aucun interdit, et nargue tout ceux qui voudrait lui inculquer le sens du devoir. Pas si innocente que ça, l'héroïne qui mâchonne des herbes et se laisse bercer par les odeurs de la nature tout en observant ses institutrices fricoter et autres envoyés de l'aca-

démie aux comportements bien étranges. Grâce à ce personnage libre, le roman remporte un énorme succès et devient le divertissement savoureux pour des lecteurs qui s'encanaillent joyeusement derrière les pages de leurs livres. Colette c'est aussi l'éloge de la féminité dans ce qu'elle a de plus charnel, de plus libre, jusque dans ses derniers romans, teintés d'une mélancolie nouvelle, elle fait de la femme une force de la nature, aux trésors et mystères cachés, aspirant à la volupté comme seule maîtresse. Cette idée donne lieu à une poésie du corps, des sens et de leurs ravissements... Magie des sens qui guide l'être, comme dans le blé en herbe, sûrement l'un des meilleurs romans de Colette où un jeune couple découvre les aléas de la vie, l'amour, la déception, dans une atmosphère de fin de vacances. Leur désir qui s'épanouit laisse place à une beauté rare, et l'adolescence devient un moment magnifique. La nature, l'amour autant de thèmes qui occupent une place de choix dans l'œuvre de Colette, elle, toujours étonnante, pleine de surprises. Lui, toujours enivrant, libre, vibrant.

Mais Colette ce n'est pas qu'une vision de l'amour et de la nature, c'est aussi une journaliste qui a travaillé sur des articles pendant plus de vingt ans, les femmes restées à l'arrière pendant les deux guerres, le théâtre de Paris, les tribunaux, Colette a écrit sur tout ces sujets dédiés à des journaux en vogue. En gardant sa plume poétique, elle fait part aux lecteurs des grands et petits moments de la vie, de l'Histoire, avec cet œil à la fois distant et vif, parfois tendre sur ce monde qui entre 1911 et 1941 bouge à vitesse grand V. En 2014 nous pouvons voir à notre tour sous forme de recueil ces articles qui ont autant d'intérêt historique que littéraire. L'élégance avec laquelle l'auteure traite les sujets, n'a rien à envier à ses œuvres romanesques, jusque dans la sensualité qui se retrouve dans de très beaux articles comme « Noël de guerre » où Colette s'adresse aux femmes de soldats et les invitent à la tendresse, à se lover dans le cocon du couple et y souffler la chaleur, dans ce contexte de crise. Mais Colette est aussi une féministe qui écrit sur des femmes aviateurs, ou une habituée des théâtres qui parle des pièces du moment, en mettant toujours au centre de ses critiques l'être humain, l'acteur, le metteur en scène, ou Paris qui ne va plus se divertir pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est donc une journaliste qui saisit ce qui vibre, la vie en mouvement. Moins prosaïque que ses confrères elle veut pourtant « voir et non inventer » voir et ne pas sur-interpréter, si elle n'invente jamais elle manie pourtant les événements pour les remodeler de manière plus littéraire. C'est bien ici le regard d'une écrivaine, curieux de tout et surtout des détails qui se dévoile, un regard qui recherche dans les faits et les anecdotes la présence de l'être humain, de la vie qui chante ou qui déchante selon les périodes, Colette finalement parle plus des gens qu'elle ne rapporte de faits bruts, mais son écriture décrit le réel sous une forme originale, dépourvue de toute sécheresse de ton, elle est charnelle, vivante. Toute une ambiance réside donc dans ces articles, qui sont autant de petits moments de vie qu'une critique de la société très subtile bien que souvent discrète. Une plume talentueuse au service d'une activité d'information, c'est la rencontre de "Colette journaliste" livre au formidable entrain vital, qui sait donner une autre vision du monde et de la réalité, plus douce et humaine, l'envelopper d'un voile poétique, s'opposant ainsi à un journalisme d'information classique où la vie n'est pas toujours de tendresse et de poésie vêtue, ici par contre elle est tout simplement pleine de charme.

- Camille Chardon

LE CLASSIQUE

MADAME BOVARY DE FLAUBERT

Madame Bovary, Comment passer à côté de ce chef d'œuvre du réalisme de Gustave Flaubert paru en 1857 ? Il inspira peintres, réalisateurs et son héroïne est même à l'origine d'un mot BOVARYSME. A l'occasion de la sortie, le 10 septembre, du film Gemma Bovery de Anne Fontaine, librement inspiré du roman de Flaubert, avec Gemma Arterton et Fabrice Luchini, revenons sur cette merveille littéraire du XIXème siècle.


D.R.

Du fait divers au roman

Pour son intrigue, Flaubert s'inspire d'un fait divers : en 1848, en Normandie, Delphine Delamare, épouse d'un officier de santé, s'empoisonne après avoir accumulé les dettes et les amants. L'écrivain se saisit de ce sujet et cherche à comprendre, à travers son héroïne Emma Bovary, les raisons d'un telle déchéance. Le roman s'ouvre sur l'enfance du petit Charles Bovary puis sur ses études de médecine marquées par l'omniprésence de sa mère. Devenu médecin, il rencontre la jeune et belle Emma Rouault alors qu'il soigne son père. Très vite, il demande sa main, l'épouse, et les jeunes mariés emménagent ensemble à Tostes. Très vite, Emma s'ennuie de cette vie monotone, les efforts de Charles, leur déménagement dans la petite ville de Yonville-l'Abbaye et la naissance de leur fille Berthe ne suffit pas à redonner la joie de vivre à Emma qui tombe de nouveau dans sa lassitude. Elle vivra une première aventure passionnée avec Rodolphe Boulanger, châtelain et séducteur invétéré qui finit par se lasser de la jeune femme et la quitte. De nouveau, Emma se laisse envahir par le désespoir et l'ennui. Charles, aveugle et éperdument amoureux, décide de l'emmener au théâtre à Rouen pour la changer d'air. Dans cette ville qui l'émerveille, elle connaîtra une deuxième liaison avec Léon, l'ancien clerc du notaire de Yonville. Emma s'endette, elle dépense sans compter, ne se refuse rien et se rend aussi souvent qu'elle le peut à Rouen. Ce train de vie la conduit à sa perte, bientôt prise au piège par son créancier, elle choisit de se

suicider, laissant son mari et sa fille, seuls et endeuillés.

Charles Bovary, la victime

Dès les premières pages du roman, le jeune Charles Bovary apparaît comme la risée de tous ses camarades. Cette médiocrité ne le quittera pas de toute l'intrigue. Tour à tour victime de sa mère, de sa femme, de ses voisins et même du narrateur, Charles incarne à lui seul la vacuité de l'existence qui ronge Emma. Aveugle devant les infidélités de son épouse, soumis à l'autorité d'une mère envahissante et incapable de gérer ses affaires, Charles Bovary est un éternel raté. Jugé très sévèrement à travers les points de vue successifs du narrateur ou d'Emma, il suscite chez le lecteur exaspération et pitié. En effet, son seul tord et d'aimer éperdument une femme qu'il ne peut guérir d'une maladie bien étrange et pourtant si commune : le bovarysme.

Le Bovarysme ; le mal des Siècles ?

Mais quel est donc ce mal qui frappe la belle et jeune Emma, cet état d'éternelle insatisfaction et de langueur extrême, ce bovarysme ? Pour comprendre ce mal, il faut connaître le parcours de la jeune femme. Emma Rouault a reçu son éducation dans un couvent. Elle profitait de ses nombreuses lectures pour laisser libre cours à son imagination débordante. Incorrigible romantique, elle voyait le mariage comme un conte de fées et s'exalte pour un décor de pièce montée ou pour une salle de bal éclairée. C'est cette adolescente romanesque que Flaubert va jeter sans ménagement contre le mur de la réalité. A travers la vie conjugale, Emma Bovary découvre le vide de l'existence et l'ennui de la province du XXème siècle. Finalement, Emma incarne l'éternelle rêveuse qui se réveille soudain d'un très long sommeil. Finalement, chacun connaît cette forme légère du bovarysme qu'est la déception. Emma Rouault, l'éternelle rêveuse et devenue Madame Bovary, l'éternelle déçue. Flaubert semble avoir placé en son héroïne ce qu'il appelait lui-même son "cancer du lyrisme". Grâce à elle, et à ce regard romanesque qu'elle jette sur le monde qui l'entoure, l'écrivain dépeint une réalité tristement réaliste et atteint ainsi l'idéal que tant de réalistes ont recherché.

Le chef-d'œuvre du réalisme

Le roman Madame Bovary réunit, en effet, toutes les conditions pour figurer au rang des plus grandes œuvres réalistes du XXème siècle. L'intrigue est inspirée d'un fait divers, et quel fait divers ? Une histoire d'adultère en province. Pour Baudelaire, Flaubert place son roman dans "le milieu le plus stupide, le plus productif en absurdités, le plus abondant en imbéciles intolérants" : la province, et utilise "la donnée la plus usée" : l'adultère. Par ailleurs l'ouvrage de Flaubert est, comme l'ensemble de son travail, rigoureusement documenté. L'exactitude des termes et des situations, la volonté de détails sont renforcés par la connaissance du monde médical qu'il tient de son père médecin. Enfin, l'auteur ne laisse à son lecteur aucun moment de répit, sans cesse, il étouffe la moindre étincelle romanesque d'une triste réalité. Ainsi, alors que Charles Bovary fait ses adieux à son épouse chérie qui lui semble encore si belle étendue, morte sur le lit, Flaubert écrase le sentimentalisme de la scène en décrivant un liquide noir qui s'échappe soudainement de la bouche de la défunte.

Les amateurs de contes de fées et de happy ends devront probablement s'abstenir. On ressort de ce roman comme vidé, recherchant un sens à l'existence. Et pourtant, on ne peut que reconnaître le génie d'un Flaubert qui parvient ici à coucher sur papier la réalité dans ses plus noirs canulars, dans sa plus grande absurdité.

- Anaïs Alle

LE JOUEUR D'ÉCHECS
DE STEFAN ZWEIG

En septembre 1941, à quatre mois de se donner la mort, Stefan Zweig se lance dans l'écriture d'une nouvelle troublante : Schachnovelle, traduit Le Joueur d'échecs en 1944 dans une édition francophone posthume. L'écrivain, exilé au Brésil pour s'éloigner d'une Europe qu'il ne reconnaît plus, a beaucoup joué aux échecs pour tuer le temps. Il n'excelle pas dans cet art mais éprouve un fort intérêt pour lui. Et, cette attention portée au jeu des rois se conjuguant avec la volonté de lutter contre le régime hitlérien, Zweig décide de révéler un pan méconnu de l'horreur nazie, l'isolement absolu, avec le jeu d'échecs pour dernier secours ; un secours qui mènera le personnage aux frontières de la folie.



L'hôtel Métropole de Vienne, siège de la Gestapo et lieu de détention. Il sera détruit durant la guerre et une plaque sera posée,

1941. Autrichien d'origine, le narrateur s'embarque sur un paquebot vers Buenos Aires. Le voyage, qui semblait être paisible, est troublé par l'arrivée de Czentovic sur le navire. Cet homme d'origine hongroise est réputé pour sa taciturnité parfois grossière et son incapacité à être brillant ; néanmoins, il y a bien un domaine dans lequel il est imbattable : le jeu d'échecs, art dans lequel il est champion du monde. Qui eut cru que cet homme serait un maître d'échecs, lui qui ne savait rien, n'avait aucune volonté propre et semblait promis à l'asile dès sa jeunesse ? Le curé qui l'éleva découvrit ce talent caché, un soir de détente avec le maréchal-des-logis des environs, et décida de le développer. Plusieurs années plus tard, les journalistes et les dilettantes des échecs n'avaient d'yeux que pour Czentovic. Ce dernier restait bourru, manquait de culture et vivait avec sa myriade de défauts ; mais il avait bien compris une chose : l'argent gouverne le monde. Aussi, il ne joua plus aux échecs que par cupidité, raflant toutes les sommes d'argent possibles en exerçant « [sa] science, [son] art, ou quelque chose qui, comme le cercueil de Mahomet entre ciel et terre, est suspendu entre l'un et l'autre, et qui réunit un nombre incroyable de contraires », comme le dit le narrateur. Ce dernier décida alors, avec le prompt renfort du richissime McConnor, qui était également du voyage, de faire jouer Czentovic. Après avoir déployé de nombreux stratagèmes, ils réussissent enfin à attirer et convaincre le champion par l'argent. Les parties s'enchaînent et l'argent file entre les doigts d'un McConnor enragé de perdre et réclamant sans cesse une revanche. Mais à l'énième partie, alors que le groupe d'amateurs s'apprête à jouer son coup, un étranger vient les arrêter et parvient à décrire minutieusement quelle est la stratégie de Czentovic et comment sauver l'honneur en faisant un pat, une égalité aux échecs. Ce sauveur providentiel, qui prétend ne pas avoir touché une pièce de jeu d'échecs depuis vingt ans, soulève un tas de questions. On veut le faire jouer, en duel singulier, contre Czentovic. Il refuse,

mystérieusement. Sur le pont-promenade du paquebot, le narrateur réussit à décider l'inconnu, appelé M. B... ; le prix de son consentement est de l'écouter raconter sa vie. 14 mars 1938, à Vienne. L'armée allemande défile triomphalement dans la ville. Les fanfares jouent des marches militaires, le peuple acclame et applaudit, les bâtiments sont couverts de croix gammées. Le chancelier d'Allemagne, Adolf Hitler, savoure sa victoire en saluant ses troupes, bras tendu vers l'horizon. Quelques jours plus tôt, le gouvernement autrichien avait démissionné, abandonnant le pays aux mains des nationaux-socialistes. Hitler vient d'accomplir l'Anschluss, l'unification des peuples allemand et autrichien, premier acte dans la construction du IIIe Reich. Derrière la propagande que diffusent les caméras et les appareils photos se cache une dure vérité : l'Autriche n'a jamais voulu de cette union malheureuse. Tout s'est accompli par la pression des mitraillettes et par la rhétorique. Et alors que la Wehrmacht défile dans les rues, les murs renferment des prisonniers arrêtés par la Gestapo. Parmi eux M. B..., notaire autrichien gardien des fortunes de nombreux hauts-dignitaires (dont la famille impériale). Il est incarcéré au sinistre hôtel Métropole de l'ancienne capitale et est étonné de ne pas être déporté dans un camp. Mais il déchantera vite : enfermé dans une petite chambre où un coupe-feu empêche la lumière naturelle de passer, il n'a aucun droit (pas même celui de lire ou d'écrire) et a pour seul compagnon un geôlier ayant pour consigne de ne produire aucun son. A travers la plume de Zweig, le personnage affirme : « on était désespérément réduit à soi, à son corps et à quatre ou cinq objets muets : la table, le lit, la fenêtre et la cuvette ; on vivait comme un plongeur dans une cloche de verre, dans l'océan noir de ce silence, mais comme un plongeur qui pressent déjà que le câble le reliant au monde extérieur s'est rompu et que jamais on ne le tirera de cet abîme atone ». Les seules fois où M. B... sort de sa cellule, c'est pour être conduit devant des officiers allemands présents pour l'interroger. L'interrogatoire est une série de questions, parfois vraies ou parfois destinées à piéger ; ce jeu sournois est infligé au captif psychologiquement affaibli, les nerfs en lambeaux et la volonté détruite. Le prisonnier est uniquement sorti du néant pour être jeté dans la fosse aux lions. Il restera quatre mois dans cet hôtel de la folie, ce lieu de toutes les terribles expérimentations mentales.

Le salut de M. B... n'est du qu'à une chose : un jour, alors qu'il attend debout pendant des heures, à l'antichambre de la salle d'interrogatoire, il parvient à voler un livre. Le prisonnier prévoit de le cacher dans sa cellule et de pouvoir déguster chaque mot pour sortir de son état mental délabré causé par celle-ci. De retour dans son réduit, il découvre avec déception un livre étonnant : un manuel de jeu d'échecs décrivant précisément cent cinquante parties de maîtres. Dès lors, pour des mois entiers, la vie de captivité de M. B... sera consacrée aux échecs ; il apprendra par coeur chaque coup de chaque partie, les jouera mentalement des vingtaines de fois et finira, par désespoir, par jouer contre lui même dans sa tête, se divisant en un « moi blanc » et un « moi noir », malgré le fait que selon lui « vouloir jouer aux échecs contre soi-même est aussi paradoxal que de vouloir marcher sur son ombre ». Les interrogatoires seront de plus en plus musclés, les questions de plus en plus difficiles à parer et M. B... va peu à peu se trouver aux portes de la déraison. Un jour, il se réveillera dans une chambre différente de sa cellule. C'est lorsque le médecin vient le voir qu'il comprend où il se trouve ; tout lui est expliqué, de sa fièvre délirante à l'agression de son geôlier, pour finir par une tentative de suicide. Les portes de la déraison cachaient la mort. M. B... est un rescapé. Le médecin décide de le déclarer irresponsable pour qu'il échappe à la Gestapo, et lui fait promettre de ne plus jamais jouer aux échecs ; l'ancien notaire, enfin libéré, quitte le pays en deux semaines et s'embarque sur le même paquebot que le narrateur. Sa folie des échecs le prit à la gorge en voyant Czentovic jouer face aux passionnés. C'est pour cela qu'il est intervenu pour sauver la partie. La frénésie du jeu l'a poussé à rompre la promesse faite au médecin de Vienne, une frénésie accentuée par l'envie de toucher enfin une véritable pièce du jeu. M. B... disait vrai lorsqu'il prétendait ne plus avoir véritablement joué aux échecs depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis sa jeunesse ; dans son affreuse cellule viennoise, il n'avait fait que fantasmer l'échiquier et n'avait eu aucun contact réel avec lui. Le lendemain, en prenant place face au champion d'échecs, M. B... a un objectif : « Ce qui m'intéresse et m'intrigue, c'est simplement la curiosité de comprendre si à l'époque, dans ma cellule, je jouais encore aux échecs, ou si c'était déjà de la démence [...] c'est seulement pour mettre un point final à une longue histoire, une conclusion définitive, pas un nouveau début. ». C'est la quête de la libération et de la vérité : était-ce réel ? Pourtant, après avoir fait capituler Czentovic une première fois, l'ancien prisonnier décide de jouer une seconde partie. Parviendra-t-il à ne pas sombrer à nouveau dans une crise démentielle ? Arrivera-t-il à mettre un terme aux séquelles mentales de son emprisonnement, et à ne conserver pour unique et douloureux reliquat que les cicatrices de sa tentative de suicide ? Ou bien plongera-t-il, à jamais, dans l'abîme de la folie des échecs ? Sera-t-il poussé à être un damné du jeu des rois, attendant la mort pour être délivré de son délire ? Nous vous laissons le soin de vous procurer Le Joueur d'échecs de Stefan Zweig pour savoir si l'homme sera enfin libéré ou bien se condamnera lui-même à la souffrance de l'âme avec celle du corps. Zweig, avec son style si caractéristique, nous livre ici un récit poignant sur la place de l'Homme dans une période difficile de notre Histoire et nous montre la gloire et la déchéance de notre cerveau. Il n'est pas nécessaire d'être un dilettante du jeu d'échecs pour lire ce court roman, qui est accessible à tous pourvu que le sujet vous intrigue. Le génie d'un Zweig parvenu à la maturité du style et des idées se déploie au fil d'une histoire vivante qui régalera le lecteur et, dans certains cas, le fera méditer.

- Loïc Pierrot

LES RÉSULTATS DU CONCOURS

"SUR LES CHEMINS, L'ÉTÉ..."

A l'heure des départs en vacances, en juillet, Maze lançait son premier concours de création littéraire avec pour thème « Sur les chemins, l'été... ». La rentrée venue, nous remercions vivement les participants qui ont tous fait preuve de créativité et de sensibilités différentes.

Après concertation, le jury vous dévoile enfin les noms des 3 gagnants :

Le 1er prix revient à Charlie Chepansky, pour son texte intitulé « Sur les chemins, l'été... ».

Le 2ème prix revient à Leslie Munar, pour sa nouvelle « Une pause hors du temps »

Le 3ème prix revient à Laetitia Charrault pour sa nouvelle « Sur les chemins l'été »

Comme convenu, Charlie Chepansky gagne la publication de son texte dans le 32ème numéro de Maze ainsi que le livre de son choix parmi les 3 lots proposés ci-dessous. Leslie Munar et Laetitia Charrault remportent de même chacune l'un de ces livres après concertation avec le choix du premier et du second gagnant.

- La rédaction littérature

Nous vous remercions encore une fois pour ce beau moment d'inventivité et de partage littéraire !

C'est une manière de voir les choses, un angle où l'incidence ne se perd plus dans sa propre réflexion mais pénètre bien un espace autre, une conscience adjacente. C'est dans cette nuance, à première vue minimale, que se déploie notre conception de l'importance. Placez un solide d'une couleur quelconque sur une surface plane et voyez les variations de son ombre sans cesse repensées par celle lumineuse de l'espace qui l'abrite. Imaginez maintenant une simple imperfection sur l'une des faces de l'objet, minime, elle aussi, et dessinez mentalement son pendant d'ombre grandissant et se métamorphosant selon l'inclinaison de la source lumineuse. Ce peut-être un détail, une accroche dans la linéarité de la matière tout comme ce peut-être une obsession immatérielle, une irrégularité qui soumise à une surveillance étroite, s'affirme et se révèle de plus en plus envahissante. Tout n'est qu'une question d'angle de vue et d'ombre. C'est dans une telle posture d'observation de l'évolution de ce presque rien que la conscience peut alors réellement s'éveiller, car elle sent s'organiser en elle des possibles et leur contraires, tirant par là un ensemble de loi qui lui semble justes. Puisqu'il faut encore des indices et des données, pensez maintenant à l'incidence d'une lumière franche, définissant les contours d'une manière presque réelle, sur cet objet et son imperfection qui trônent en témoins. Ne se fondant pas dans la semi-pénombre d'un soir, elle s'offre au contraire au halo presque impossible d'un de ces jours d'été, violent d'être égal en lumière et souverain d'un ciel sans obstacles. Ces jours sont ceux de la vraisemblance, de ceux qui sans copier, figurent une réalité, sorte de mimesis sincère, de postulat lancé aux récepteurs de ces éclats presque qu'intimes et absolument étrangers. Il n'est plus alors question de vérité mais de l'agencement de ce qu'on appelle l'imaginaire. C'est ainsi que penché sur la surface plane et sans accroches, l'écrivain scrute sans discontinuer les variations de sa lumière intime pour en saisir sans le déformer, le rayon juste éclairant l'un des pans d'une réalité à la fois fuyante et omniprésente. Socle de cet imaginaire en construction, la page blanche attend, prête à accueillir tous les possibles. Une seule incohérence de ton peut faire dévier la réflexion de l'image première de l'écrivain, faussant ainsi la perception du récepteur, c'est pourquoi l'angoisse sourde pointe et s'intensifie à mesure que prennent corps les idées premières. Cheminant dans un labyrinthe de faux semblants et d'images faciles, hérités de ce qu'on appelle la conscience collective, le scripteur tel un géomètre patient, s'emploie à délasser le faux du vrai, et tel un rayon brisé par une surface plane, part à la recherche de ses origines, de son rayon premier. L'instinct lui permet alors de traverser les apparences et de toucher à l'essence même de ses pensées, que le langage, tout maladroit qu'il est, tente de restituer à sa mesure. Se perdre dans cette entreprise de mise à nue de la primarité est l'un des risques que se doit de prendre tout bon écrivain. Avancer lentement, agripper à pleine main et la terre et le ciel de son monde imaginaire, voilà ce à quoi doit se résoudre le faiseur de prose pour espérer rendre une image fidèle de ce qui le traverse. A la fois explorateur et artisan de son œuvre, il doit appréhender toutes les variations lumineuses et leur équivalent d'ombre pour que la vraisemblance nimbe son effort. C'est pourquoi, dans la saison intemporelle qu'est l'été intérieur, il convient de marcher beaucoup sur les chemins...

Charlie Chepansky

ÌMAQA
ROMAN DU FROID HIVERNAL ET DE LA CHALEUR HUMAINE


D.R.

Après 25 ans de préparation, le danois Flemming Jensen nous présente un petit bijou de littérature qui nous fait voyager dans le grand nord.

Nous sommes dans les années 1970. La société danoise évolue, se modernise, et s'ancre dans le capitalisme. Martin, instituteur au Danemark depuis des années, ne se sent pas heureux. Il décide alors de changer de vie et demande sa mutation au Groenland. Il est envoyé à Nunaqarfik, tout près du cercle polaire et découvre une culture foncièrement différente de la sienne. Parallèlement à cela, le jeune groenlandais Jakob, surnommé Jakungaq, revient dans sa province natale après un an d'échange au Danemark. L'auteur entreprend alors une description de leurs vies quotidiennes dans une des régions les plus froides du Groenland, là où l'hiver n'est qu'une longue nuit froide. Bien plus que l'hiver, c'est le choc des cultures qui sera rude pour les deux personnages. Et la barrière de la langue n'aide pas ! Ce livre, à travers une histoire parfois tragique, mais bourrée d'humour, nous offre une réflexion sur les différences culturelles que la mondialisation tend aujourd'hui à atténuer. Les points de vue des personnages sur les petites choses du quotidien nous permettent d'accéder à de nouvelles visions du monde. Ainsi, le mot « imaqa », qui signifie « peut-être », incarne l'état d'esprit groenlandais, encore attaché aux traditions et à une évolution lente de la société. A l'opposé, les danois, plus proches de notre culture occidentale, ne supportent ni l'indécision, ni la rétrospective. Un conflit va s'installer. Chaque culture aura son influence. Sur Martin. Mais aussi sur les autres habitants de Nunaqarfik… pour finalement finir dans un joyeux mélange.

Flemming Jensen réussit ici à ne pas basculer dans le manichéisme et nous offre une peinture des deux cultures de manière objective et juste. Aucun cliché où le capitalisme est le monstre à combattre. Pas de stéréotype dépeignant une société rustre de sauvages groenlandais isolés au fond de la banquise. Très simplement, on assiste à la rencontre de deux identités extrêmement différentes. La cohabitation se révèlera parfois difficile, surtout pour Jakungaq. A travers chaque anecdote, le problème de la domination d'une culture par une autre se profile. Ce livre n'y apporte aucune solution. Il ne fait que le décrire afin de mieux le comprendre. Alors, est-il possible de trouver un équilibre entre les cultures ? Peut-on s'ouvrir au monde sans pour autant prendre le risque que l'une d'entre elles ne s'impose aux autres ? Imaqa. Peut-être.

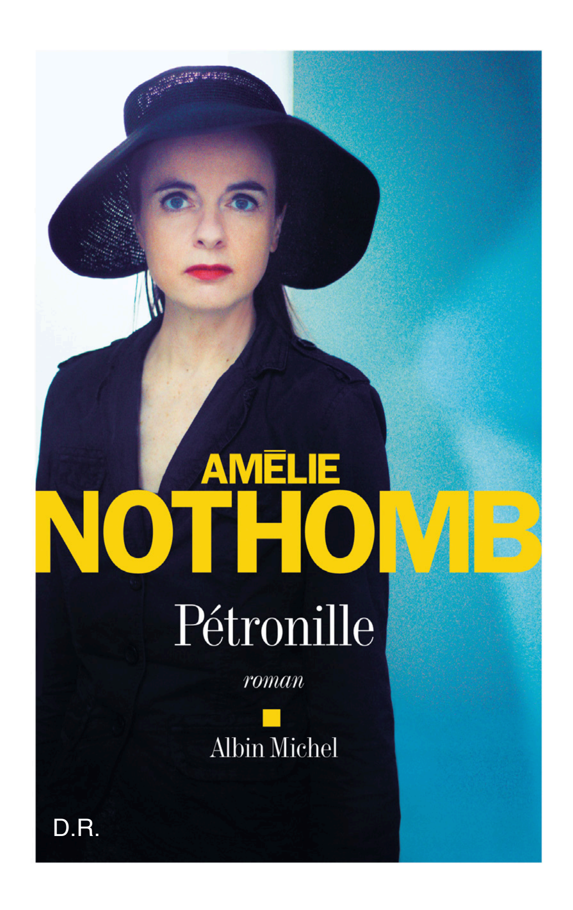
- Marie Daoudal

PÉTRONILLE – AMÉLIE NOTHOMB


D.R.

Elle nous avait laissé avec un témoignage poignant quand à son Japon natal mais en cette fin août, Amélie Nothomb quitte le ton de la confidence au profit de celui fictionnel avec son roman Pétronille.

Pétronille, quel étrange prénom pour un personnage féminin de roman moderne ! C'est néanmoins sous son égide que l'auteure belge a décidé de placer son 79ème né, tout juste paru aux éditions Albin Michel. Appartenant à une jeune étudiante française de Lettres de 22 ans qui va très vite devenir intime avec l'Amélie du roman, ce prénom laisse supposer plus qu'il n'y paraît au premier abord. De nature indépendante et passionnée, Pétronille voit sa personnalité marquée en filigrane par celle de Pétrone, un écrivain, satiriste et poète de l'antiquité romaine à qui l'on associe communément l'œuvre littéraire considérée comme l'archétype du roman latin, soit le Satyricon. Roman retraçant la vie de deux jeunes homosexuels dans une Rome décadente, le Satyricon c'est aussi l'audace d'un style parodique, mêlant les conditions sociales, les registres de langue, et surtout la désacralisation. En somme, tous ces éléments trouvent en la jeune étudiante leur écho, et la figure de cet écrivain pionnier semble traverser les siècles et changer de sexe pour devenir le temps d'un roman, la compagne de beuverie d'Amélie Nothomb. Compagne ou compagnon, la sexualisation -thème ô combien cher à Amélie Nothomb- de ce personnage laisse elle-même deviner ce glissement, comme en témoigne l'androgynie de cette jeune personne qui sert d'élément d'accroche sur la quatrième de couverture « Au premier regard, je la trouvai si jeune que je la pris pour un garçon de quinze ans ». Mais qu'importe le sexe, puisque le principal nœud autour duquel s'articule l'intrigue est l'ivresse, la noble, celle obtenue après la dégustation de champagnes de grands crus, censés transporter vers ce qu'Amélie nomme scientifiquement "un état de conscience augmenté". C'est donc en explorant le panel des sensations et des idées nouvelles fournis par l'ivresse, et non par la rustre et inféconde cuite, que nous retrouvons les deux femmes, respectivement écrivain pour Amélie, et étudiante en master de recherche littéraire pour Pétronille. Issues de deux milieux sociaux et de pays différents, leur unique point d'accointance tient en l'amour inconditionnel de la littérature, ainsi que du champagne. C'est d'ailleurs au cours d'une séance de dédicaces parisienne d'Amélie que ces deux âmes perdues vont se rencontrer après avoir correspondu de manière épistolaire. Commence alors une relation étrange, sorte d'amitié sauvage entre une auteure solitaire assoiffée, et une gamine des rues aux allures de garçon manqué, détestant la



bourgeoisie. Sensiblement opposées dans leurs modes de vie, ces femmes vont pourtant apprendre à se connaître et de bouteille en bouteille, à s'apprécier, faisant tomber leurs a priori respectifs.

Jouant encore une fois sur la part de vraisemblance romanesque, Amélie Nothomb prend à témoin son lecteur dans cette aventure explosive, palliée par l'évolution personnelle de la jeune Pétronille qui se révèle elle-même écrivain, avec la publication d'audacieux romans qui ne laisse personne insensible. S'illustrant avec humour dans le genre picaresque, Amélie Nothomb se plaît à mettre en lumière l'envers de ce que peut être la vie d'un auteur méconnu, miséreux mais pourtant pétrit d'idéaux. Passionnée par l'époque élisabéthaine, Pétronille incarne cet anti-héros moderne, ce Marlowe résolument inadapté au XXIème siècle et rebelle au possible. Mais si le fond divertit le lecteur, la forme n'en est pas en reste elle non plus. En effet, l'un des éléments suscitant le plus d'intérêt dans ce roman semi-autobiographique est celui du traitement de la relation unissant l'auteur et sa camarade idéale de beuverie. Au contraire du schéma habituel de dépendance envers le créateur et narrateur tout puissant, le personnage de Pétronille témoigne d'une véritable indépendance et sa liberté d'action redonne sans cesse un souffle nouveau à l'intrigue, permettant de même, une fin de roman assez stupéfiante. Hissées sur un pied d'égalité face à leur aventure, les deux femmes affrontent ainsi les hauts et les bas de leur relation et se livrent tour à tour consciemment à des situations dangereuses. Si Pétronille le fait à son corps défendant en usant de substances étranges ou en provoquant délibérément des situations limites, Nothomb se laisse emporter par l'ivresse d'une histoire non plus seulement racontée, mais vécue. « J'ai beau savoir qu'écrire est dangereux et qu'on y risque sa vie, je m'y laisse toujours prendre. » déclare t-elle alors que son amitié avec l'instable Pétronille prend un tour des plus déconcertant. Prise de risque littéraire qui traverse à la fois l'espace biographique et celui de la fiction, l'effort d'Amélie Nothomb nous conduit dans un espace autre, où les frontières entre les genres n'ont plus réellement leur tenant.

Métisse et exotique, comme le décrit elle-même Amélie Nothomb dans une interview donnée pour Albin Michel en août dernier, ce roman signe un retour réussi aux sources de la fiction. Marquant une incursion dans le paysage et la culture française avec cette amitié improbable, ce voyage littéraire vous permettra de vous évader encore un peu avant de reprendre le chemin des classes ou du travail !

- Marine Roux

La rubrique Mode devient Lifestyle !

Lifestyle

LE PHÉNOMÈNE DES BOX

Le phénomène qui se répand comme une trainée de poudre ces derniers temps, c'est celui des box. Qu'est ce qu'une box ? Comme le désigne le mot anglais, c'est une boîte, à ceci près qu'on la reçoit tous les mois, avec à l'intérieur un contenu qui change à chaque fois. Celui-ci est de plus déterminé par la thématique de votre choix. Parmi les box les plus connues, les box beauté dont Birchbox, Glossybox ou encore My little box. Concrètement, chaque mois, on reçoit 5 produits de beauté, (échantillons ou full size) avec un magazine et parfois des « goodies », et ce pour un prix variant de 13 € à 16,90 € par mois.



Si les box beauté sont les plus connues de la gente féminine, il n'en reste pas moins une centaine d'autres box avec des thématiques diverses et variées ! Tout d'abord de nombreuses box « culinaires » : gastronomiques (pour les petits et les grands), autour du vin, du café ou du thé, à base de bonbons ou de produits du monde entier… En résumé il y en a pour tous les goûts et tous les prix ! Bon, et puis il y a aussi les box beauté pour homme, avec là aussi des prix très variables (de 17€ à 50€ par mois). Enfin, certaines ont des thématiques un peu plus farfelues ou inattendues, comme le Geek Pack ou la MiaouBox !

La plupart des box présentes sur le marché sont référencées sur le site très complet : www.touteslesbox.fr.

Bon, après avoir lu tout ça, on peut rester un peu perplexe… Comment choisir LA box faite pour nous dans ce choix infini ? Est ce que tout le contenu de la box va nous plaire ? Et surtout, est-ce que ce concept vaut vraiment le détour ?

Pour les box beauté féminines, il est vrai que faire son choix est assez aisé : sur le net les vidéos et articles de revues à ce sujet fleurissent chaque mois par milliers. Si je peux vous conseiller une youtubeuse experte en la matière, c'est bien Lodoesmakeup : elle fait des revues quasiment chaque mois et elle compare souvent plusieurs box en même temps.



Finalement, cela est valable pour à peu près toutes les box : des évaluations et commentaires sont publiés sur les blogs et comptes youtube tous les mois. Et en dernier recours des sites tel que www.choisirunebox.com ou www.laboxdumois.com aident à l'élection du St Graal de la box…



Alors, ces box : idée de génie ou grosse arnaque ?

- Marie Puzenat

100 PORTRAITS DE TATOUÉS

The Tattorialist, c'est la rencontre détonante du streetstyle et du tatouage. La recette ? Un tatoué, un appareil photo et l'underground urbain en guise d'arrière-plan. Le 2 octobre prochain, à l'occasion de la sortie de son livre 100 portraits de tatoués, Nicolas Brulez, le créateur du site the Tattoorialist, retracera en image son périple en Europe et au Canada, au contact des tatoués du monde entier.



© The Tattoorialist

Clin d'œil amusé à son équivalent modesque « The Sartorialist », The Tatoorialist est le projet artistique et aventure humaine menée par Nicolas Brulez, infirmier psychiatrique depuis deux ans. Anciennement photographe des sorties de défilés aux fashion week parisiennes, l'idée lui est venue de s'intéresser de plus près aux outsiders marqués à l'encre.

Les clichés se suffisent à eux-mêmes : une suite de portraits minimalistes et autres gros plans des œuvres encrées se suivent, toujours complétés par une interview de l'intéressé(e). Car la démarche n'est pas qu'artistique - il ne s'agit pas de recenser bêtement tous les plus beaux tatouages immortalisés - mais aussi et surtout profondément humaine. Sur le site du Tattoorialist, il s'agit d'en apprendre plus sur la vie du tatoué et de découvrir sa propre conception de cet art épidermique.

De la simple passion du tatouage à l'élaboration d'un projet impliquant un voyage à travers toute la France, Berlin et le Canada, il n'y avait qu'un pas. Grâce à la plateforme de financement participatif « Kiss Kiss Bank Bank », Nicolas Brulez a réussi à récolter 4541€ afin de faire naître l'idée un peu folle d'un « Tour de France des tatoués ». L'idée a plu et a été grandement relayée dans les médias et sur les réseaux sociaux. Le site The Tattoorialist (http://www.thetattoorialist.com/) ainsi que son Tumblr (http://the-tattoorialist.tumblr.com/) permettaient de suivre au quotidien les pérégrinations du « chasseur de tatouages », entre rencontres fugaces et rendez-vous arrangés.

Quelques clichés et belles découvertes plus tard, la sortie de 100 portraits de tatoués, le tout premier livre de Nicolas, est annoncée pour le 2 octobre 2014. De quoi (re)découvrir ou parfaire sa culture tattoo pour la rentrée.

- Eloïse Prével

MY JOLIE CANDLE, LA BOUGIE-BIJOU

BOUJOU, BOUJIE, BIGIE ? ...



Photographie The Daily Lindt

La jeunesse a de l'idée, et cette idée, nous ne cesserons jamais de la soutenir. A l'image de ces florissantes start-up qui émergent aujourd'hui, My Jolie Candle est l'idée qu'il fallait avoir, et qu'ils ont eue au bon moment.

Fête des mères, St-Valentin, anniversaire, Noël ou que sais-je, trouver une idée cadeau rime souvent avec quête au trésor… vain Alors on tape « idée cadeau » sur Google, mais je conseille à quiconque de ne jamais suivre les propositions que l'on vous donnera suite à cela. S'il y a bien quelque chose d'original, de glamour, de pop, de fun, de cool, bref, une bonne idée cadeau, c'est bien la bougie bijou de chez My Jolie Candle.

Le principe : les équipes de My Jolie Candle ont confectionné de délicieuses bougies dans lesquelles elles ont dissimulé un bijou ; collier, bague ou bracelet, à vous de choisir. Patientez en faisant fondre la bougie, en vous délectant d'un parfum original, qui vous fera languir et apprécier encore plus la découverte du bijou, lorsque vous pourrez enfin saisir l'enveloppe qui le contient.

On aime l'idée, car c'est du made in France. Le concept est inédit et les senteurs sont absolument originales (herbe fraîche, cannelle, fruits rouges...). Le hasard choisit un bijou parmi plus de 100 modèles différents, les plus chanceuses trouveront un bijou en or serti d'authentiques diamants d'une valeur de 250, 1 000 ou 5 000 euros. Le plus, ce sont les visuels de la marque, un délice pour les yeux.

Un univers visuel envoutant, des senteurs à tomber par terre, un bijou en argent et cristal Swarovski qui apparait comme par enchantement, le tout confectionné artisanalement par une jeunesse qui a de l'idée… Chez Maze, on ne peut qu'acquiescer !

- Orlane Le Bouteiller

LE LONGSKATE, UNE DISCIPLINE EN VOGUE



C'est au début du XXème siècle que le longskate se développe en Californie, lorsque des surfeurs en manque de vagues cherchent à retrouver sur le bitume les mêmes sensations que sur l'eau. Cette discipline entre le surf et le skateboard est alors rapidement adoptée par les surfeurs de l'époque. Bien entendu, depuis 1900, le longskate a beaucoup évolué et s'est largement propagé dans le monde. Cependant cette discipline reste un loisir à part entière, et le nombre de club reste extrêmement restreint puisque l'on compte seulement 1500 licenciés au monde (catégorie downhill).

Ce sport à multiples facettes séduit de plus en plus de jeunes. Le longskate permet non seulement de se déplacer et de se promener (cruising), mais également de faire de la descente (downhill), du freeride, du dancing (se déplacer sur sa planche en roulant), du carving (enchaînement de virages en pompant)… Inutile de préciser que chacune de ses pratiques offre au rider des sensations diverses toutes plus chouettes les unes que les autres. Ce large éventail d'utilisations que propose le longboard peut attirer les plus téméraires comme les plus prudents. Amateurs de sensations fortes ou non, cette planche à roulette peut conquérir le cœur de tous.

Malgré l'absence de clubs en France, les fanatiques de sports de glisse ont facilement trouvé une alternative adéquate pour pratiquer ce sport et le faire connaître : la création d'associations. De ce fait, à Cherbourg, dans le nord près de la Manche, une association de longboard a récemment été créée : Cotentin longskate. Tristan, le président de l'asso, a répondu à mes questions.

Quand avez-vous eu l'idée de créer l'association et pourquoi ?
On a eu cette idée l'année dernière mais on s'est vraiment lancé il y a 3 mois et on existe officiellement depuis fin juin. Notre but, c'est créer une émulation autour du longskate pour rapprocher les riders sur les sessions (le skate, c'est quand même plus marrant à plusieurs !), en faisant en sorte que tout le monde s'y retrouve quel que soit son niveau. L'asso nous permet aussi d'organiser plus facilement des événements.

Combien êtes-vous à l'avoir créée ?
On est 8 membres fondateurs : Nesta Fab, Emile, Nono, Julien Madchild, moi [Tristan. ndlr] (président), Tinmar (vice-président), Steezy Toby (trésorier) et Loco Paulo (secrétaire).

Est-ce que vous proposez seulement des sessions cruising ou bien aussi de la descente, du dancing...?
Pour l'instant on essaie d'organiser une "rando session" par semaine, mais on peut très bien y intégrer du dancing, du freestyle, du slide. A voir suivant les demandes. Autrement, pour la descente on va bientôt proposer des sessions le week-end, mais on doit encore se roder. A voir suivant les demandes des riders.

Etes-vous satisfaits des deux premières sessions avec l'asso ?
On est super content des 2 dernières sessions. On a rencontré plein de personnes motivées, et tout le monde semblait s'amuser, donc objectif plus qu'atteint ! Maintenant, on espère qu'ils reviendront. Ça nous booste pour la suite, on a plein de projets !

Garçons et filles, jeunes et moins jeunes, débutants ou confirmés sont donc les bienvenus sur les routes du Cotentin. Une bonne raison pour découvrir du pays et pour se faire plaisir. Bonne ambiance assurée dans un cadre qui fait rêver ! Alors n'hésitez pas à aller tâter du bitume quelles que soient la taille et la forme de votre planche à roulette et quel que soit votre niveau, vous serez toujours bien reçus par les riders !

À vos boards !

- Aude André

(le retour)

Jeux Vidéo

LA RENTRÉE DU GAMER



FIFA 15 - EA SPORTS

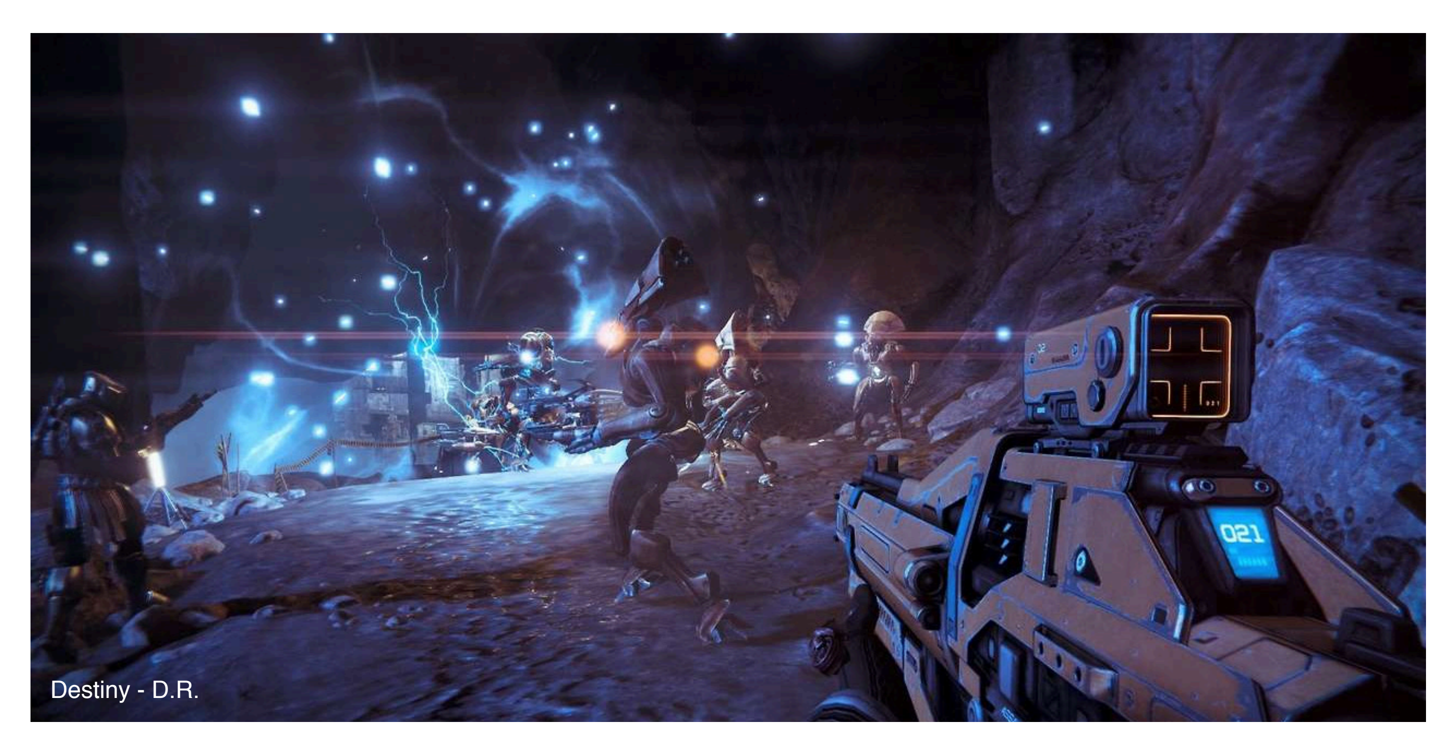
Une fin d'année plutôt prometteuse s'annonce sur les PC et les consoles nouvelle génération. Voici quelques titres de jeux qui devraient faire parler d'eux sitôt sortis.

Chez Electronics Arts, on salue l'arrivée de Fifa 15. Grand classique du jeu de football, cet opus offre un gameplay plus approfondi que ses prédécesseurs avec la prise en compte de l'interaction émotionnelle désormais disponible entre les membres de l'équipe. Si les relations entre joueurs laissent envisager un meilleur jeu stratégique, le traitement esthétique du décor n'est pas en reste avec la dégradation en temps réel du terrain et l'effort de réalisme obtenu du point de vue de la tribune avec des supporters survoltés. Disponible sur PS, XBOX, Wii et PC, la sortie de ce jeu qui devrait ravir les aficionados du ballon est fixée au 26 septembre.

Une autre perle issue du même studio est Dragon Age : Inquisition. Prévue pour le 21 novembre, cette suite de Dragon Age II prend place une nouvelle fois sur les terres de Thédas où une guerre civile éclate entre les loyalistes du parti au pouvoir et une puissante faction nobiliaire opposée à l'impératrice en place. De leur côté, les mages se rebellent eux aussi et font face aux redoutables Templiers. Au milieu de tous ces troubles, vous incarnerez un inquisiteur et partirez combattre les forces obscures dans des décors saisissants. Humains, nains, elfes ou encore Qunaris, vous pourrez encore une fois appartenir à la race de votre choix pour plonger dans cet univers magique où seul votre libre-arbitre vous guidera. L'objectif ultime étant de « Sauver le monde de lui-même », comme l'a annoncé Mike Laidlaw, le directeur créatif. Disponible sur PC, PS et Xbox.

En tête de gondole chez Ubisoft figure le grand retour d'Assassin's creed. Succédant à Black Flag, Assassin's Creed Unity nous emmène dans la vie d'un nouvel assassin œuvrant durant la Révolution française. Fort de son moteur de jeu Anvil qui n'a cessé d'être amélioré grâce aux technologies de pointes comme le confie Alex Amancio, le directeur créatif, cet opus promet une immersion totale dans les rues du vieux Paris et dans ses monuments historiques que vous serez amené à arpenter lors de votre lutte contre les oppresseurs. Le trailer dévoile d'ores et déjà les améliorations esthétiques des décors et l'ambiance guerrière qui vous attend. Grande nouveauté annoncée : il sera désormais possible de jouer à 4, ce qui promet d'élargir considérablement le champ d'action des assassins ! Valeur sûre du marché, ce petit bijou sortira le 28 octobre uniquement sur PS4, Xbox one et PC.

Lot de consolation pour les détenteurs de PS3 et de Xbox 360, Assassin's Creed Rogue débarquera le 12 novembre sur vos écrans. Peu d'informations ont encore filtré concernant cet épisode, si ce n'est qu'il devrait laisser la part belle aux missions navales et qu'il



Destiny - D.R.

retrace le parcourt d'un assassin se rebellant contre sa guilde : « J'étais un assassin, aujourd'hui, je les traque. Et je détruirai tous ceux qui hier étaient mes frères », confie la voix lasse du dissident. Beaucoup de mystères donc qui seront bientôt dévoilés !

Bethesda nous livre de son côté The Evil Within, œuvre de Shinji Mikami, le créateur de Resident Evil. Signant un retour aux sources de l'horreur avec une ambiance sombreevil within et des créatures cauchemardesques qui ne sont pas sans rappeler celles de Silent Hill, cette course à la survie servie par une limitation de ressources promet moultes sueurs froides ! Voici l'intrigue fomentée par le créatif Japonais « Lors de leur enquête sur la scène d'un horrible carnage, le détective Sebastian Castellanos et ses partenaires sont confrontés à une mystérieuse et puissante force. Après avoir été témoin du massacre des autres officiers, Sebastian est pris en embuscade et assommé. À son réveil, il se retrouve dans un monde malsain dans lequel d'hideuses créatures rôdent entre les cadavres. En proie à une terreur inimaginable, Sebastian doit lutter pour sa survie et se lancer dans un terrifiant voyage afin de percer à jour l'origine du mal. ». Sortie prévue le 17 octobre sur PS, Xbox et PC.

Dernier venu et premier à sortir : Destiny. Fruit de l'alliance entre Bungie et les studios Activision, cet FSP vous propulse dans un futur apocalyptique infesté d'aliens. Favorisant le mode multijoueur, vous y incarnerez le rôle d'un Gardien et devrez user de stratégies pour protéger la dernière ville humaine menacée par les extra-terrestres ; The Last City. Vous pourrez vous glisser dans la peau de différentes races : Humain, Éveillé (être à mi-chemin entre un vampire et un elfe) ou bien encore dans celle des Exos, qui forment la communauté des robots humanoïdes. En bref, ce MMO vous plongera dans une Odyssée qui vous fera explorer les contrées lointaines de la galaxie et des planètes comme la Lune, Vénus ou bien encore Mars, sièges de vos futures missions dans cette guerre impitoyable. Sortie prévue le 9 septembre sur PS et Xbox.

Ces 6 jeux ne sont qu'un aperçu de ce que la sphère vidéo-ludique brûle de vous offrir en cette rentrée. Et vous, quels sont vos jeux fétiches de la saison ?

- Marine Roux

LES SIMS : JAMAIS 3 SANS 4



A l'annonce de la sortie du jeu Les Sims 4, le 4 septembre dernier, les fans impatients s'arrachent les séances de démonstration gratuite et les streams twitch du plus grand jeu de simulation de vie de l'histoire du jeu vidéo. Création de personnages avec une personnalité plus affinée, amélioration des graphismes, gameplay toujours aussi attractif... tous les éléments phares et vendeurs semblent être au rendez-vous ! Chez Maze, nous nous sommes penchés sur ce nouveau joujou signé EA Games ainsi que ses nouveautés, et sommes allés à la rencontre du grand public.

Plusieurs vidéos du gameplay des Sims 4 sont sorties ces dernières semaines sur les différentes plateformes et réseaux sociaux et il y a de quoi appâter le client ! Le mode de création est toujours plus attractif. Ainsi, cette année chez les Sims, nouveauté rime avec SIMPLICITÉ : il sera très facile de créer des Sims uniques avec des détails très précis grâce au nouveau mode de création. En effet, ce dernier permettra d'étirer les formes du Sim, de les modeler et remodeler en quelques secondes, ce qui représente un réel gain de temps pour les joueurs. Mais il y a plus grande nouveauté encore : les émotions font leur apparition et il sera désormais possible de jongler avec les états d'âme des Sims tout au long de leur vie ! Ajoutons à cela des quartiers variés et pratiques permettant de transporter les Sims d'un lieu à un autre en un clic et le résultat s'annonce ludique et vendeur.

Si le jeu promet bon nombre de nouveautés, certains aspects font cependant l'objet de déceptions et de consternations des plus vieux fans du jeu. En effet, dans cette nouvelle génération des Sims, piscines et bambins ne seront probablement pas de la partie (pourtant présents depuis les Sims 1 et 2), ce que certains habitués à un contenu précis voient d'un mauvais œil en soupçonnant une stratégie commerciale de la société américaine. Car si Les Sims rapportent beaucoup d'argent à leurs fondateurs, ce n'est pas tant par l'originalité du concept que par la quantité

impressionnante de disques additionnels ayant suivi le disque de base, et ce depuis le commencement du jeu, lequel remonte déjà à l'an 2000 ! Quant à la suppression de contenu, le studio à souhaité se justifier par un long post sur Facebook :

"Nous devons vous expliquer pourquoi il n'y aura ni piscines ni bambins au lancement de Les Sims 4. Tout a commencé au moment où nous avons travaillé sur notre nouveau système d'animation qui régit tous les aspects du jeu. Notre vision pour Les Sims 4 était de créer une nouvelle expérience qui rendrait vos Sims plus vivants que jamais, avec une grande possibilité de personnalisation, à travers leurs émotions, leur personnalité, leurs comportements et leurs relations avec les autres. Pour arriver à cela, notre technologie avait besoin d'une grosse mise à jour...".

Cette annonce de suppression laisse donc bon nombre de joueurs perplexes, qui voient cela comme un retour en arrière au milieu d'un bon nombre d'améliorations.

L'avis de nos lecteurs quelques jours avant la sortie du jeu :

J'ai beaucoup joué aux Sims 2 et 3. Je préfère d'ailleurs le 2 car le 3 est trop automatisé ; on n'a plus grand chose à faire. Ce que je préfère dans ce jeu, à l'instar de monde, est de créer des Sims et leurs maisons. La plupart du temps ces Sims sont à l'effigie de personnes de mon entourage. Ils se rencontrent, se draguent, s'accouplent, vieillissent et meurent en quelques heures. Quant aux Sims 4, je n'étais même pas au courant de sa sortie, mais je ne trouve pas cela intéressant : ce jeu était à la mode il y a quelques années mais plus du tout aujourd'hui, mis a part parmi les nostalgiques de cette époque qui, comme moi, y rejouent car c'était LE JEU de l'époque, comparable au Tetris, jeu auquel nos parents aiment rejouer par nostalgie, et qui ne nous intéresse pas plus que les Sims n'intéressent les plus jeunes.
Jeanne 18 ans (St Vaast)

J'ai déjà joué aux Sims, à la première et à la troisième génération sur PC. - Ce que je préfère dans ce jeu c'est déjà la liberté qu'on nous offre dans la création ; que ça soit pour les persos et la maison, je trouve ça génial ! J'adore aussi le fait que ça soit un jeu un peu loufoque. Et les additionnels, c'est super aussi. - J'ai vu la preview des Sims 4 et mon avis est mitigé : il y a des nouvelles fonctionnalités qui ont l'air bien, mais il semble manquer des choses aussi (par exemple, d'après ce que j'ai vu on ne pourra plus faire de bébés directement...). Je ne l'achèterai certainement pas, car il faudrait ensuite acheter le 5, le 6, et ainsi de suite. C'est bien pour ceux qui n'ont pas encore de jeu Les Sims et qui veulent s'y mettre, mais pour ceux qui l'ont comme moi, c'est pas mal de rester au 3. C'est en tout cas ce que je ferai - Les Sims c'est trooooop bien !
Lauriane 20 ans (Caen)

Oui j'ai joué aux Sims, générations 2 et 3, bien que ma préférence tende vers la génération 2. Ce que je préfère, c'est créer un personnage seul et lui faire fonder une famille avec des Sims déjà existant. Ou alors faire une famille et essayer de la suivre au maximum, et voir le plus de générations possible. Ce qui le rend attractif d'après moi, c'est que contrairement aux autres jeux on est ici maître et créateur de l'histoire de A à Z. J'attends la sortie des Sims 4 afin de voir si le jeu a vraiment évolué, ou si comme pour les Sims 3, il a stagné et ne comporte que de minimes nouveautés. Je ne compte cependant pas acheter le jeu dès sa sortie ; je compte d'abord me fonder un avis grâce aux articles que je lirai, et si ceux-ci me prouvent que le jeu est vraiment révolutionnaire par rapport à ce qu'on a pu voir sur les 3 dernières générations, alors pourquoi pas ?
Charlotte, 18 ans (Roubaix)

- Enora Roseward



Art



RENCONTRE AVEC LA PHOTOGRAPHIE

La culture et l'art sont deux champs d'opérations où l'on découvre de nouvelles choses inlassablement. À la rédaction, chacun a son domaine de prédilection : musique, cinéma, actu, art urbain, musées, expos, mode, jeux vidéos et sûrement photo. La photographie est tout un art et n'est curieusement pas si accessible dans un monde où l'on nous gave d'images et où l'on peut en oublier la portée créative et artistique. Sa pratique est de plus en plus démocratique depuis l'arrivée du numérique. On s'émerveille de tout, mais on devient moins sensible à ce qu'il y a derrière une image. Un like et on oublie, sauf pour certaines photo qui marquent à vie par ce qu'elles dépeignent du monde, d'une époque, d'un événement. Qui pourrait oublier les photos du débarquement de Robert Capa, le regard de la jeune fille Afghane de Steve McCurry ou le sublime violon d'Ingres de Man Ray ?



Pourtant, il est réellement pertinent de se confronter à ce que l'on ne connaît pas, que ce soit autrui, un pays différent, une culture étrangère, et donc un domaine inconnu ! À Arles, la rencontre avec ce bel et sombre inconnu qu'est le monde de la photographie se fait tout en douceur. On se retrouve face à des artistes plus ou moins faciles d'accès, plus ou moins proches de chaque sensibilité. Commençons par la première expérience, une exposition phare de cette édition : David Bailey. Photographe de mode reconnu (British Vogue, Daily Telegraph ...), l'Anglais a photographié pendant 50 ans artistes et célébrités. Dans la salle de l'Église Sainte Anne, cette proximité se ressent, mais ce que l'on découvre sans forcément l'avoir réalisé auparavant, c'est que chaque homme, connu ou non, reste un acteur du quotidien. Aux côtés de David Bowie, de Mick Jagger (et de tous les Stones en général), de Catherine Deneuve (qui fut sa femme), se trouvent des images de sa vie de famille telle qu'elle fut et telle qu'elle est actuellement. On y découvre aussi des portraits de gangsters et d'autres représentants de l'Angleterre et de sa misère. Au fond se trouvent des nus perturbants voire dérangeants, dont celui d'un homme entièrement recouvert de piercings, y compris sur chaque parcelle de ses zones les plus sensibles. Ensuite quelques natures mortes prennent le relais et ont pu provoquer chez chacun différents sentiments. Néanmoins, trois photos nous ont marqués plus que les autres. Parmi elles, un noir et blanc d'Andy Wharol pris en plongée,

qui donne un effet de déséquilibre déstabilisant. Et puis deux portraits, ceux de de Damon Albarn (Blur) et de Noel Gallagher (Oasis) qui sont côte à côte de façon ironique, étant donné que dans les années 90 il s'agissait de deux groupes rivaux qui se sont envoyé de nombreuses piques !

Un autre jour, une autre découverte, à l'espace Van Gogh cette fois-ci. The Walther Collection ne peut se résumer en quelques mots ou même quelques phrases. Un florilège d'artistes s'y déploie, tous plus talentueux les uns que les autres, et à côté de ça, l'agencement des œuvres excelle dans la mise en valeur des sujets. Quoi de mieux qu'une série traitant du mouvement Occupy Wall Street réalisée par Accra Shepp, faisant face à une série de Richard Avedon sur la classe dirigeante américaine intitulé The Family ? L'une est récente (2011/2012), l'autre plus ancienne et ancrée dans la guerre froide (1976), mais l'importance du message n'en est pas plus faible : le peuple fait enfin face aux politiques avec la possibilité de leur crier ses revendications. La salle d'à côté questionne l'identité, et en particulier l'identité africaine. Quelles en sont les racines, que reste-t-il des conflits qui ont déchiré ces terres, de la colonisation, de l'émigration ? Qui sommes-nous ? Voilà ce que fait entendre le travail de Samuel Fosso comme celui d'autres photographes autour de lui. À partir d'une série d'autoportraits, il interprète à nouveau des scènes marquantes de l'histoire panafricaine, afin de se les réapproprier tout en sobriété. On dénombre Martin Luther King, Angela Davis ou Muhammad Ali. Un autre regard se pose alors sur ces clichés connus de personnages historiques, et qui donnent des envies de questionnement.

Le crâne déjà bourré d'images, nos yeux ne s'arrêtent pas en si bon chemin, avides de nouveauté et menés par la curiosité. Une des Nuits de la Photographie, celle du 10 juillet, apporte alors un peu de clarté sur cette discipline exigeante qu'est la prise de photographies. D'abord nous assistons à la remise du prix Pictet, qui porte cette année sur le thème de la consommation. De nombreuses diapositives défilent au milieu du théâtre antique. L'ambiance est tantôt drôle, tantôt touchante (c'est la dernière édition du directeur actuel) et tantôt émouvante, comme l'hommage à Michael Schmidt, le lauréat décédé un mois et demi auparavant. De cette soirée et des explications de Vik Muniz, nous retenons des sensations. Celles d'un environnement animé par la passion, par la confiance, et qui est tout à fait singulier. Puis viennent les frissons face à tout ces témoignages, oraux comme visuels, sur ces différentes visions que l'on peut obtenir de la vie, mais aussi des frissons liés au froid automnal qu'il fait alors durant cette première quinzaine de juillet et dus au mistral dont on se serait bien passé.

Ensuite, c'est l'exposition de Vik Muniz qu'il faut évoquer, Album, à l'Église des Trinitaires. Une patience incroyable a du être déployée et c'est bien là la première impression que fait le brésilien. De loin, des personnages et des paysages se dessinent. En s'approchant, on constate que ce sont des centaines de bouts de brochures, de cartes postales et de photos qui ont été nécessaires pour obtenir ce résultat. Le tout donne à voir un véritable bijou artistique fourmillant de milliers de détails dont on ne se lasse pas.
Le même jour, nous pénétrons l'immensité de l'Atelier de Chaudronnerie. À l'entrée un photomaton vintage, style Amélie Poulain, délivre quatre photos (pour quatre poses) en noir et blanc ; une bonne façon d'avoir un souvenir et d'aborder l'univers de Lucien Clergue. Nus féminins, plages désertes et contrastes d'une esthétique majestueuse côtoient des scènes de vie étonnantes d'enfants au milieu de ruines comme de Picasso assistant à une corrida. Arlésien de naissance, Lucien Clergue semble montrer tous les talents qu'a fécondé sa ville, toute la beauté de sa région, et un pendant de cet art. N'oublions pas que pour ses 80 ans, Arles et ses rencontres ne pouvaient passer à côté d'un hommage déjà rendu en 2007 avec 360 photographies. Clergue n'est rien d'autre que l'un des fondateurs du festival avec Michel Tournier. Deux grands artistes pour un superbe festival. Et un photographe pour témoigner de la vitalité du monde, de ses changements et de l'assimilation d'une liberté nouvelle depuis les années 50, que ce soit dans les modes de vies comme dans la démocratisation des disciplines artistiques.

Pour clôturer tout cela nous assistons à la Nuit de l'année, que l'on parcourt au pied levé. Au milieu des 14 toiles du boulevard des Lice, on improvise une promenade sous les étoiles. Exténués, les poches remplies d'instantanés, le moment est venu de s'arrêter. Mais cher Arles, notre histoire n'est pas finie. Alors attends-nous, car si nous ne promettons rien pour l'an prochain, nous reviendrons un jour ou l'autre.

- Louison Larbodie

NANTES : DU PETIT BEURRE À L'ART CONTEMPORAIN



Qui n'a jamais mangé de "petit beurre", de "paille d'or" ou bien de "lulu l'ourson" une fois dans sa vie? Qui ne connaît pas les "chocos" BN ? Peu de monde ! Mais au contraire, qui connaît les anneaux de Buren, la villa cheminée de Tatzu Nishi ? Ces œuvres, ainsi que bien d'autres font partie du dispositif Nantes <> estuaire ainsi que de celui du voyage à Nantes.

Le Voyage à Nantes ? Certains en auront peut être vu les affiches dans le métro mais n'auront pas creusé le sujet. Depuis 2012, la ville de Nantes au travers d'une SPL (Société publique Locale) nommée, vous l'aurez deviné, "Le Voyage à Nantes", organise de nombreux événement, expositions dans toute la ville et même au-delà.

Depuis l'année dernière, cet événement prend la forme d'un parcours "intra muros" signalé par une ligne verte (de 12km) et qui serpente dans toute la ville. Au fil de ce parcours sont dispersées des œuvres plus ou moins voyantes d'artistes plus ou moins connus. Ces dernières possèdent un destin à court ou long terme : Des œuvres comme le Carrousel des mers ont été pensées pour durer et s'inscrire dans le paysage tandis que d'autres œuvres comme Résolution des forces en présence de Vincent Mauger ne seront en place que pour l'été.

Et ce n'est pas fini ! On retrouve aussi de nombreuses œuvres dans les communes entre Nantes et Saint-Nazaire, projet qui est lui appelé "Nantes<> Estuaire" et qui ne compte pas moins de 26 œuvres disséminées dans de nombreuses communes. Ces œuvres vont du jet d'eau ("Did I Miss Something", Jeppe Hein, St Jean de Boiseau) au [faux] péage en bois (Péage Sauvage, Collectif Observatorium, Malakoff [Nantes]).

Malgré les critiques dont est victime l'événement depuis son lancement, ce dernier a été reconduit en 2013 et cette année avec un champ d'action toujours plus large. En effet, de plus en plus de commerçants du centre ville participent en vendant des articles "collector". Malgré son coût important de plusieurs millions d'euros (20 en 2012), ce projet n'a eu sur le tourisme nantais que peu d'impact (1 à 2% de différence). De ce fait, son utilité est remise en cause par certains.

Malgré les faibles retombées touristiques, cet événement aura eu des conséquences "marketing" avec certaines de ses œuvres devenant de véritables symboles de la cité des ducs. Notamment les machines de l'île et son célèbre éléphant. L'utilisation de bâtiments et de lieux emblématiques de la ville est d'ailleurs très visible dans le programme du parcours.

Ce qui différencie ces œuvres de celles exposées dans un musée est le fait que certaines d'entre elles vous invitent à les essayer, les toucher, jouer avec, y dormir, vous y cacher. Cet aspect du voyage à Nantes fait qu'il est unique et permet d'avoir un autre regard sur l'art contemporain, différent de celui de l'art "de musée" ou de celui que l'on voit lors de ventes aux enchères.

De plus, ce projet permet aux nantais de redécouvrir leur ville sous différents angles, de déambuler dans des endroits à la fois connus et inconnus, et enfin de découvrir comme tout le monde de nouveaux artistes et d'apprécier leur œuvre.

- Dorian Le Sénéchal

Marc Chagall

IMPRESSIONS

28 juin-2 novembre 2014 Palais Lumière Evian

Tous les jours 10h-19h (lundi 14h-19h) - Renseignements : + 33(0)4 50 83 15 90 - www.ville-evian.fr







RhôneAlpes Région



MAINTENANT Festival

ARTS, MUSIQUES & TECHNOLOGIES

14 > 19 OCTOBRE 2014

RENNES - FRANCE | WWW.ELECTRONI-K.ORG